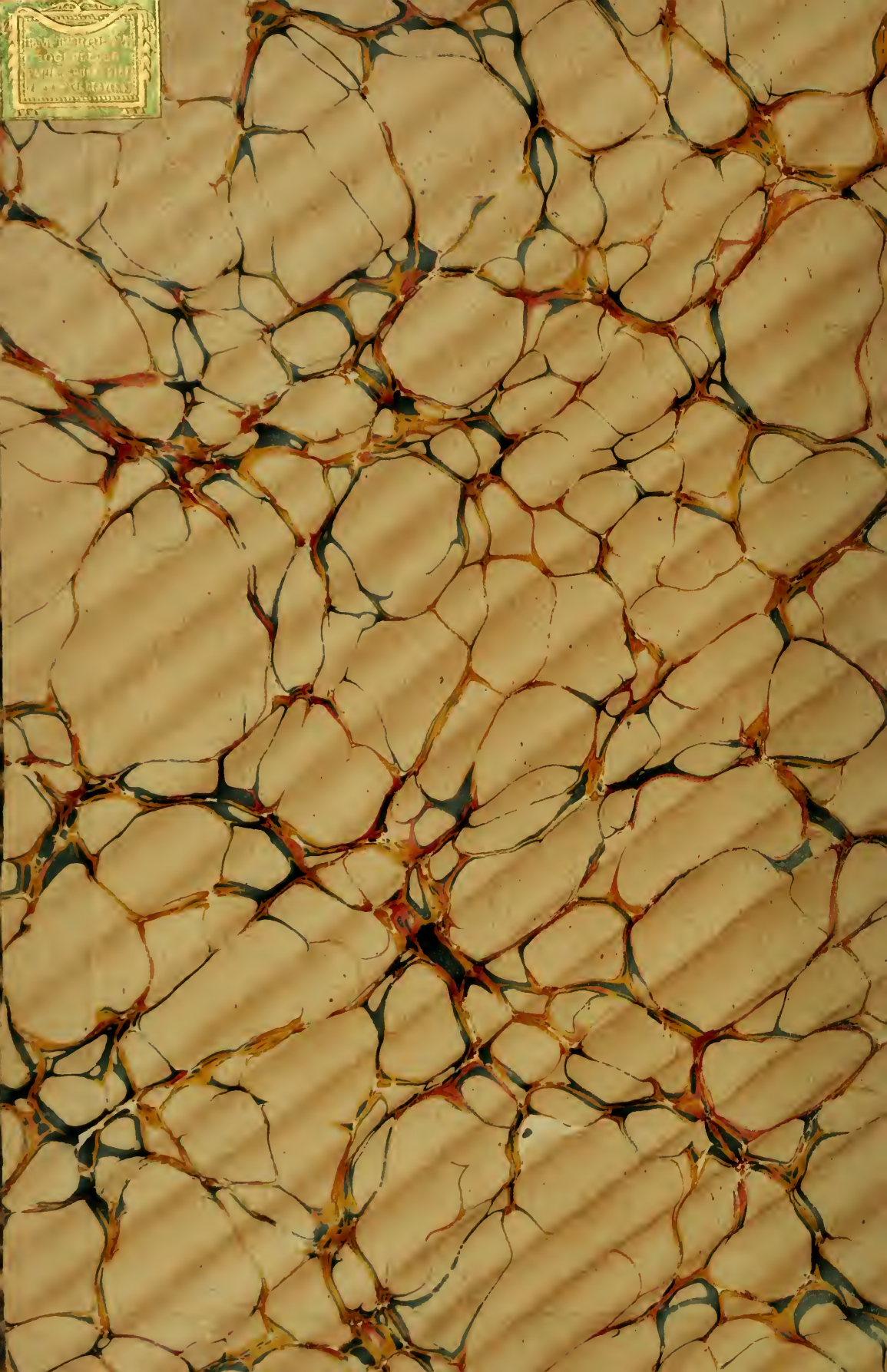

BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES ARABES

OU

RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS

DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 À 1885

PAR

Victor CHAUVIN,

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE.

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres
(Prix Delalande-Guerineau)
et subsidié par la Deutsche morgenländische Gesellschaft.

VII

Les Mille et une nuits. (Quatrième partie.)

PRIX : 6 fr.

LIÉGE
H. VAILLANT-CARMANNE
(Société anonyme)
8, RUE SAINT-ADALBERT, 8.

LEIPZIG
en commission chez
O. HARRASSOWITZ
QUERSTRASSE, 14.

1903

BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES ARABES OU RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS

DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 A 1885.

BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES ARABES

OU

RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS

DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 À 1885

PAR

Victor CHAUVIN,

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE.

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres
(Prix Delalande-Guerineau)
et subsidié par la Deutsche morgenländische Gesellschaft.

VII

Les Mille et une nuits. (Quatrième partie.)

PRIX : 6 fr.

LIÉGE
H. VAILLANT-CARMANNE
(Société anonyme)
8, RUE SAINT-ADALBERT, 8.

LEIPZIG
en commission chez
O. HARRASSOWITZ
QUERSTRASSE, 14.

1903

Z
7052
C53
v. 7

RÉSUMÉ DES CONTES

(SUITE)

373. — *Sindbâd le marin* (1).

1. — Man. égyptiens. — G. — I. — L. — M. — Q. — FF. — Habicht, ε, 1, VI-VII. — Paris, 622, nos 3645, 3646, 1, 3647, 3648, 3649; 626, n° 3667, 6. — Berlin, 20. 152, nos 9181 et 9182 (ce manuscrit est très abrégé.) — Gotha, 4, 407 et 5, 55.

— Manuscrit Caussin. « Copie très exacte de la main de Michel Sabbâgh. » (Langlès, Les voyages de Sind-bâd, XXIII.)

— Manuscrit D. Raphaël. « Copie du même roman en style grammatical et cadencé. » (Langlès, XXIV.)

— Manuscrit Marcel, n° 1. « Petit in-12, qui a appartenu aux Carmes d'Alep; renferme un texte semblable à celui que je publie; il est écrit avec une très grande pureté. » (Langlès, XXIV-XXV.)

— Manuscrit Marcel, n° 2. « Petit in-fol., renferme des vignettes aussi grossièrement enluminées que dessinées. Le texte de ce manuscrit, quoiqu'en style grammatical et cadencé, diffère beaucoup de celui du manuscrit de Don Raphaël. » (Langlès, XXV.)

— Manuscrit Marcel, n° 3. Première partie de la vie de Sind-bân le marin et de Hind-bân le porte-faix, en sept histoires. « Il n'y a

(1) On trouvera réunis ici différents contes qui contiennent des voyages merveilleux; à savoir, après Sindbâd et dans l'ordre suivant : Hasan de Basra (n° 212); Gânesâh (n° 153); la naissance de Mahomet (n° 241 A); Tamîme al dâri (n° 241 B); Baloûqiyâ (n° 77); Aboulfawaris (n° 6); Saïf al moulouk (n° 348); le prince de Carizme (n° 121 de Syntipas) et Alexandre.

presque aucune conformité entre cet ouvrage et ceux dont nous venons de parler : nous n'en aurions pas même fait mention, si nous n'eussions pas cru devoir annoncer que nous le connaissions, et que nous l'avions examiné avec soin. L'auteur paraît avoir simplement adopté le cadre de l'original, dans lequel il a inséré des épisodes et des détails tout différens de ceux que nous connaissons. En outre, il place la scène au Caire ; on y voit figurer les enfans de Sind-bân ou Sind-bâd, un mamlouk, des femmes esclaves ; plusieurs récitent des vers moraux. » (Langlès, XXVI-XXVII.) [1]

2. — α, **2**, 3. — β, **3**, 2. — γ, **3**, 3. — δ, **3**, 261. — ε, **3**, 367. (Voir ε, **3**, XIV-XVI. — Traduit par Reinsch, qui corrige le texte, 163-196.). — ζ, **2**, 378.

— * Texte et traduction par Langlès dans la grammaire arabe de Savary, Paris, 1813. In-4.

C. R. Mag. encyclop., 1814, **3**, 206-207. — Reinaud, Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, **1**, CLXXVI.

— Les Voyages de Sind-Bâd le marin et la Ruse des femmes, contes arabes, Traduction littérale, accompagnée du Texte et de Notes, par L. Langlès. A Paris, de l'Imprimerie Royale. M DCCC XIV. In-12. XXX, 161 et 113 de texte arabe.

C. R. Hartmann, Hermes, **33**, 321-324. — Gött. gel. Anz., 1816, 49 56. — v. Hammer, * Wiener Litz., janvier 1815. — D. Arabian tales, originally persian. Class. Journ., **12**, 259-260. — A. L. M., Mag. encyclop., 1814, **6**, 454-455. — D. Destains. Mercure, **60**, 433-434. — * Journal de Paris, 26 octobre 1816. — Reinsch, 197-204.

— Historia Sindbadis navigatoris.

Dans Humbert, Chrest. arab. fac., 201-229 et 340. — Les voyages 2, 3, 4, 6 et 7 d'après le texte de Langlès, sauf quelques corrections et retranchements. (Cfr. Rev. d. trad. pop., **11**, 153.)

— * Les voyages de Sindebad le marin. Texte arabe, extrait des

[1] « Auch diese beiden Werke (Kalila et Barlaam) bearbeitete al Lâhiqî in arabischen Versen. Von allen diesen Arbeiten, zu denen noch ein Buch über den Seefahrer Sindbâd und eins über die Weiskeit der Tiere hinzukam, ist uns nichts erhalten. « (Brockelmann, Geschichte der arabischen Litteratur. Leip., Amelang, 1901, 96.)

Mille et une nuits, muni de toutes les voyelles, accompagné d'un vocabulaire et de notes analytiques par L. Machuel, professeur d'arabe au lycée d'Alger. Alger, Jourdan. 1874. Pet. in 8. 62 et 64 de texte arabe.

— * Les voyages.... 2e édition, revue et corrigée. Alger, autog. A. Jourdan. 1884. In-12. 160 et 120. (Chaque page entourée d'un double filet vermillon.) 5 f.

3. — Galland, **3**, 1. (Cfr. Zotenberg, Notice, 170, 171 et 175; tirage à part, 1 et 9).—Caussin, **2**, 58.—Destains, **1**, 389.—Gauttier, **2**, 1 et **7**, 366-367. —Habicht, **2**, 159 et **13**, 299-300.—Loiseleur, 110.—Scott, **2**, 1.—Lane, **3**, 1. — Mardrus, **6**, 183.—Weil, **1**, 355.— Burton, **4**, 343.— Payne, **5** et **12**.— Henning, **10**, 5.

— Traduction persane par Azraqi. (v. Hammer, Redekünste, 10 et 129; Flügel, H. Hal., **3**, 620-621.)

— Traduction turque. Voir Journ. asiat., 1836, **1**, 580 et 1873, **1**, 547, n° 35. (1289.)

— Traduction hindoustanie : * Karîm uddîn. Muntakhabat-i urdû (Kors university. Urdû kors.) Lahore 1860. In-8. 162. — Autre édition, 1865, 188. (G. de Tassy, Histoire, **2**, 174.)

— Traduction javanaise : * Geschiedenis van Simbad vertaald door Mas Ngabehi Kromo Prawiro, te Madioen. Batavia, Landsdrukkerij. 18 3. In-8.

— Histoire arabe de Sindabad le Marin, mise en français par François Pétis sieur de la Croix. 1701. In-8. (Catalogue Langlès, 170. n° 1484.)

C'est un manuscrit et non un imprimé, comme semble le croire Grässe, Trésor, **4**, 524.

— Le manuscrit n° 81 des Traductions (Paris) « renferme aussi une traduction française faite par un de nos jeunes de langue, qui avait fait d'assez grands progrès dans l'arabe. » (Langlès, XXIII.)

— Traduction de Langlès. (Voir plus haut.)

— Die beiden Sindbad, oder Reiseabenteuer Sindbads des Seefahrers. Nach einer zum ersten Male in Europa gedruckten ägyptischen Handschrift unmittelbar und wörtlich treu aus dem

Arabischen übersetzt und mit erklärenden Anmerkungen, nebst zwei sprachlichen Beilagen zum Gebrauch für angehende Orientalisten herausgegeben von J. G. H. Reinsch. Breslau 1836. In-12. XXIV et 204. 16 g.

D'après le texte ε, qu'il corrige (163-196.) Cfr. X, XIX, XXII et XXIII-XXIV. — C. R. v. Hammer, (Wiener) Jahrbb. d Lit., **97**, 102. — Fleischer, (Hall.) Allg. Litz., 1838, **4**, 559-573.

— La traduction russe publiée en 1821 à St Pétersbourg par Tiégéloff a-t-elle été faite sur l'arabe ou sur la version de Galland ?

La traduction de Galland a souvent été éditée à part, soit en français, soit en différentes autres langues, à savoir :

— * Voyages et Aventures de Sindbad le marin. Epinal, imp. et lib. Olivier Pinot. 1879. In-8. 32; 15 vignettes en couleur.

— * Prosateurs français. Mit Anmerk. zum Schulgeb. herausgegeben. Bielefeld, Velhagen und Klasing. Galland, Antoine. Histoire de Sindbad le marin. Mit Anmerkungen zum Schulgebrauch bearbeitet von E. Schmid. 1883. In-12. 76 (Wörterbuch) ou 29.

— * Nouvelle édition, 1885.

— * Sindbad le marin, conte arabe. Avec 70 gravures d'après les dessins de Maurice Ray. Paris (Asnières, imp. Boyer et Cie) J. Lévy, 1887. In-8. 196. Papier vélin. 4 f. 50.

— * Sindbad le marin, conte arabe. Illustré de 55 dessins par Maurice Ray. Paris (Corbeil, imp. Crété) lib. E. Guérin. 1892. In-8. 197.

— * Histoire de Sindbad le marin. Extrait des Contes des mille et une nuits. Avec illustrations d'Angéli. Paris (Poitiers, imp. Oudin et Cie) lib. Lecène, Oudin et Cie. 1891. Pet. in-8. 95.

— * Nouvelle édition, 1892.

— Nouvelle Bibliothèque populaire à 10 cents. Galland. Histoire de Sindbad le marin Edité par Henri Gautier 33. Quai des grands Augustins. 33, Paris. (N° 414.) S. d In-8. 36 (p. 145-180.)

— * Geschichte des Sindbad a. d. Pers. Berlin, 1770.

— * Kletke, Märchensaal, **3** (1845.)

— * The Miraculous Adventures of Sinbad the Sailor. Belfast. Printed by F. Mairs. 1827. In-12. 23.

— * The Life and Adventures of Sinbad the Sailor. Manchester. J. Wrigley (1840). 8.

— Bibliog. arabe, **5**, p. 58 et 59.

— * The Story of Sindbad, the Sailor. Eine anziehende, leichte Lectüre für Schulen und Institute. Mit einem vollständigen, bezifferten Wörterbuche von S. Mauer. Quedlinburg, Basse. 1883. In-8. 80. 75 pf.

— * Sindbad the Sailor. Eine... Mit einem bezifferten Wörterbuch von S. Mauer. 2te sorgfältig revidirte, mit Zusätzen und erläuternden Noten vermehrte Auflage, bearbeitet von M. Silberstein. Quedlinburg, Basse. 1886. Gr. 8. IV et 80. 1 m.

— Bibliog. arabe, **5**, p. 82.

— * Sindbad the Sailor, and Ali Baba and the Forty Thieves. Illustrated by William Strang and J. B. Clark. London, Lawrence. 1896. In-8. 5 sh.

— * De zeven wonderbare Reizen van Sindbad den zeeman, verbeterd en met eenige aanteekeningen vermeerd, door C. D. P. Gent, Snoeck-Ducaju en zoon. 1886. In-18. 76. 50 cent.

— * Äfwentyranen Sindbads Sex Sällsamna Resor. Saga ur « Tusen och en natt. » Med 2 illuminerade gravyrer. Stockholm (Hörbergska Boktrykeriet) Rylanders e. Komp. förl. 1852. In-16. 61. 24 sk.

Sindbâd raconte ses voyages à des convives, au nombre desquels il admet un portefaix, qu'il a entendu se plaindre de sa misère à la vue de ses richesses (1).

---

(1) Comme le dit M. de Goeje (3), on connaît actuellement deux rédactions de Sindbâd.

1°) Celle de Langlès et de la première édition de Calcutta. (C'est aussi celle de Galland.)

2°) Celle de l'édition donnée à Calcutta par Macnaghten et de l'édition

De Sacy (Bibliog. arabe, **4**, n° 7), 31, 36, 37, 40, 42, 44, 45 et 51.— De Sacy (N° 8, Rev. de Paris, édit. belge), 74.— Schlegel, Journ. asiat., 1836, **1**, 579-580. (Essais, 542.) — Reinaud, Relation, **1**, CLXXV-CLXXX. —Reinaud, Géographie d'Aboulféda, **1**, LXXVI-LXXVIII.— G. de Tassy, Kamrup, I-II.— Eckstein, Journ. asiat., 1855, **2**, 511.— J. R. Wellsted's Reisen in Arabien, **1**, 138.— v. Kremer, Culturgeschichte d. Orients, **2**, 478. — Ganttier, **7**, 366-367. — Habicht, **13**, 299-300. — Benfey, 287-288 et **2**, 538. — Nöldeke, Zeit. d. deut. morg. Ges., **42**, 69, note. — Barton, **8**, 78, 138 et 269-270. — Edinb. Rev., **164**, 189-190. — Deutsche Rundschau, **111**, 92. — Oestrup, 42-47 et 153. — Brockelmann, Gesch. d. arab. Litter., 1901, 100-101.— Cl. Huart, Littérature arabe, 1902, 391.

— Remarks on the Arabian Night's Entertainments; in which the origin of Sindbad's Voyages and other oriental fictions, is particularly considered. By Richard Hole, LL. B... London : Printed for T. Cadell, Junior, and W. Davies, successors to Mr. Cadell, in the Strand. 1797. In-8. IV, 258 et (2.)

Lane, **3**, 77.— Burton, **8**, 74 et 269.— De Goeje, de Reizen, 2-3.— Oestrup, 2.— Extrait dans le Bull. du bibliophile belge, **7**, 205-209.

— Analyse géographique des Voyages de Sind-Bad le marin, par M. Baron Walckenaer.

Dans Nouvelles Annales des Voyages, **53**, 5-26.

— Lane, **3**, 77-103.

— * India in the Fifteenth century, being a collection of Narratives of Voyages to India in the Century preceding the Portuguese Discovery of the Cape of Good Hope, from Latin, Persian, Russian and Italian Sources. Now first translated into English. Edited, with an Introduction, by R. H. Major, Esq. (Printed for the Hackluyt Society, 1857.)

C. R. Athen. 1858, 748-750.

Résume dans l'introduction les voyages de Sindbad.

— * Der historische Kern in Sindbad's Seefahrten.

Dans Ausland, 1860, n° 36.

---

de Breslau. (C'est aussi celle des éditions égyptiennes et de Reinsch.)

Nous résumons Galland, en indiquant, soit dans le résumé soit après, ce qu'il nous paraît y avoir de plus intéressant dans les autres rédactions.

Le portefaix s'appelle Hindbâd; dans les éditions égyptiennes, Sindbâd.

— E. Rohde. Der griechische Roman und seine Vorläufer... Leipzig, 1876, 179-184, 234-242 (Yamboulos) et 244-245, note.

— M. J. de Goeje. De Reizen van Sindebaad.

Dans de Gids, 1889, **2**, 278-313 et à part, 35 p. in-8.

C. R. * Hein. Mith. anthrop. Ges. Wien, **20**, 116.

C'est l'ouvrage capital sur Sindbâd. Les passages cités d'Ibn Khordâdbeh se trouvent aux pages 41-53 et 140-142 de l'édition donnée plus tard par M. de Goeje (Bibliotheca geographorum arabicorum, **6**.)

A. — *Premier voyage.*

2. — α, **2**, 4. — β, **3**, 4. — γ, **3**, 5. — δ, **3**, 264. — ε, **3**, 375. — ζ, **2**, 382.— Langlès, 1811, 7.— * Machuel.

3. — Galland, **3**, 10.— Caussin, **1**, 66.—Destains, **1**, 139.— Gauttier, **2**, 1, — Habicht, **2**, 159.— Loiseleur, 110.— Scott, **2**, 1 — Lane, **3**, 5.— Mardrus, **6**, 83.— Weil, **1**, 355.— Burton, **4**, 346. — Payne, **5**. — Henning, **10**, 9.— Langlès, 7.— Reinsch, 11.

4. — Radloff (Gött. gel. Anz., 1872, 1510)

Sindbâd, qui a hérité de son père, dissipe sa fortune. S'apercevant qu'il va être ruiné, il fait argent de ce qui lui reste et entreprend un voyage de commerce.

Au cours de ce voyage, il descend un jour avec d'autres sur une petite île, qui est, en réalité, une baleine et qui, en sentant le feu allumé sur son dos, plonge et entraîne Sindbâd : il s'accroche à une pièce de bois (ou une cuve.)

Il est porté dans une île, où il voit une cavale attachée pour que l'étalon qui sort de la mer la couvre [1]. Cela se fait pour le roi Maharadje [2], dont

[1] *Cheval marin.* Rev. d. trad. pop., **9**, 573-575.— Qazwîni, **1**, 220.— V. d. Lith, Merveilles, 278-279.— Kunos, Turkish Tales, 130.— Keightley, Tales, 81.— Burton, **4**, 351.— Carra, Abrégé d. merv., 57.

Cfr. N° 304; Damiri, **1**, 140; Acad. de Vienne, Sitzsb., **7**, 825. (Taureau marin.) — Bochart, Hieroz., é lit. de Leide 1692, 861.— Rev. d. trad. pop., **13**, 571.— Berger, Traditions tératol., 308.

[2] Langlès, 147-148.— Loiseleur, 113.— Burton, 349-350.

les palefreniers chassent par leurs cris le cheval marin quand il veut dévorer la jument.

Les palefreniers le mènent au roi, qui lui fait bon accueil (et le nomme inspecteur du port : version égyptienne).

Ile de Cacel, où l'on entend toutes les nuits le bruit de tambours. Les marins pensent que c'est le séjour de l'Antéchrist (1). (Ce détail manque dans la version égyptienne.)

Poissons de cent et de deux cents coudées.— Poissons d'une coudée, dont la tête ressemble à celle d'un hibou (2).

Un jour arrive au port le vaisseau sur lequel Sindbâd avait voyagé et où il retrouve ses marchandises. On les lui remet quand, par son récit, il a prouvé son identité. (N° C.)

Retour dans sa patrie.

Après son récit, il fait des cadeaux à Hindbâd et l'invite pour le lendemain.

D'après la version égyptienne, il trouve un jour chez le roi des habitants de l'Inde, qui lui parlent de leurs castes et disent que les juifs ont 72 (ou 42, Reinsch) sectes. Mais il s'agit ici d'hindous, comme le porte le texte de Reinsch (20) et comme l'affirme Henning par voie de conjecture (16).

Hole, 18-45, 253-256 et 259.—Walckenaer, 13-16 et 23.– Lane, 79-85. – Rohde, 180.— De Goeje, 4-10.

---

(1) *Bruit nocturne.* Périple de Hannon (Müller, Geog. min., **1**, 11-12).— Qazwîni, **1**, 178-179. – V. d. Lith, Merv., 278-279.— Reinaud, Relat., texte arabe, 194-195.— Carra, Abrégé des merv., 38 et 57.— Mélusine, **10**, 33.— Cfr. Devic, Merveilles, 143; V. d. Lith, 168-169.

(2) *Poissons extraordinaires.* Ci-après, n^os C et II.— Qazwîni (Réc. égypt., 42.) — Damîri, **1**, 151.— Devic, Merv., 11-16, 30, 35-36, 173-174 et 179-180 ; V. d. Lith, 14-19, 35-36, 41-42 et XII.— Carra. Abrégé des merveilles, 18-19. — Bar Bar Chanah, Réc. égypt., 41-42 (Cfr. Reinaud, Rel., 145-146 et notes 83.) — Burton, 352.— De Goeje, Brandan, 63.— Nöldeke, d. iranische Nationalepos, 48.

A face humaine. Reinaud, Rel., 3 et texte arabe, 166. — V. d. Lith, Merv., XII, 214-215 et 274.— Berger, Trad. tératol., 429.

La baleine. Loiseleur, 112. — Burton, 347. — Kümmel, Deut. Rundschau, **86**, 437. — Qazwîni, **1**, 215. — Mous., **2**, 120. — Reinaud, Rel., texte arabe, 168. — Devic, Merv., 31-32 et 178; cfr. 5, 6 et 87; V. d. Lith, 36-38; cfr. 7, 7-8 et 101-102. — Carra, Abrégé des merveilles, 35. — Bar Bar Channah (Réc. égypt., 42; Bartolocci, Bib. rab., **1**, 516; Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud, **29**, 426-427 et 472-475; Quart. Rev., **35**, 109-110. — Or. u. Occid., **3**, 354. — Carmoly, Jard. enchanté, 82-83.)

Jubinal. La légende latine de S. Brandaines Paris, Techener, 1836, XII-XIII. (C. R. Rev. rétrosp., 2e sér., **7**, 325-326). — M. J. de Goeje. La légende de Saint Brandan. (Actes du Cong. de Stockholm, **1**, 1re partie, 43-76 et à part.) C. R. Romania, **19**, 504 et **22**, 583-585. — * Runeberg. Le conte de l'Isle-poisson. (Mém. de la Soc. néo-philol. à Helsingfors, **3**, 343-395.)

La légende de St Maclou. P. ex. dans Surius, De probatis sanctorum vitis. November. Colon. Kreps, 1618. 350. — Cfr. de Goeje, Brandan, 63-64 et 67-71.

Magnus (Olaus), Historia de gentibus septentrionalibus, XXI, 25 de l'édition de Bâle 1567, 787 ou XXI, 17 de l'édition de Leide 1645, 562-563. (On trouvera l'exacte description de quinze éditions de Magnus dans le Catalogue de la Bibliothèque de feu M. le Comte Riant... par L. de Germon et L. Polain, **1**, 198-201.)

Speculum sapientiæ Beati Cirilli (Lit. Verein, n° 148), 13-14. — Ribelle, Le Monde et ses merveilles, Paris, 1859, 134-135. — Platen, Abassiden, chant IV.

Cfr. Lucien, Hist. véritable, **1**, nos 30 et suiv. (Dunlop-Liebrecht, 418; Clouston, **1**, 406.) — Bibl. des romans, 1778, juillet, **2**, 155. — * Brown. Voyage à dos de baleine. Aventures du capitaine Bob Kincardy.. Paris, Chavaray, Mantoux, Martin. 1894. In-4. 237.

B. — *Deuxième voyage.*

2. — α, **2**, 8. — β, **3**, 9. — γ, **3**, 12. — δ, **3**, 271. — ε, **4**, 4. — ζ, **2**, 392. — Langlès, 20. — Humbert, 203. — * Machuel. — * Raux, Recueil de morceaux choisis, 89-97.

3. — Galland, 3. 28. — Caussin, **2**, 84. — Destains, **1**, 109. — Gauttier, **2**, 16

— Habicht, **2**, 171. — Loiseleur, 115. — Scott, **2**, 15. — Lane, **3**, 14. — Mardrus, **6**, 101. — Weil, **1**, 362. — Burton, **4**, 316. — Payne, **5**. — Henning, **10**, 20. — Langlès, 22. — Reinsch, 27.

Dans un nouveau voyage, Sindbâd est abandonné par hasard dans une île où il s'est endormi. Il aperçoit enfin une énorme coupole blanche et lisse, de cinquante pas de tour. C'est un œuf de rokh.

L'oiseau étant venu le couver, Sindbâd s'attache à sa patte et est transporté (1) dans une vallée profonde d'où l'on ne peut sortir et qui est parsemée de diamants.

Il se retire le soir dans une grotte afin d'échapper à des serpents assez forts pour engloutir un éléphant et qui sortent la nuit de leurs antres. (Dans la grotte, un serpent couve ses œufs : version égyptienne.) (2)

(1) Nos 153 et 348 C. — Landau, d. Quellen d. Dek., 217. — Qazwîni, **1**, 188-190. — Naf., 19-20. — Devic, Merv., 10-11 et 157 ; V. d. Lith, 12-14 et 185-186. — Bull. de corr. afr., **3**, 416. — Basset, Contes berb., 151. — Journ. asiat. 1835, **2**, 446. — Rev. brit., 4e sér., **30** (1840), 365. — Pigafetta, (Charton, Voy. anc. et mod., **3**, 347.) — Tawney, **1**, XIII, 77, 221 et 572. — Bar Bar Channah (Réc. égyptienne, 42.) — Benjamin de Tudèle (Réc. égyptienne, 39-40; Rev. d. trad. pop., **15**, 211-212; cfr. Charton, Voy., **2**, 208-209.) — Huon de Bordeaux (Œuvres du Comte de Tressan, **4**, 219-220; Dunlop-Liebrecht, 129 et 477; Huon, édit. Guessard, 1860, XLVII; Bartsch, Herz. Ernst, CXLIV). — Henri le lion (Bartsch, CXIX; cfr. CXXXVIII). — Roman de Jaufre (Rev. de Paris, 1855, **25**, 441.) — De Mont-De Cock, Wondersprookjes, 172. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 61. — Platen, Abassiden, Chant VII. — Schelmuffsky von Christian Reuter. Abdruck der ersten Fassung 1696. Halle, 1885, 45. (Manque dans Schelmuffsky... Abdruck d. vollständigen Ausgabe 1696-1697. Halle, 1885, 62.) — Immermann, Münchhausen, édit. Kürschner, **1**, 284. — Lacroix, Histoire des mystificateurs et des mystifiés. Bruxelles, 1858, **2**, 94.

(2) *Serpents extraordinaires.* No C, ci-après. — Reinaud, Rel., texte arabe 169. — Devic, Merv., 12-43, 147-148 et 180 ; V. d. Lith, 49-50, 173-174 et 215. — Langlès, 153. — Loiseleur, 121-122. — Burton, 370. — Bochart, Hieroz., **2**, 855-856. — Maspéro, Contes pop. de l'Egypte ancienne, 1882, LXX et suiv. et 135 et suiv. — Apollonius de Tyane, III. 2, p. 113-115.

Il voit jeter des pièces de viande par des marchands; à ces pièces s'attachent les diamants et des aigles les portent dans leurs nids. Sindbâd ramasse les plus gros diamants, se lie au morceau de viande le plus considérable, est emporté dans un nid et délivré par un marchand qui chasse l'aigle; il dédommage le marchand de la perte qu'il lui a fait subir. (1)

Longs serpents.

Ile de Riha, où se trouve l'arbre au camphre. Comment on le recueille. (2)

Même île. Les rhinocéros, ayant sur le nez une longue corne, dont l'intérieur présente l'image d'un homme (3). Quand un rhinocéros a percé le ventre d'un éléphant de sa corne, il l'emporte sans être gêné. Mais il est aveuglé par son sang et alors le rokh les enlève tous deux. (4)

La version égyptienne parle ensuite de buffles autres que ceux que l'on connaît, mais sans donner de détails.

Hole, 46-62, 256-257 et 259.—Walckenaer, 16-17 et 23.—Lane, 85-91.—Rohde, 180-181.— De Goeje, 10-13.— De Goeje, Brandan, 52.

---

(1) *La récolte des diamants.* Qazwîni, **1**, 321.— Mous., **2**, 129.—Devic, Merv., 109-111 et 196-197; V. d. Lith, 128-129 et 278.—Reinaud, Mon. Blacas, **1**, 18. — Carra, Abrégé des merv., 44. — Fundgruben, **6**, 32.— Langlès, 150-151.— Marco Polo, édit. Pauthier, 630; cfr. Rev. d. Deux-Mondes, 1889, **96**, 292 et 297.—Bartsch, Herzog Ernst, CXXXII-CXXXIII. — Loiseleur, 117.—Burton, 359.— Clouston, **1**, 126.—Mémoires et voy. du capitaine Basil Hall. Bruxelles, 1834, **4**, 74-79.— Le livre des Mille et une nuits a-t-il eu de l'influence sur la recherche du diamant au Brésil, comme le dit Larousse, *s. v.*, 717, col. 1 ?

(2) *Camphre.* H. Ḥalfa, éd. Flügel, **3**, 432, n° 6293.— D'Herbelot, 213.— Reinaud, Rel., notes 9-10.—V. d. Lith, Merv., 241 et 272.— Burton, 361.— L'île du Camphre, Tawney, **1**, 380; Lane, **1**, 544; Man. Berlin, **20**, 78.

(3) Reinaud, Rel., 28-30, 34 et notes 20-21 et 65-71.—Burton, 362.

(4) Man. Berlin, **20**, 187-188. — Berger, Trad. tératol., 489-490; cfr. 442, 449 et 560.—Apollonius de Tyane, III, 14, p. 152.

Rokh. Nos 6 A. 19, 27, 117, 134, 153, 154 2e forme, 203, 212, 318 C et Syntipas, no 15. Surtout no E, plus loin.

Bochart, Hieroz., **2**, 854.— Lang'ès, 149-152 et 156-157.— Devic, Merv., 54-55, 56, 150-151 et 170-171 ; V. d. Lith, 62-64, 64 et 178-179. — Hammer, Encykl. Uebersicht, 458.—Tawney, **1**, 54 et 572. — Marco Polo, édit. Pauthier, LXXIV-LXXV et 681-683 ; édit * Yule, **2**, 346-354.— Pigafetta (Charton, Voy. anciens et modernes, **3**, 347) — Berger, Trad. tératol , 490. — Loiseleur, 89, 90 et 116.—Habicht, **2**, 208.—Burton, 357-358.— De Goeje, Brandan, 53. — Clouston, **1**, 166-167. — Elberling, 43-45. — * Casartelli, Çyêna-Sîmurgh-Roc. Un chapitre d'évolution mythologique et philologique. Dans Congrès intern. des Catholiques, 1891, Section VI, 79-87. — Deutsche Rundschau, **86**, 437.--Contes mogols, **2**, 117 et suiv.—* Wilkins, Discovery of a new world. 1638 (Bull. du bibliophile de Techener, **5**, 257.)

Garouda. Voir Bibliographie arabe, **5**, 228.— Benfey, Kleinere Schriften, **3**, 102 et 106.— Eckstein, Journ. asiat., 1855, **2**, 207 et suiv., 366-391 et 484-490.

'Anqâ. No 211. — Les dictionnaires de Meninski, de Richardson, de Freytag et de Lane, *sub verbo.* — Maçoudi, édit. B. de Meynard, **4**, 18 et suiv.— Maïdâni, édit. Freytag, **1**, 356 et **2**, 25.— Qazwîni, **2**, 243-245.— Damîri, **2**, 140-143. — Mous., **2**, 106.— Baïdâwi, édit. Fleischer, **2**, 40, l. 9 et suiv.— H. Halfa, édit. Flügel, **3**, 422, no 6242.—Freytag, Fructus imper., **2**, 74 et 125.— G. de Tassy, Les oiseaux et les fleurs, 119 et 218 et suiv.— G. de Tassy, Allégories, 147.— Muséon, **3**, 387.— Socin et Stumme, Diwan a. Centralarabien, **2**, 132, no 19.—Bochart, Hieroz , **2**, 852-854.—Zotenberg, Hist. des rois des Perses, XXXIII, 69, 316-319 et 366-369. — Rosenzweig, Jos. u. Sul., 200-201. — Kunos, Turkish Tales, VI et 93. — Basset, Contes berb., XII et 150. — Mille et un jours, édit. Loiseleur, 456. — Caylus, Œuvres, **8**, 105-106.—Rev. d. trad. pop., **14**, 630.

Sîmourg. Fundgruben, **1**, 199-208.— Mag. encyclop., 1812, **1**, 196-198.— Hall. Allg. Litz , 1811, **2**, 170-173.— Notices et ext., **12**, 1, 311-312.— Renan, Averroès, 3e édit., 115. — D'Herbelot, 792 et 858. — Dunlop-Liebrecht, 53.— Cosquin, **2**, 143-144.— Hartmann, Asiat. Perlenschnur, **1**, 339-340. — Hammer, M. N., **1**, 159-160.— Keith-Falconer, Kalîlah, 285.— Nöldeke, d. iran. Nationalepos, 4, 10, 45 et 47.— v. Hammer, Redekünste, 64-66.— Horn, Gesch. d. pers. Litt., 87.— Dubeux, Perse, 229.— Garcin, Allégories, 456 et 459 et suiv.— Erdmann, d. Schöne vom Schlesse M.

Nisameddin, 79. — Inatula, Contes persans, **1**, 162. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, **1**, 35. — Merx, Archiv f. wiss. Erforschung d. a. Ttt., **1**, 391. — Man. de Berlin, **6**, 463. — v. Hammer, Osm. Dichtkunst, **2**, 396. — N° 201. (Ajouter : Salomon et la Simorgue. Dans Rev. brit., 4e sér., **30**, 350-371, d'après l'Asiatic Journal.) — Amthor, Klänge aus Osten, 121-124. — Blanchet, Apologues et contes orientaux, 103-120. (M. N. édition Pourrat, **4**, 395.) — Voir la note sur le mont Qâf, au n° 212.

Griffon. N° 6 B. — * Zeiller, Hundert Episteln oder Sendschreiben. Ulm 1663 (Von Basilisken... Greiffen). — * Goeze, Nützliches Allerley 1788 (... Der Vogel Greif). — * Brown, Remarks on the Gryphon, heraldic and mythological. London, Archæologia, 1885. In-4. 24. — * Morgenstrem, Quelques remarques littéraires sur les Griffons. s. l. n. d. — Bochart, Hieroz., **2**, 811. — Berger, Trad. tératol., 423, 437, 484-490 et 539. — Dunlop-Liebrecht, 129, 152, 157, 158, 167 et 466. — Bartsch, Herzog Ernst, CLII-CLX. — Germania, **27**, 121. — G. Paris, Charlemagne, 143. — G. de Tassy, Allégories, 67-71. — Bibl. Lindes., 84. — Socin et Stumme, Diwan a. Centralar., **2**, 132. — Apoll. de Tyane, III, 14, p. 152 et VI, 1, p. 258. — Grässe, d. beiden ält. lat. Fabelbücher (Litt. Ver. n° 148) 85, 231-232, 234, 240 et 305. — Grimm, n° 165. — * Von Veltheim, Von den goldgrabenden Ameisen und Greiffen der Alten, Helmstädt b. Fleckeisen. 1799. Gr. in-8. 32. (C. R. Allg. Litz. 1799, **3**, 7-8 et Gött. gel. Anz., 1800, 1764-1765.) — Voir Alexandre, Voyage aérien.

Les juifs connaissent aussi deux oiseaux gigantesques : le בר יוכנר (Buxtorf-Fischer, Lex. chald., 485) et le דיך (Buxtorf, 345 et Bartolocci, Bibl. rabb., **1**, 519). Cfr. Réc. égyptienne, 42. (1)

— Morel. Notes sur les oiseaux monstrueux, nommés dronte, dodo, etc. (Madagascar.) Dans Esprit d. journaux 1778, **12**, 287-292. (D'après Journal de physique.)

— Le dronte. Dans Mag. pittoresque, **2**, 25-26.

---

(1) Lucien, dans son Histoire véritable, parle des oiseaux des hippopyges (I, n° 11) et des alcyons (I, n° 40). — Dunlop-Liebrecht, 418.

— Geoffroy St Hilaire. Note sur des ossements et des œufs trouvés à Madagascar, dans des alluvions modernes, et provenant d'un oiseau gigantesque. Dans Comptes-rendus hebd. de l'Acad. des Sciences. Paris. 1851, 101-107.
— L'épyornis. Dans Mag. pittoresque, **19**, 159; cfr. 157.
— The Rukh of Madagascar. Dans Academy, **1**, 45-46.
— M. Devic. Sur quelques passages d'un écrivain arabe du Xe siècle, relatifs aux oiseaux gigantesques de l'Afrique sud-orientale. Dans Comptes-rendus hebd. Paris, 1872. **75**, 1782-1784.—C. R. Rev. britannique, 1873, **1**, 225-227.
— Blanchard. Les preuves de l'effondrement d'un continent austral pendant l'âge moderne de la terre. Dans Comptes-rendus hebd. 1882, **1**, 386-396.
— * Blanchard. Les oiseaux éteints. Dans Revue des revues, 15 décembre 1894.
— * Topinard. Les Maoris et le Dinornis. Dans Anthrop., **2**, 398-399.
— Ausland, 1856, 408.
— G. Krause. Das kostbarste Ei der Welt. Dans Illustrirte Zeitung, 1901, **2**, 780-781.
— Van der Lith. Dans Actes du Congrès de Stockholm, **4**, 5e partie, 6.
— Bianconi. Dell' epyornis maximus e degli scritti di Marco Polo. Dans Memorie della Accad. delle scienze dell' istituto di Bologna, 2e sér., **2**, 3-64. In-4.
— Dell' epyornis maximus e del tarso-metatarso degli uccelli, 2e sér., **3**, 173-199, 4 tavole.
— Dell' æpyornis maximus e del tarso-metatarso degli uccelli, 2e sér., **5**, 63-142, 10 tav.
— Appendice alla memoria intorno agli scritti di Marco Polo ed all' Æpyornis maximus, 2e sér., **7**, 483-520.
— Delle affinità ornitologiche dell' Æpyornis, 2e sér., **9**, 521-544, 4 tav.
— Ulteriori osservazioni intorno al femore di Æpyornis, 3e sér., **2**, 167-172.
— Ulteriori osservazioni sulla tibia e sul tarso-metatarso dell' Æpyornis, 3e sér., **2**, 173-191, 6 tav.
— Osservazioni addizionali intorno alla brevità del femore di Æpyornis, 3e sér., **4**, 415-425.
— Intorno a due vertebre di Æpyornis, 3e sér., **4**, 427-448; 1 tav.
— Intorno ad alcuni giganteschi avanzi di uccelli riferibili probabilmente all' æpyornis o ruck, 3e sér., **9**, 259-265.

C. — *Troisième voyage.*

2. — α, **2**, 12.— β, **3**, 13.—γ, **3**, 19,— δ, **3**, 278.— ε, **4**, 21.— ζ, **2**, 400.— Langlès, 30.— Humbert, 208.—* Machuel. — Green, A collect. of modern arabic stories, 146-156.

3. — Galland, **3**, 46.— Caussin, **2**, 101.— Destains, **1**, 420.— Gauttier, **2**, 26.— Habicht, **2**, 179.— Loiseleur, 119.—Scott, **2**, 26.—Lane, **3**, 23.— Mardrus, **6**, 117.—Weil, **1**, 366.— Burton, **4**, 363. — Payne, **5**.— Henning, **10**, 30.—Langlès, 31. — Reinsch, 41.

4. — Devic, Merveilles, 152-161 ; V. d. Lith, 180-190.— v. Diez, Denkwürdigkeiten von Asien, **2**, 399 (Depé Ghöz oder der oghuzische Cyklop.).— Rev. d. trad. pop., **14**, 26.— N° 348.

Une tempête pousse Sindbâd et ses compagnons vers une île où des nains velus de deux pieds de haut (1) et plus nombreux que les sauterelles emmènent leur navire, après les avoir débarqués dans l'île près de laquelle leur vaisseau a été capturé : ils n'ont pas osé résister parce que leurs ennemis se seraient unis pour les tuer.

Ils entrent dans un palais plein d'ossements humains et de broches à rôtir. Un noir, de la hauteur d'un grand palmier, ayant au milieu du front un seul œil, rouge et ardent comme un charbon en feu, des dents longues et aigües, la lèvre inférieure pendante, des oreilles d'éléphant, des ongles crochus, fait rôtir un des voyageurs, le mange, puis s'endort en ronflant bruyamment.

Les naufragés parcourent l'île tout le jour et, faute d'asile, doivent revenir au palais. Même scène que la veille.

Le lendemain, sur le conseil de Sindbâd, ils fabriquent des radeaux et,

---

(1) Burton, 364. — Reinaud, Rel., texte arabe, 196. — V. d. Lith, Merv., 279-280.— Qazwini, **2**, 331 et 332.—Alexandre.—Trübner, Am. a. Or. Rec., N. Ser., **7**, 78.—Voir ce qui sera dit ailleurs des pygmées.

le soir venu, après la mort d'un troisième compagnon, ils aveuglent le géant endormi, au moyen de broches rougies au feu.

Ils s'embarquent, mais tous les radeaux, sauf celui de Sindbâd, sont détruits par les pierres que jettent des géants qui amènent le monstre aveuglé au rivage.

Autre île, où des serpents dévorent les deux compagnons de Sindbâd. Celui-ci se défend en s'entourant de fagots d'épines (ou de planches : version égyptienne). (1)

Un navire reprend Sindbâd; c'est celui qui l'avait abandonné lors du deuxième voyage; il retrouve son bien. (N° A.)

Ile de Salahat: bois de sandal. Autre île : clous de girofle, cannelle.

En mer, une tortue de vingt coudées en long et en large. (2)

Un poisson qui donne du lait et dont la peau, très dure, sert à faire des boucliers. Poisson qui a la figure et la couleur d'un chameau. (N° A.)

Dans la version égyptienne (et Reinsch) il s'agit de singes au lieu de nains.

D'après Langlès et la version égyptienne, le monstre a deux yeux.

D'après la version égyptienne (et Reinsch), le monstre aveuglé revient avec deux compagnons; d'après Henning (36), avec une femme géante.

Langlès ajoute le nard-épi aux clous de girofle et à la cannelle.

Au lieu des curiosités énumérées par Galland, la version égyptienne (et Reinsch) parle d'un poisson qui ressemble à une vache; d'un être semblable à un âne; d'oiseaux qui sortent de coquillages, pondent et couvent sur la mer et ne viennent jamais à terre.

Hole, 63-98, 256-257 et 259.—Walckenaer, 17-18 et 23.— Lane, 91-94.— Rohde, 181.— De Goeje, 13-16.— De Goeje, Brandan, 52, 53 et 61.— * Wiedemann, Zur Polyphem-Sage dans Urquell, 5, 85-86.

---

(1) Un francolin se protège au moyen d'épines : Qazwini, 2, 231.— Gawzi, 206.

(2) *Tortues.* Bochart, Hieroz., 1, 1090 et suiv. — Loiseleur, 123. — Burton, 373.

N° 247 de Syntipas.— Loiseleur, 121 —Mercure, **31**, 396-399.— Dunlop-Liebrecht, 412 et 519.—Keightley, Tales, 126.— Burton, 365.—Oestrup, 44. — Rhode, 173.— Kamrup (G. de Tassy, Allégories, 252 et suiv.; Blaue Bibl., **12**, 47 et suiv.)

W. Grimm. Die Sage von Polyphem. Dans Philol. u. histor. Abhandlungen de l'Acad. de Berlin, 1857, 1-30. (Bolte, 11-12).— * Sagnet om Odysseus og Polyphem. Af K. Nyrop. Dans Nordisk Tidskrift for filologi, nouv. sér., **5** et à part 44 p. in-8. C. R. Liebrecht, Litbl. f. germ. u. rom. Philol., **3**, 29-30; * Moratti, Archivio p. l. Studio d. trad. pop, 1882, **1**.— Or. u. Occ., **2**, 122 et 331.— Mélusine, **1**, 490.— Rev. d. trad. pop., **2**, 284; **3**, 629; **9**, 102 et 105-106; **10**, 123; **11**, 351 et **16**, 293.— L. Fränkel, Feen-und Nixenfang nebst Polyphems Ueberlistung. Dans Zeit. d. Ver. f. Volksk., **5**, 264-274.— * Meyer, Essays, **1**, 172 et suiv. et 218-233.— * Krek, Einl. i. d. slavische Literaturgeschichte. (Revue belge de l'inst. publ., **32**, 140.) — * Peschier, Zur Polyphemsage. Dans Schweizerisches Archiv f. Volksk., **6**, 154-155.— * Polyphème et les Cyclopes. Dans Rev. d'exégèse mythol. d'Amiens, **10**, 5-54.— Rev. d. Deux-Mondes, 1875, **10**, 848-849.—North Amer. Rev. **123**, 38. —Bartsch, Herz. Ernst, CLXVI-CLXVIII.—Deutsche Rundschau, **111**, 94. —De Mont-De Cock, Wondersprookjes, 62.

* Riccius, Dissert. homericæ. De Polyphemo aliisque Cyclop. (Act. erud., 1746, 253.)—* N. teut. Merkur, 6tes Stück (Cyklopen, Arimaspen.)— Berger, Trad. tératol., 51-52 et 434.—Pauly, Realencyklop., s. v. — Larousse, s. v., 1343-1344.— * Bender, Die märchenhaften Bestandteile der Homerischen Gedichte. Darmstadt, 1878.— Bolte, De monumentis ad Odysseam pertinentibus capita selecta. Berlin, 1882. (Ulixes Polyphemum excæcans, 2-9. — Ulixes ex antro Polyphemi evadens, 9-16) — * Holland, de Polyphemo et Galatea. Leipzig, 1884. In-8. 44.—* Boltz, Die Kyklopen ein historisches Volk. Berlin, 1885. In-8.— Newcomer, De Cyclope Homerico atque Euripideo. Berlin, 1899. In-8. 27. — Zell, Polyphem ein Gorilla Eine naturwissenschaftliche und staatsrechtliche Untersuchung von Homers Odyssee Buch IX v. 105 flge... Berlin, 1901. In-8. (8) et 184.

V. Chauvin, Homère et les Mille et une nuits. Dans Musée Belge, **3**, 6-9 et à part. (Additions et corrections : Le Fihrist, 287, ligne 7 ne donne que le nom d'Homère.—Pour la version syriaque, voir R. Duval, La littérature syriaque, 1899, 321 et 325. - Autre compte-rendu du livre de G. Wahl : Gött. gel. Anz., 1793, 1703-1704.— Pour les gnomes, cfr. Hermes, **4**, 74.— L'article du Gentleman's Magazine ne s'occupe pas de la question.)

Barnacle. * A. Deusing. Dissertatio de Mandragoræ pomis, pro Doudaïm, Genes. 30, habitis... Groning. Joh. Cöllenius. 1659. In-18. (Il y est question aussi de l'agneau végétal de Tartarie et des oies d'Ecosse.) — Reproduit dans * Fasciculus dissertationum selectarum. Gron. 1660. In-16.—*Vindiciæ fœtus extra uterum geniti. Gron. 1661. In-16. (Réponse aux critiques de Bernard à Domâ.)

— * Deslandes. Recueil de différents traités de Physique et d'Histoire naturelle. 1736, 1748 et 1750-53. 3 vol. in-12. N° V.—Voir J. d. sçavans, **111**, 57-59.

— * L'abbé de Vallemont. Curiosités de la nature et de l'art par la végétation. Paris, 1705, 1711 et 1733. In-2.—Voir G. Cuper, Lettres de critique, 1743, 217.

— Dunlop-Liebrecht, 300 et 500.—Liebrecht, Gervasius, 52, 68 et 163-164. — Loiseleur, M. N., 744.—The Barnacle Goose. Dans Or. u. Occid., **3**, 189-190.— M. Müller. Nouvelles leçons sur la science du langage, **2**, (1868), 289-310.—Germania, **26**. 208-209.—* Steinschneider, Heb. Bibliog., **21**, 54. — Deutsche Rundschau, **111**, 280 —* Graindorge. Traité de l'origine des macreuses. 1680. (4) et 89. (Techener, Bull. du bibliophile, **13**, 976.) — Interm. des chercheurs et des curieux, 1893, 675-676. (1)

D. — *Quatrième voyage.*

2. — α, **2**, 18.— β, **3**, 19.— γ, **3**, 28.— δ, **3**, 287.— ε, **4**, 47.— ζ, **2**, 414.— Langlès, 49.—Humbert, 212.— * Machuel.

(1) *Agneau végétal.* Voir Deusing, ci-dessus.— Dissertatiuncula de agno vegetabili Scythico, Borametz vulgo dicto par Joh. Phil. Breynius. Dans Philos. Trans., **33**, 353-360. C. R. J. d. sçavans, **83**, 83-90 et 126; Bibl. anglaise, **14**, 76-79.— * Lee, Henry. The vegetable Lamb of Tartary : a curious fable of the cotton plant, to which is added a sketch of the history of cotton and the Cotton trade. Illustrated. London, Low. 1887. In-8. 112. 3 s. 6 d. C. R. O. S, Rev. britan, 1887, **6**, 427-445.— The Shui-Yang or Watersheep in Chinese accounts from Western Asia and the Agnus Scythicus or Vegetable lamb of the European mediæval travellers. By Gustav Schlegel. Dans Actes du Congrès de Stockholm, **4**, 1e section, 17-32.

3. — Galland, **3**, 72. - Caussin, **2**, 125. — Destains, **1**, 438.— Gauttier, **2**, 40.—Habicht, **2**, 191.— Loiseleur, 124.— Scott, **2**, 42. — Lane, **3**, 35.— Mardrus, **6**, 135.—Weil, **1**, 371.— Burton, **4**, 374. — Payne, **5**.— Henning, **10**, 44.— Langlès, 56.— Reinsch, 67.

4. — Devic, Merv., 157-158; V. d. Lith, 186-187.—Qazwîni, **1**, 194-195.— Naf., 18.—Eldad. (Réc. égyptienne, 38-39.)

Jeté par un naufrage dans une île, Sindbâd est pris par des noirs; ils font manger aux prisonniers une herbe qui les rend fous (1) et les engraissent avec du riz à l'huile de coco. Sindbâd s'abstient de prendre ce qu'on lui présente, ne fait que maigrir alors que ses compagnons engraissés sont dévorés et s'échappe un jour où les noirs sont absents, sauf un vieillard.

Après sept jours de marche, il trouve des gens qui récoltent du poivre. Ils le mènent à leur roi, qui le reçoit avec bonté et l'accable de faveurs quand il lui a fait connaître l'usage de la selle, du mors et des étriers (2). Cette industrie nouvelle l'enrichit et le roi lui fait épouser une dame de la cour.

Mais, sa femme venant à mourir, on l'enterre vivant avec elle dans un souterrain, conformément à l'usage du pays. Il se nourrit d'abord des sept pains qu'on avait la coutume de mettre, avec une cruche d'eau, dans le cercueil du vivant, puis de ceux des autres personnes qu'on enterre ensuite et qu'il tue pour les dépouiller de leurs vivres. Un jour il marche dans la direction d'un bruit qu'il entend et qui est dû à un animal marin (3), aperçoit le jour au loin et finit par arriver au bord d'une mer, que des montagnes à pic séparent de la ville. Il rentre, prend les bijoux des morts, en fait des ballots et attend au bord de l'eau : passe enfin un navire, qui l'emmène.

L'île des cloches, habitée par des anthropophages.

L'île de Kela : plomb; cannes d'Inde; camphre.

(1) N° 348.— Loiseleur, 124.— Burton, 376.— Circé : Dunlop-Liebrecht, 412; Rohde, 173.

(2) Bartsch, Herz. Ernst, CLXVI.—Defrémery, Batoutah, **3**, 421-423.

(3) Nos 6 A, 21, 152 et 327 C.— C'est l'aventure d'Aristomène.—Loiseleur, 128.— Dunlop-Liebrecht, 412.— Keightley, Tales, 125 — Grimm, 101.— Basset, Contes berb., 196-197.—Man. Berlin, **20**, 321-322.

La version égyptienne remplace les noirs par des mages, dont le roi est un goûle. Elle ne parle ni de l'île des cloches, ni de l'île de Kela.

Hole, 99-142, 257-258 et 259.—Walckenaer, 18-19 et 23-24.—Lane, 94-96. —Rohde, 181.—De Goeje, 16-23.—Burton, 376-377.—Cfr. Bag o bahar, 108-109, 118 et 196.

Sacrifice du conjoint. N° 6 A et Syntipas, n° 121.—Liebrecht, Z. Volksk., 380-381 et 197.—Richard Garbe, Die Wittwenverbrennung in Indien. Dans Deutsche Rundschau, **114**, 417-436. (Et dans * Beiträge z. ind. Kulturgesch., 1903.) — Marie von Bunsen. Zur indischen Wittwenverbrennung. *Ibidem*, **115**, 458-461.—* Rauch, Annales europ., **7**, 70.—Lamairesse. Kama Soutra, 172-174.— Bauwens, Inhumation et crémation, Bruxelles, Schepens, 1891, 2e édit., 90, 100, 108-109, 116-117, 136-142, 260-262, 281-284, 351, 376, 390, 430, 457, 461, 468, 510: cfr. 503 et 507.—Kamrup, 176-177.—Grimm, 28. —Burton, 381.— De Mont-De Cock, Vlaam. Vertelsels, XI. — Charton, Voyageurs anc. et mod., **2**, 142, reproduit une miniature persane qui représente une femme indoue se jetant sur le bûcher de son mari.—Valère Maxime, livre II, 6, n° 14.— Defrémery, Batoutah, **3**, 136-141 (Auslaud, 1856, 442-443), 319-320, 353 et **4**, 302-303.—Reinaud, Relation, 50.—Marco Polo, édit. Pauthier, 614 et 616-617.— Rambaud, Russie épique, 71.

Fraternisation. Reinaud, Rel., 120-121 et notes 53-54.— Devic, Merv., 99-101 et 191; V. d. Lith, 115-118 et 194.— Marco Polo, édit. Pauthier, 614 et 632.— Mélusine, **3**, 402-404 et 573-574; **4**, 118, 260, 306 et 330; **5**, 36, 193-203, 236, 256 et 284-285; **7**, 4, 76, 134, 156 et 202; **9**, 238; **10**, 22 et 117. — Rev. d. trad. pop., **6**, 577-579, 684 et 730-731; **7**, 56 et 344-353; **8**, 532-533; **9**, 657; **10**, 197-198 et 476; **11**, 465; **12**, 692-693; **14**, 588 et 642; **15**, 617. (Basset.) —Val. Maxime, livre IX, 11, n° 3 (ext.) — Procope, édit. de Bonn, **1**, 16.— Romania, **28**, 475.— Burton, **5**, 171-172.— Gesta, 378.

Ministres. Dunlop-Liebrecht, 271-272.

E. — *Cinquième voyage.*

2. — α, **2**, 24. — β, **3**, 26.— γ, **3**, 39.— δ, **3**, 297.— ε, **4**, 75.— ζ, **2**, 427.— Langlès, 65.— * Machuel.

3. — Galland, **3**, 101. — Caussin, **2**, 153. — Destains, **1**, 459. — Gauttier, **2**, 56. — Habicht, **3**, 3. — Loiseleur, 129. — Scott, **2**, 59. — Lane, **3**, 50. — Mardrus, **6**, 154.—Weil, **1**, 377.— Burton, **4**, 387.— Payne, **5**.— Henning, **10**, 59.— Langlès, 75.— Reinsch, 92.

4. — Ibn al Wardi (de Goeje, 24). — Naf., 18-19. — Qazwîni, **1**, 191-196 et **2**, 333.— Radloff (Journ. asiat., 1874, **2**, 273-274.) — N° 348.

Sindbâd aborde dans une île déserte, où on trouve l'œuf d'un rokh. Ses compagnons le brisent et font rôtir le petit pour le manger. Surviennent les grands rokhs, qui laissent tomber des blocs de pierre sur le navire où l'on s'est rembarqué et le brisent. (1)

Sindbâd s'accroche à un débris, arrive à une île fertile, qu'il parcourt et y trouve un vieillard — le vieux de la mer — qui lui fait signe de le prendre sur ses épaules pour le déposer sur l'autre rive d'un ruisseau. Il refuse alors de descendre et lui passe autour du cou ses deux jambes, dont la peau ressemble à celle d'une vache : Sindbâd doit le porter partout et n'est pas même libéré la nuit pour dormir. Un jour, il trouve des raisins, les écrase (2), les laisse fermenter et, ayant bu le vin ainsi obtenu, montre une vigueur et une allégresse qui décident le vieillard à en boire aussi. Il s'enivre, relâche son étreinte et est jeté à terre par Sindbâd, qui lui écrase la tête avec une grosse pierre.

(1) N° 256. (Devic, Merv., 53-54, 84-85 et 85-87 ; V. d. Lith, 61-62, 98-99, 99-101 et XII et XIII.— De Goeje, Arab. Berichten over Japan, 198-199.— Loiseleur, 130. — Burton, 389. — * H. Yule and A. C. Burnell, Hobson-Jobson, 578-579.)—Carmoly, Jardin enchanté, 90.

(2) L'imitation dans Saïf (n° 348) semble avoir conservé des détails de la forme primitive du conte de Sindbâd. (De Goeje, 25.)

Au bord de la mer, il trouve un navire et arrive dans une grande ville (que les habitants quittent tous les soirs afin d'échapper, en dormant sur des bateaux, aux singes qui l'envahissent chaque nuit : version égyptienne. (1)) Pour subsister, il se procure des noix de coco (2), en imitant les gens du pays qui jettent des pierres aux singes établis au haut des arbres; les singes ripostent en lançant des noix. (3)

Retour. Ile où le poivre croît en grande abondance. — La presqu'île de Comorin, où se trouve le meilleur bois d'aloès, et dont les habitants ne tolèrent ni le vin ni aucun lieu de débauche. (4) — Pêche de perles.

La version égyptienne diffère à partir de la mention de l'île du poivre. Voici ce qu'elle dit :

Ile où croît la cannelle (5). — Sur chaque grappe de poivre se trouve une feuille qui la protège contre le soleil et la pluie et qui, la pluie cessant, se retourne et pend à côté de la grappe. (6)

Ile d''Ousirât, ou pousse l'aloès comorin.

Autre île; aloès chinois, meilleur que le précédent. Les habitants du pays sont immoraux et irréligieux. (7)

Pêche de perles. (8)

Hole, 142-162 et 259. — Walckenaer, 19-21 et 24. — Lane, 96-100. — Rohde, 181.—De Goeje, 23-26.— De Goeje, Brandan, 53 et 58.

---

(1) Cfr. Devic, Merv., 184.

(2) *Coco.* Langlès, 157. — Reinaud, Rel., 136-137. — Loiseleur, 125. — Burton, 394. — Defrémery, Batoutah, **2**, 206-211 et **4**, 113.

(3) Burton, 394. — Apollonius de Tyane, III, 2, p. 111.

(4) Reinaud, Rel., 97 et notes, 49.

(5) *Cannelle.* V. d. Lith, Merv., 265-274.

(6) *Poivre.* Cfr. Mandeville, XV, édit. Cassel, 109-110. — Batoutah, **4**, 76-77.

(7) *Aloès.* Langlès, 158. — Reinaud, Rel., LI-LII, 18, 97, 135-136, 139, 143 et notes, 58-59. — Devic, Merv., 181 ; V. d. Lith, 241 et 278-279. — De Goeje, Bibl. geog. arab., **7**, 367-368. — Batoutah, **4**, 241-242 et 244. — Rosenzweig, Jos. u. Sul., 205.

(8) Batoutah, **2**, VII et 244-246.

Vieillard de la mer. C'est le tasma-païr ou duâl-pâ de Kamrup, aux jambes souples comme des longes de cuir. (G. de Tassy, 58 et suiv. et 204-207, Allégories, 249 et suiv.; Kamarupa, 40-44.) Ou le doualph du Miriani, imitation de Kamrup (Journ. asiat., 1835, **2**, 468-469.)

Voici la bibliographie de ces deux œuvres:

Les aventures de Kamrup, par Tahcin-uddin; traduites de l'hindoustani par M. Garcin de Tassy... Paris. Printed under the auspices of the Oriental Translation Committee of Great Britain and Ireland. M DCCC XXXIV. In-8. (4), XII et 252. (La traduction, un peu modifiée, mais sans la préface ni les notes finales dans Allégories récits poétiques et chants populaires traduits... par M. G. de T., 2de édition, 1876, 211-306.).— Les aventures de Kamrup par Tahcin-uddin, publiées en hindoustani par M. G. de T... Paris... imp. royale. M DCCC XXXV. In-8. (VI) et 96.

C. R. Athen. 1834, 764-765 et 797.— Caussin de Perceval, Journ asiat., 1835, **1**, 446-473.— * S. Munk, Temps, 20 et 21 avril 1835.— Rev. gén. (Bruxelles), **3**, 355-356.— Liebrecht, Archiv f. Litteraturgesch., **6**, 583-608.

* Bertrand. Vocabulaire hindoustani-français pour le texte des Aventures de Kamrup. Paris. 1858. In-8. — * Bertrand. Les aventures de Kamrup. Texte hindoustani romanisé d'après l'édition de Tassy. Paris, 1859. In-8. (Gosche, Jahresb. 1859-1861, 100.)

Voir aussi G. de Tassy, Hist. de la litt. hind., 2e édit., **3**, 201-203. Cfr. **1**, 226, 303-304, 440 et 619; **2**, 180 et 214-215; **3**, 148 et 325.

* The Loves of Cámarúpa and Cámalatà, an ancient Indian Tale, elucidating the Customs and Manners of the Orientals. In a Series of adventures of Raja Cámarúpa und Companions. Translated from the Persian by William Franklin, Lieutenant on the Honourable the East India Company's Bengal Establishment. London, Cadell. 1793. In-8. 284. (Gött. gel. Anz., 1793, 1159-1160.)

D'après l'édition de Calcutta, 1790.— Geschichte des Prinzen Kamarupa und der schönen Kamalata. Dans die blaue Bibl. aller Nationen, **12**, II et 1-138. — Texte persan, Delhi, 1849. In-8. (Zenker, **2**, 50, no 657.) — Manuscrits : Berlin, **4**, 995 et Bibl. Lindesiana, 169.

Le Qissa-i-khawir Schah est une imitation de Kamrup. (Rohde, 50 et 181.)

Autre imitation : Le Miriani, ou Histoire du roi Miri, conte géorgien, traduit en français et précédé d'une notice littéraire par Brosset jeune. Dans Journ. asiat., 1835, **2**, 439-473 et 559-581; 1836, **1**, 48-75 et 337-369.

(Cfr. Journ. asiat., 1834, **2**, 240-241.) — Une partie du texte géorgien dans la * Grammaire géorgienne de Brosset. — * Miriani a Georgian romance. Dans Asiatic journal, décembre 1836. (D'après Brosset.)

Cfr. nº 8 de Syntipas. — Loiseleur, Essai sur les fables indiennes, 57 et M. N. 131. — Lane, **3**, 349. — Benfey, 534-536 et **2**, 551. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **3**, 159. — Burton, 390. — Oestrup, 45 et 30. — Elberling, 77-79. — Dubeux, Perse, 236. — Kamrup, 204-207. — Rev. d. trad. pop., **7**, 572. — Les himantopodes d'Alexandre. (Berger, Trad. tératol., 169; Nöldeke, d. iran. Nationalepos, 17.)

Liebrecht, Gervasius, 33-34 et 139. — Germania, **31**, 199. — Gesta, 543. — Schönbach, Sitzungsb. de l'Acad. de Vienne, **139**, 135 — Mone, Anzeiger, **3**, 145-146 et 257, nº 18; **7**, 52, nº 6 et 223, nºs 19 et 20; **8**, 60, nº 2. — Grimm, Veillées allemandes, **1**, 257 et 434. — Wallonia, **9**, 203. (1)

Cazotte a imité l'aventure du vieillard dans une poésie. (Œuvres badines et morales, Londres, 1788, **7**, 21-26 : Le bon et le méchant homme.)

F. — *Sixième voyage.*

2. — α, **2**, 29. — β, **3**, 31. — γ, **3**, 46. — δ, **3**, 305. — ε, **4**, 98. — ζ, **2**, 435. — Langlès, 75. — Humbert, 219. — * Machuel.

3. — Galland, **3**, 119. — Caussin, **2**, 171. — Destains, **1**, 471. — Gauttier, **2**, 65. — Habicht, **3**, 11. — Loiseleur, 133. — Scott, **2**, 71. — Lane, **3**, 61 (D'après ζ, depuis la p. 67, alinéa 2). — Mardrus, **6**, 166. — Weil, **1**, 382. — Burton, **4**, 396. — Payne. **5** — Payne, **12**, 203 (d'après ζ.) — Henning, **10**, 71 (80-81 d'après ζ). — Langlès, 87. — Reinsch, 113.

---

(1) Il paraît qu'il est question d'hommes aux pieds d'éponge dans le Voyage de St Zosime à la terre pure (Man. de Paris, 16, nº 70, 1 et 17, nºs 71, 4 et 72, 1.) — Cfr. Vatican, Vet. auct., **4**, 2, 542, nº 36 et 599; Berlin, **23**, 287 (en syriaque).

Ayant perdu sa route et étant arrivé dans l'endroit le plus dangereux de la mer, le navire de Sindbâd est entraîné par un courant irrésistible et se brise au pied d'une montagne. Cette place, d'où nul ne revient, est couverte d'ossements et de riches épaves. Une rivière d'eau douce s'éloigne de la mer et pénètre dans une grotte. Les pierres sont du cristal, des rubis et d'autres joyaux. On y voit une source de bitume que les poissons avalent et rendent transformé en ambre gris. (Quant à celui qui n'est pas avalé, il s'amollit ou durcit selon que le soleil l'échauffe ou non; quand il devient mou, la vallée toute entière est parfumée d'une odeur de musc: version égyptienne.) (1) Beaux aloès.

Sindbâd survit à ses compagnons d'infortune et confie au fleuve souterrain un radeau, qu'il a chargé de choses précieuses et sur lequel il se risque. (2) Après plusieurs jours de navigation dans la grotte obscure, il s'endort et, à son réveil, se retrouve dans une plaine, où des noirs, qui étaient venus irriguer les champs, l'ont recueilli.

Ils le mènent au roi de Sérendip, qui le reçoit avec bonté. (3)

Description de Sérendip. Pierres précieuses; émeri. Cèdre et coco. Perles. Diamants. (4) C'est là qu'Adam a subi son exil.

Le roi charge Sindbâd d'une lettre pour Hâroûne, écrite sur la peau jaune d'un animal précieux, et de présents, tels qu'un vase formé d'un seul rubis; une peau de serpent à grandes écailles et qui préserve des maladies (5); bois d'aloès; camphre; une esclave vêtue de riches habillements.

---

(1) *Ambre.* N° 21.—Cab. des fées, **13**, 287.—Langlès, 158.—Reinaud, Rel., 4, 11, 91-91, 142, 143, 143-145; notes, 8, 47 et 80-83; texte arabe, 170-171 et 182-186.—Loiseleur, 134.—Burton, 399.—Histoire des îles de l'ambre gris. (Man. Paris, 626, n° 3669, 2.)

(2) N° 6 A.—N° H.—Syntipas, n° 121.—Dunlop-Liebrecht, 129 (Huon de Bordeaux) et 478 (Herzog Ernst, Candide.)—Burton, 401.

(3) Comparer l'entrevue dont parle Reinaud, Rel., 88-89.

(4) Reinaud, Rel., 127 et 146-151.—Devic, Merv., 113-116, 151-152 et 170; V. d. Lith, 134-137 et 179-180.—Defrémery, Batoutah, **4**, 173-175.—Gauttier, 67.—Burton, 398.

(5) *Serpent qui guérit.* Hole, 242-243.—Reinaud, Rel., texte arabe, 169.—Loiseleur, 137.—Burton, 405.—Grimm, 27.—Winer, Bibl. Realwörterbuch, 3e édit., **2**, 415.—Knobel, Die Bücher Numeri..., 110.—Kerber, d. religionsgeschichtliche Bedeutung d. heb. Eigennamen, 33-34.—Rev. d. Deux Mondes, 1873, **105**, 386.—* Fick, Asklepios und die Heilschlange. Dans Beiträge z. K. indogerm. Sprachen, **26**, 313-323.

Sindbâd, à son retour, s'acquitte de sa mission et décrit au calife la cour du roi. Il lui dit notamment qu'il n'y a là ni tribunaux, ni magistrats, chacun faisant spontanément son devoir. Quand le roi sort, un officier qui est devant lui sur le même éléphant proclame ses titres et vante sa puissance; un officier, qui est derrière le trône, crie, à son tour, que ce roi si puissant doit mourir. (1)

La fin est écourtée dans la version égyptienne : le roi envoie des cadeaux, qu'on ne décrit pas, mais n'adresse pas de lettre à Hâroûne.

D'après Reinsch, le roi n'envoie pas même de cadeaux au calife. Mais Hâroûne, sur le bruit du retour de Sindbâd, le mande et lui fait raconter ses aventures.

Hole, 162-210, 258 et 259.—Walckenaer, 21-23 et 24.—Lane, 100-102.—Rohde, 181-182.—De Goeje, 26-29.—De Goeje, Brandan, 53.

G. — *Septième voyage.*

2. — ζ, **2**, 447.—Langlès, 91.—Humbert, 224.—Machuel ?

3. — Galland, **3**, 145.—Caussin, **2**, 196.—Destains, **2**, 14.—Gauttier, **2**, 79.—Habicht **3**, 22.—Loiseleur, 138.—Scott, **2**, 86.—Lane, **3**, 70.—Burton, **4**, 416.—Payne, **12**, 221.—Henning, **10**, 93.—Langlès, 106.

Hâroûne charge Sindbâd de porter, avec sa réponse, des cadeaux au roi de Sérendip et Sindbâd s'acquitte heureusement de cette mission, qu'il n'avait d'ailleurs acceptée qu'à contre-cœur.

---

(1) Reinaud, Rel., 19.—Loiseleur, 138.—Burton, 406.—Mandeville. (Rev. d. Deux-Mondes, 1889, **96**, 298).—Defrémery, Batoutah, **4**, 413-414.—Cfr. nº 16 (Bibl. arabe, **5**, 33).

Au retour, il est pris par des pirates et vendu comme esclave à un marchand d'une grande île fort lointaine.

Son maître le charge d'aller tuer des éléphants, mission qui entraîne toujours la mort des chasseurs, à cause de la ruse de ces animaux. Mais Sindbâd échappe au sort commun, parce qu'un jour tous les éléphants se réunissent, déracinent l'arbre du haut duquel il les guette, et transportent le chasseur dans leur cimetière : on pourra dorénavant s'y procurer de l'ivoire sans être forcé de tuer encore des éléphants. (Cfr. n° 304.)

Sindbâd est affranchi et comblé de richesses. Il profite de la mousson pour retourner sain et sauf.

Hole, 210 et suiv.—Walckenaer, 23 et 24.—Lane, 103.—De Goeje, 29-30. — La Motte, livre 5, fable 18.— Platen, Abassiden, chant IV.— Devic, Merv., 41-42 et 180; V. d. Lith, 48-49.— Rev. d. trad. pop., **12**, 421-422.

H. — *Septième voyage, autre forme.*

2. — α, **2**, 33.— β, **3**, 35.— γ, **3**, 53. – δ, **3**, 312.— ε, **4**, 115.— Machuel ?

3. — Lane, **3**, 103 — Mardrus, **6**, 181.— Weil, **1**, 185.— Burton, **4**, 407. — Payne, **5** – Henning, **10**, 81.— Reinsch, 129.

Lors du dernier voyage de Sindbâd, une tempête s'élève et le capitaine constate qu'il se trouve dans la mer la plus lointaine du monde. Après avoir humecté d'eau une certaine poudre et consulté un livre [1], il dit que nul ne peut échapper dans ce climat des rois, où se trouve le tombeau de Salomon [2].

[1] Cfr. Devic, Merv., 37 et suiv.; V. d. Lith, 44 et suiv.— Qazwîni, **1**, 176.

[2] *Tombeau de Salomon.* Devic, Merv., 113; V. d. Lith, 134 et 210 – V. d. Lith, Actes du Congrès de Stockholm, **4**, 5e partie, 4-6.— Basset, Nédromah, 181-182.

Surviennent, en effet, successivement trois énormes poissons (n° A), de plus en plus grands et dont le dernier ouvre une gueule formidable. Le navire donne sur un récif et se brise.

Grâce à une planche à laquelle il se cramponne, Sindbâd est jeté sur le rivage d'une île, où il ne tarde pas à apercevoir un fleuve qui se déverse dans une montagne (n° F). Il construit, avec des bois qu'il trouve et dont il ne reconnaît pas la valeur, un radeau qui le mène devant une ville ; les habitants l'arrêtent dans sa course rapide. Un vieillard l'accueille avec bienveillance et lui donne une somme considérable pour le bois de sandal, dont son embarcation était formée (1). Enrichi, il épouse la fille de son hôte et, à la mort de son beau-père, hérite de tous ses biens et lui succède dans sa dignité de chef des marchands.

Mais, dans ce pays, tous les hommes s'envolent (2) une fois par mois, laissant leurs enfants. Sindbâd, poussé par la curiosité, demande à l'un d'eux de l'emmener. Il est emporté si haut qu'il entend les anges louer le Seigneur et qu'il veut joindre sa voix à la leur : à l'instant, un éclair manque de les tuer tous (n° 270) ; aussi l'ami complaisant, irrité, dépose son malencontreux ami sur une montagne.

Se mettant à errer, Sindbâd rencontre deux hommes qui s'appuient sur des bâtons d'or et lui en donnent un (n° 241 B). Plus loin, il voit un serpent qui a englouti un homme jusqu'à mi-corps. L'infortuné crie que Dieu gardera de tout mal celui qui le délivrera. Avec son bâton d'or, Sindbâd frappe le monstre et le force à dégorger sa victime ; guidé par l'homme qu'il vient de sauver, il retrouve ses concitoyens ; celui qui l'avait transporté agrée ses excuses et consent à le ramener chez lui, à condition qu'il ne prononce plus le nom de Dieu.

A son retour, sa femme lui apprend que les habitants sont de malfaisants génies, mais qu'elle et son père n'appartiennent pas à leur race. Elle n'a pas de peine à le décider à quitter le pays et à l'emmener à Bagdad. Quand il y revient, les siens ont peine à le reconnaître, parce qu'il a été, cette fois-ci, absent pendant vingt-sept ans.

Dorénavant, Sindbâd, qui, plus d'une fois au cours de ses voyages, s'était

(1) Cfr. Eldad. Réc. égypt., 39.
Sandal. Kamrup, 207-208.— Rosenzweig, Jos. u. Sul., 205.

(2) Devic, Merv., 26 ; V. d. Lith, 31. — Qazwîni, **2**, 332 et 333-334.

repenti de son goût pour les aventures, tient le vœu qu'il a fait pendant cette dernière expédition de ne plus s'exposer aux dangers des pérégrinations lointaines.

De Goeje, 30-32.—De Goeje, Brandan, 52-53.—Réc. égyptienne, 7, 26-29 et 30.

(**212**.) A. — *Hasan de Basra.*

1. — Man. égyptiens.— C. (Diffère des éditions égyptiennes : Zotenberg, Notice, 204; tir. à part, 38.)— I ?— Y.—FF, tomes 3 et 4.—Paris, 622, nos 3642, 3643 et 3644; 626, no 3664, 10.— Alger, 554-555, no 1940, 2.— Bull. de corr. afr., **3**, 251.— Berlin, **20**, 68, no 17 et 153-154, no 9185.— Bibl. Lindes., 36 ? — Catalogue 16 Marghieri, Naples, 1902, no 42 (environ 200 pages.)

2. — α, **2**, 294.—β, **3**, 317.— γ, **4**, 2.— δ, **4**, 264.— ε, **5**, 284.
— * Le Caire, 1297. In-8. 80.

3. — Hammer, **2**, 182.— Lane, **3**, 352.— Mardrus, **10**, 7.—Weil, **2**, 145. — Burton, **6**, 166.— Payne, **7**.— Henning, **13**, 132.—Hanley, 182.
—* Jacobs a. Batten, The Book of Wonder voyages, 1896. (« M. Jacobs a quelque peu arrangé et abrégé les diverses versions arabes de l'histoire de Hassan de Bassorah. » dit la Rev. d. trad. pop , **11**, 670.)—Perron a fait une traduction qui n'a pas été publiée encore (Glaive des couronnes, IX-X)

4. — Stumme, Tunis, **1**, 14-29 et **2**, 13-29 (Wiener Zeit. f. d. K. d. Morg., **8**, 270.)— Radloff (Journ. asiat , 1874, **2**, 275-276).—No 153.— Cfr. Burton, **6**, 166 et Tázerwalt, 102-105 et 202. (Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 273.) (1)

L'orfèvre Hasan de Basra se lie, malgré les avertissements de sa mère, avec un alchimiste guèbre, Bahrâme, qui transmute devant lui du cuivre

(1) C'est probablement le début de l'histoire qui a fourni à de Gobineau l'idée de L'illustre magicien. (Nouvelles asiatiques, 99-156.)

en or; il veut se servir de lui et le sacrifier ensuite en l'honneur du feu, comme il le fait chaque année (1). Pour l'amadouer, il feint de vouloir l'adopter et lui promet sa fille en mariage. Il l'endort au moyen d'un soporifique (n° 13), le met dans un coffre qu'on porte à bord d'un navire, le fait revenir à lui et, sur son refus d'abjurer l'islamisme, le maltraite cruellement pendant la longue traversée. Il ne cesse que quand les matelots interviennent, attribuant à ces sévices une tempête qui s'élève (2). Pendant son absence sa mère se désole et lui élève un cénotaphe. (N° 75.)

On aborde et on fait un long voyage. Le guèbre appelle trois chameaux en battant du tambour (3). Les voyageurs évitent un château, parce que le guèbre le dit habité par un sien ennemi et arrivent à des montagnes qui atteignent les nuages; là pousse la plante nécessaire pour la transmutation des métaux. On coud Hasan dans la peau d'un des chameaux et un vautour l'emporte sur la montagne, où il le chasse quand il s'est frayé passage avec son couteau. (N° 373 B.) Il trouve ce qu'il cherche auprès de nombreux cadavres et le jette au guèbre, qui l'abandonne. (4)

Implorant l'aide de Dieu, comme à son ordinaire, il arrive à l'autre versant de la montagne, voit une mer, s'y jette et retrouve, en abordant, le château qu'on avait évité. C'est là qu'un roi des génies a fait transporter ses sept filles, qu'il ne veut pas donner en mariage aux hommes et dont deux gardent, tour à tour, la maison pendant que les autres chassent. Bien reçu par les deux sœurs, Hasan est accepté comme frère par la plus jeune et prend part aux chasses. L'année suivante, le guèbre passe avec une nouvelle victime : Hasan le tue et délivre le jeune homme, à la grande joie des sœurs, ennemies du guèbre et irritées contre lui à cause de ce qu'il a dit d'elles à Hasan.

Leur père les ayant un jour mandées chez lui, elles le laissent seul, en possession de toutes les clefs, mais en lui défendant d'ouvrir une certaine porte. (N° 117.) Triste, Hasan se laisse tenter, ouvre la porte et suit l'escalier qui se présente à sa vue. Il arrive en des lieux riants où se trouvent un

(1) Nos 6 A, 19 et 120.
(2) Cfr. l'histoire de Jonas.
(3) Loiseleur, M. N., XXVII et 743. — Liebrecht, Z. Volksk., 244.
(4) Weber, Çatrunjaya Mâhâtmyam, 32.

château et un étang. S'étant caché, il voit dix oiseaux, qui servent l'un d'eux, se changer en jeunes filles et se baigner. Il s'éprend de la maîtresse, dont il a vu la beauté, revient sans la revoir et languit dix jours, ne buvant et ne mangeant plus. Retour des sœurs; son amie s'aperçoit de sa tristesse et lui fait tout avouer. Sur son conseil, il profite du départ des sœurs pour la chasse, attend le retour mensuel des oiseaux et se saisit de la robe de plumes de sa belle sans qu'elle sache que c'est lui qui a fait le coup : sinon, il eût risqué de mourir. Ses compagnes ayant dû la quitter, Hasan s'empare d'elle et la conduit au château, où son amie vient la consoler. L'amie se charge aussi de mettre ses sœurs au courant et de les gagner : elles pourraient, en effet, craindre, parce que leur père n'est qu'un lieutenant du père des femmes-oiseaux.

Les sœurs décident la jeune fille, lui disant que Hasan a brûlé la robe; elle l'épouse donc. Mais, quarante jours après, Hasan, qui a rêvé que sa mère lui apparaît, se décide à aller la retrouver avec sa femme. Comblé de présents, il appelle les chameaux par le tambour après avoir promis à son amie qu'il viendra la voir tous les six mois. Il retrouve sa mère et la met au courant; mais craignant d'être soupçonné d'alchimie à Basra, il va s'établir à Bagdad; en trois ans, sa femme lui donne deux fils.

Voulant aller voir ses amies, il confie à sa mère qu'il a enterré la robe de sa femme et lui recommande de ne pas la laisser sortir; lui-même arrive chez les sœurs, qui lui font bon accueil. Entretemps, sa femme, qui a surpris sa conversation avec sa mère, fait tant qu'elle la mène au bain. Sa beauté y cause grand émoi et une jeune fille de Hâroûn, qui est présente, en parle à Zobéïde : celle-ci la fait venir. Elle l'admire et apprenant que, si elle mettait sa robe, elle lui montrerait des choses étonnantes, elle envoie Masroûr déterrer le coffre. Revêtue de sa robe, la femme de Hasan se change en oiseau et, après avoir causé l'étonnement de tous, s'envole avec ses enfants, disant [1] que son mari, s'il l'aime, viendra la chercher aux îles Wâq. Douleur de la mère, qui érige trois cénotaphes. (N° 75.) Douleur de Hasan quand il revient trois mois plus tard.

Quelque temps après, il se décide à aller trouver les sœurs, qui partagent son affliction. Grâce surtout à l'intervention de son amie, l'aînée appelle un

---

[1] Liebrecht, Z. Volksk., 248 — Cfr. De Goeje, Sind., 32 (Devic, Merv., 24-30; V. d. Lith, 29-35.)

oncle en brûlant d'un parfum qu'il lui a donné à cet effet (n° 443) et qui, contrairement à son habitude, n'est pas venu cette année. La douleur des sœurs le touche; il s'intéresse à Hasan et lui dit qu'il est séparé des îles Wâq par sept vallées, sept mers et sept grandes montagnes. Il l'emmène sur un éléphant rapide; en trois jours on arrive à une grande montagne bleue, où se trouve la caverne d'ʿAbd al Qaddoûs. Ce vieillard lui donne un cheval et une lettre pour son maître Aboûl rouwaïs (cfr. n° 6 A), tout en l'avertissant des dangers qu'il courra et en tâchant de le faire renoncer à son entreprise. Quand son cheval s'arrêtera, il devra le laisser; la bête entrera dans une caverne et il attendra cinq jours; apparaîtra alors Aboûl rouwaïs, auquel il remettra la lettre. Après une nouvelle attente de cinq jours, si Aboûl rouwaïs sort, il est sauvé; si c'est un de ses serviteurs, celui-ci le tuera. Rien n'ayant pu détourner Hasan, il voyage dix jours; effrayé un moment par une troupe de chevaux qui l'entoure, il arrive cependant au but. Après la double attente, c'est le vieillard qui sort vêtu de blanc et qui, après une longue marche, le conduit en un lieu plaisant, où quatre vieillards donnent l'enseignement à des disciples. L'auditoire renvoyé, les vieillards écoutent le récit du voyageur et prient Aboûl rouwaïs de l'aider.

Aboûl rouwaïs, qui est lié avec les gens des îles Wâq, ne peut que lui donner un parfum, dont il brûlera une partie pour le faire venir, et une lettre adressée à Hassoûne, roi de la terre du camphre (n° 373 B), où il le fait porter sur l'épaule d'un ʿifrîte, qu'il a mandé : il ira si haut qu'il entendra les anges louer Dieu, mais, s'il ne se tait, il périra avec l'ʿifrîte. (N° 270.)

Hassoûne l'accueille avec faveur et lui fait attendre le retour des navires de commerce qui reviennent des îles; puis un de ces bateaux l'emmène sans qu'on le sache ni qu'on le connaisse. A son arrivée, il devra se mettre dans un des auvents qu'il verra et tâcher de gagner la protection de la femme qui l'y découvrira, car il aura devant lui une armée de vierges amazones (n° 22 de Syntipas) et sa seule chance de ne pas périr est d'en attendrir une. Quand Hasan arrive, il se met sous celui des auvents qui ne ressemble à aucun autre. Une affreuse vieille l'y découvre et il trouve grâce devant elle; ayant éloigné l'armée qu'elle commande, elle écoute son histoire et promet de l'aider. Il devra aller avec elle dans la septième île pour chercher sa femme : elle est à une distance de sept mois. Il faudra traverser le pays des oiseaux, qui font un vacarme assourdissant; puis celui des bêtes sauvages, non moins terrible; celui, enfin, des génies, si affreux

que le cavalier ne doit pas regarder en arrière et cacher sa tête sur sa selle pendant trois mois. Une femme règne sur les amazones et les génies des îles Wâq, si étendues qu'un cavalier ne peut, à bonne allure, les traverser qu'en une année. Après les trois pays, on rencontre un fleuve et une montagne où se trouve un arbre dont les rameaux ressemblent à des têtes d'homme; au lever du soleil, ces têtes crient wâq wâq en louant Dieu; au coucher, de même.

Comme les hommes ne sont pas admis dans cette contrée, Hasan se revêt des armes des amazones et, passant pour l'une d'elles, fait le voyage avec l'armée. Il se recommande à Dieu et traverse avec terreur, mais sans mal, le pays des oiseaux et celui des génies. Ils arrivent au fleuve, où la vieille fait baigner ses troupes. Mais Hasan, qui a pu regarder toutes les amazones, ne retrouve pas sa femme parmi elles; il en voit cependant une qui lui ressemble.

La vieille lui ayant alors demandé de lui décrire sa femme, elle reconnaît qu'il s'agit de Nourouhoudâ, fille aînée du roi des sept îles et reine de celle où ils se trouvent. Elle refuse alors de l'aider; mais, vaincue enfin par ses supplications et la vue de sa douleur, elle consent à risquer sa vie et va trouver la reine. Celle-ci, irritée de sa demande, ne la punit cependant pas à cause de la reconnaissance qu'elle lui doit pour l'avoir élevée et consent à recevoir Hasan : il mourra s'il ne retrouve pas sa femme parmi toutes celles de la ville, qu'on fait défiler devant lui. Or, il ne la retrouve pas et va être mis à mort quand la vieille obtient de la reine qu'elle aussi se montre à Hasan. Il la reconnaît, ce qui frappe la reine d'étonnement; mais elle comprend qu'il s'agit d'une de ses sœurs. Elle promet alors d'aider Hasan, se réservant de le faire mourir si les enfants de sa sœur ne lui ressemblent pas. Elle envoie la vieille inviter sa sœur à venir la trouver et à lui envoyer immédiatement les deux enfants avant de partir elle-même. La mère hésite et ne cède qu'à cause de la confiance que lui inspire la vieille, qui l'a élevée. A son retour avec les enfants, elle fâche la reine parce qu'elle lui demande si elle épargnera Hasan le cas échéant. Hasan et les enfants se reconnaissent, mais il s'évanouit plusieurs fois et la reine le fait traîner dehors; il s'en va désespéré de la ville et arrive au fleuve.

Quant à la femme de Hasan, son père a rêvé que, de sept beaux joyaux de son trésor, il a pris le plus petit, qui est le plus brillant, mais qu'un oiseau étrange le lui enlève de la main. Apprenant des interprètes le sens de ce songe, il veut empêcher sa fille d'aller voir la reine sa sœur et ne finit par

le permettre que si elle revient tout de suite. Partant avec mille cavaliers, elle arrive et est mal reçue par sa sœur, qui lui reproche ou son inconduite ou sa façon d'agir avec les siens si elle est légitimement mariée. Elle l'emprisonne, parce qu'elle craint la honte et écrit à son père pour l'informer de ce qu'elle a appris; il lui donne plein pouvoir sur sa sœur, en suite de quoi elle la maltraite cruellement ainsi que la vieille.

Pendant ce temps Hasan erre et voit un arbre sur lequel il trouve une feuille écrite lui annonçant secours. En effet, il rencontre deux jeunes enfants qui se disputent un bonnet et une baguette, qui semblent n'avoir aucune valeur mais qui, comme ils le lui apprennent, sont l'œuvre magique à laquelle feu leur père a travaillé cent trente-cinq ans : celui qui met le bonnet devient invisible et celui qui possède la baguette a sous ses ordres sept classes de génies. Pris pour arbitre de leurs revendications, il lance une pierre; celui qui l'atteindra le premier aura la baguette, l'autre, le bonnet. Pendant qu'ils courent, il se rend invisible et les enfants, à leur retour, ne le trouvent plus et se rappellent que leur père le leur avait prédit.

Hasan rentre invisible au château; il va retrouver la vieille et fait tomber des objets qu'elle ramasse; croyant avoir affaire à un diable, elle le conjure au nom de Dieu et de l'inscription du sceau de Salomon. Mais Hasan se donne à connaître et, quand elle apprend ce qu'il a acquis, elle a foi dans le succès. Hasan va retrouver sa femme; il se montre à ses enfants, qui le reconnaissent; sa femme s'étonne de leurs cris jusqu'à ce qu'il se soit fait voir d'elle. Attirée par le bruit, la sœur survient, la maltraite et la fait conduire ailleurs: Hasan, invisible, la suit. La nuit venue, il emmène les siens, mais trouve la porte du château fermée. Il se désespère, quand il entend la vieille, qui consent à ouvrir s'il jure de la prendre avec lui pour la soustraire à la vengeance des insulaires. Sorti, il frappe le sol de sa baguette et dix rois apparaissent. Ils lui déconseillent de faire venir les nombreux génies qui sont sous leurs ordres, parce que leurs formes l'effrayeraient. (N° 151 B, p. 265.) Ils ne peuvent le porter jusqu'à Bagdad, qu'un cavalier à bonne allure ne pourrait atteindre qu'en sept ans, parce qu'ils ont promis à Salomon de ne pas prendre d'hommes sur leur dos; mais ils font sortir trois chevaux de terre. Les voyageurs auront, d'ailleurs, des misères à supporter.

D'abord apparaît un ʿifrîte, qui est musulman et veut se rendre dans une solitude; il accompagnera les voyageurs.

Un mois s'est écoulé quand la sœur les atteint avec son armée. Grâce

à la baguette, Hasan fait venir des armées de génies ; pendant qu'il s'est retiré sur la montagne avec les siens, les génies luttent longtemps et finissent par triompher. Hasan veut châtier la sœur, qui a été faite prisonnière ; mais sa femme intercède et il pardonne ; la vieille et la sœur se réconcilient et retournent ensemble dans leur pays.

Hasan continue son voyage un mois. Entouré de chevaux, il reconnaît qu'il est arrivé chez le roi Hassoûne, qui le reçoit avec joie et s'étonne de son succès. Hospitalité de trois jours. Après un nouveau mois de voyage, on arrive à une caverne. C'est celle d'Aboûl rouwaïs. Pendant que, bien accueilli, il raconte ses aventures, on frappe à la porte : c'est 'Abdoul Qaddoûs qui vient les retrouver.

'Abdoul Qaddoûs demande pour lui la baguette et pour Aboûl rouwaïs le bonnet, en récompense de leurs services. Hasan n'hésite plus à leur faire ce don quand ils lui promettent leur protection. Après trois jours de séjour, on part et 'Abdoul Qaddoûs les accompagne sur son éléphant, qu'il a fait venir en sifflant

Arrivée chez les sœurs et séjour de dix jours. Retour à Bagdad, après un voyage de deux mois et dix jours. La mère est heureuse de les revoir et regrette seulement les objets magiques, qui eussent fait de Hasan le maître du monde.

B. — *Mazin (Mazem, Azem.)*

1. — Y, tomes 5 et 6.

3. — Scott, **6**, 283.
Destains, **6**, 200. — Loiseleur, 729.
Gauttier, **6**, 116 et **7**, 391. — Habicht, **10**, 187 et **13**, 309. — Pourrat, **4**, 445.
Kirby.

L'histoire d'Azem n'est pas autre chose que celle de Hasan, si ce n'est qu'elle est plus simple et qu'elle nous en donne la forme primitive, que l'auteur de Hasan (probablement le deuxième Egyptien) n'a fait qu'enjoliver à sa manière.

Il ne semble pas utile de signaler autre chose que les différences les plus importantes.

Quand Azem a achevé sa besogne sur la montagne, le guèbre lui arrache la corde, seul moyen qu'il avait pour revenir, et l'abandonne. Azem tue la nuit un serpent énorme qui l'attaque; à l'aide de sa peau [1], il regagne la plaine et arrive au château des sœurs.

La rencontre d'Azem avec les gens qui se disputent l'héritage des objets magiques a lieu avant son arrivée aux îles Wâqwâq. L'épisode diffère en quelques points : Au pays du camphre, Azem aperçoit trois hommes qui se disputent l'héritage de leurs parents, dont ceux-ci n'ont pas réglé la répartition; c'est un bonnet qui rend invisible; un tambour de cuivre portant des caractères écrits par Salomon et forçant tous les génies à obéir; enfin, un ballon de bois avec une petite nacelle, qui transporte son maître où il le veut, à raison de deux cents années de voyage en deux jours. Pris pour arbitre, Azem exige, avant de se prononcer, de faire l'épreuve des objets et disparait avec eux.

L'entrée aux îles Wâqwâq diffère aussi. Voyant au loin devant lui les montagnes rouges de ces îles, il reçoit un avertissement de la voix qu'il évoque par son tambour et se transporte, à l'aide de son ballon, chez un vieillard qui lit dans un livre les épreuves qui l'attendent encore. Celui-ci le conduit à une statue colossale de cuivre, que des tuyaux rattachent à un immense réservoir de marbre. On brule des parfums et on prononce des paroles qui font naître une tempête et s'élever des vagues bouillonnantes dans le réservoir. Après cette opération, la mer a disparu et Azem arrive au pays de Wâqwâq. Une vieille femme le recueille et le cache chez elle : c'est la nourrice de la reine des génies et de ses sœurs.

Dans l'histoire d'Azem il n'y a pas d'amazones; le personnage hostile est la reine, mais il n'est pas question du père. Tout se passe plus simplement et, le principal ressort, c'est l'invisibilité d'Azem.

La fin diffère un peu. La mère d'Azem est devenue aveugle à force de pleurer [2]; maintenant, de joie, elle recouvre la vue. Hâroûne apprend le miracle et, en présence de Zobéïde, se fait raconter les aventures d'Azem.

---

(1) Bartsch, Herzog Ernst, LXXXIV.

(2) Scott, 6, 431.

Burton, **8**, 72 et 140-141.— Edinb. Rev., **164**, 193. — Oestrup, 24, 29, 50, 73, 80-84, 91, 149 et 154.— Réc. égyptienne, 16, 24-25 et 30.— De Goeje, Japan, 200 et Sind, 31.— Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, **1**, 47.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 273.— Habicht, **10**, VII-VIII.

Robes ou plumes dérobées; peau brûlée. Nos 153 et 171.—Artin P., Contes pop. de la vallée du Nil, 113-114.—* Certeux et Carnoy, L'Algérie trad., **1**, 87 (Cosquin, **2**, 17-18.) — Carra, Abrégé d. merv., 20 (Rev. d. trad. pop., **14**, 350.) —Velten, Suaheli, 145.— Mercier, Chaouia de l'Aurès, 66-67.— Mehemet the Kurd (Burton, **8**, 273 et Man. Berlin, **20**, 144).—Tawney, **2**, 452-453 et 576-577. — Journ. asiat., 1844, **1**, 241-242. — Jülg, Mongol. Märchen, 192-193 et 214 et suiv.— Chalatianz, XXIII, XXV et XXVI — Benfey, 263-269 et **2**, 532-533.— Grimm, 307 et Veillées allem., **2**, 342 et suiv.—Loiseleur, Essai, 39-41; M. N., XXIV et 737; M. J., 623-624.— Keightley, Tales, 192, 194, 200-201 et 202.— Keighley-Wolff, Mythol. d. Feen, **1**, 277-283.—Clouston, **1**, 182-191.— Cosquin, **1**, 151 et **2**, 14-23, 301 et 361-362.— Liebrecht, Z. Volksk., 243-244 et 250; Gervasius, 169.— * Meyer, Essays, **1**, 205.— Arfert, Unterschob. Braut, 25 et 36.—De Mont-De Cock, Vlaamsche Vertel., VIII et Wondersprookjes, 88-89.— Pentamerone, édit. Liebrecht, **1**, 198.— Cab. des fées, **13**, 260.

Mone, Anzeiger, **8**, 551-562. (Asinarius.) — Or. u. Occid., **2**, 539-541.— Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 254-257.—Zeit. d. deut. morg. Ges., **38**, 665 et **41**, 454-457.— Gött. gel. Anz., 1866, 1331; 1868, 1661 et 1872, 1510.— Heidelb. Jahrbb., 1869, 118.— Mélusine, **1**, 82-83 et **8**, 216.— Rev. d. trad. pop., **3**, 396; **4**, 312 et suiv. et 435; **9**, 170-171; **10**, 78 et **14**, 525-526.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **3**, 203-204 et **6**, 77.— Arch. f. slav. Philol., **5**, 44-47. — Bull. de Folklore, **1**, 329.

Wâqwâq. Arabische berichten over Japan. Bijdrage van den Heer M. J. de Goeje. Dans Verslag. de l'Acad. d'Amsterdam, 2e série, **10**, 178-200; cfr. 173.— Traduit : * Le Japon connu des Arabes. Dans Annales de l'Extrême Orient, 1882, **2**, 66-80 et 154. (Journ. asiat., 1883, **2**, 120-121 et Rev. crit., 1885, **1**, 13.) — Le Japon connu des Arabes. Dans V. d. Lith, Merv., 295-307.— De Goeje, Bibl. geog. arab., **6**, 50 et 51.

* Ueber die Wakwak- oder Wagwag-Inseln. Dans Ausland, no 50 de 1883, 998. — * Müller-Beeck, Japan, das Wokwok (wakwak) der Araber. Dans Verh. d. Berl. Ges. f. Anthrop., nov. 1883, 502-506.

N° 77. — Maçoûdi, édit. B. de Meynard, **3**, 6, 7. — Qazwîni, **1**, 173 ; cfr. 250.— Damîri, **2**, 20.— Mous., **2**, 122.—Devic, Merv., 6-7, 57, 146-147, 148, 162 et 169-170 ; V. d. Lith, 8-9, 65-66, 172-173, 174, 191, 220-221, 278-279 et 285.— Man. Berlin. **19**, 461, 13.— Carra, Abrégé d. merv., 26 et 57.— G. de Tassy. Allég., 369.— Scott, **6**, 430-431.— Habicht, **10**, 231-232.— Herbelot, 895.—Toderini, **3**, 45-46.— Mag. encyclop., 1806, **2**, 347-349.— Langlès, 117.— Loiseleur, M. N., 112 et 744.— Marcel, Mohdy, **3**, 354-355. —Burton, **8**, 263-264.— Rohde, 195.—Ahmedi, Alexandre, chant VII, § 13. (v. Hammer, Osm. Dichtkunst, **1**, 99.)—v. Hammer, *ibid.*, **4**, 527.—Buxtorf-Fischer, Lex., VIII, note.— Steinschneider, d. heb. Uebers , 366 ; Zeit. d. deut. morg. Ges., **24**, 329.—Germania, **32**, 495.—Cfr. Baïd. édit. Fleischer, **2**, 172, 21-22.— Lucien , Hist. véritable, I, n° 8.

Le mont Qâf. N°s 21, 77, 153, 154 B, 201, 211, 241 A et B.— * De monte Caf, commentatio quam... publico examini obtulit Janus Lassen Rasmussen, respondente Fredr. Petro Jacobo Dahl. Hauniæ, typis Andreæ Seidelin. 1811. In-8. 80. C. R. Gött. gel. Anz., 1813, 1383-1384; Gesenius, d. Prophet Jesaia. **2**, 323-324; Nouv. Ann. des Voyages, **21**, 270.

Qazwîni, **1**, 250-251.— Qal., 59 (Rev. d. trad. pop., **14**, 638-639) et 141. — Fâkihat édit. Freytag, **2**, 57.— Spitta, Contes ar. mod., 24 et 118.— Le dict. de Richardson. — Dussaud, Hist. et rel. d. Nosairîs, 169. — Kamrup, 55 et suiv. (Allégor., 246 et suiv.) et 203.— v. Hammer, M. N., **1**, 159-160. — Herbelot, 211-212 et 858.— Clouston, **1**, 81 et 184.—Gött. gel. Anz., 1794, 652.— Zeit. d. deut. morg. Ges., **36**, 269 et suiv. — Ethé, Sajjid Batthâl , **2**, 166. — Rosenzweig , Jos. u. Sul., 185. — Hartmann , Asiat. Perlenschnur, **1**, 85-86.— v. Hammer, Osm. Dichtk., **2**, 61.— Keightley, Tales, 349. — Marcel, Mohdy, **3**, 413-414. — Rev. d. Deux Mondes, 1892, **114**, 544.—Cfr. n° 373 B, v° Sîmourg.

Ruse pour s'emparer d'un objet précieux. N° 196 (et 327 D.) — Spitta, Contes ar. mod., 118-119.— Green, Mod. ar. Stories, 134.— Oestrup, Contes de Damas, 14.— Mercier, Chaouia de l'Aurès, 42.—Inatula, Contes persans, **2**, 256-263.— Rosen, Touti, **2**, 252-257.— Kunos, Turkish Tales, 104-105.— Tawney, **1**, 13-14 et 571.—Jülg, d. Märchen d. Siddhi-K., 62.— Habicht, **10**,

VII. — Grimm, 172-173, 174, 225 et 433-434; cfr. 410. — Grimm, n° 193. — Loiseleur, M. N., XXIII et 743. — Clouston, **1**, 78-88 et 461-462. — Cosquin, **1**, 126, 129 et 131. — Altd. Blätter, **1**. 297. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **7** 143-144, 146, 147 et 148. — Gött. gel. Anz., 1868, 1372 et 1379-1380. — Heidelb. Jahrbb., 1868, 307. — Mélusine, **1**, 17-24. — Rev. d. trad. pop., **8**, 363 et **16**, 122. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **4**, 286 et suiv. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **41**, 457-460. — De Mont-De Cock, Wondersprookjes, 102-103. (1)

Invisible. Nos 131, 233, 272, 277 et 377. — Journ. asiat., 1901, **1**, 300. — Sitzb. de l'Acad. de Berlin, 1889, 745. — Tawney, **1**, 14, 69, 462 et 466; **2**, 21, 221, 226, 227, 229, 396, 436 et 555. — Loiseleur, M. N., 736 et 742. — Jülg, d. Märchen d. Siddhi-K., 62. — G. de Tassy, Allégor., 371 et Hist. de la Litt. hind., **1**, 621. — Journ. asiat., 1835, **2**, 572 — Man. Berlin, **20**, 219, 258-259, 262 et 432. — Oestrup, Contes de Damas, 11. — Carra, Abrégé d. merv., 306 (Migne, Dict. d. Apocryphes, **2**, 1094-1095.) — Trumelet, Saints de l'Islam, 22. — Flügel, H. Hal., **3**, 162. — Hammer, Uebersicht, 505-506. — Caise, Contes oubliés des M. N., 1 et suiv. — Inatula, **2**, 187. — Man. Berlin, **6**, 394. — Kunos, Turkish Tales, 102. — Rev. d. trad. pop, **4**, 437. — Clouston, **1**, 72 et suiv. — Cab. d. fées, **13**, 31. — Alarawiyah, 27.

(**153**). — *Djanchah (Gânesâh).*

1. — Man. égyptiens. — F F (**2**, 419.)

2. — α, **1**, 672. — β, **2**, 350. — γ, **2**, 420. — δ, **3**, 203.

3. — Hammer, **1**, 184. — Mardrus, **7**, 115. — Weil, **4**, 125. — Burton, **4**, 274. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 93.

4. — Radloff. (Journ. asiat., 1874, **2**, 275-276.)

Taïgâmoûs, roi du pays de Kâbil, maître de 10000 héros dont chacun règne sur cent villes et cent forts et de sept sultans, apprend de ses astro-

---

(1) Autre ruse : Jülg, d. Märchen d. Siddhi-K., 87-88. — Grimm, 94. — Clouston, **1**, 462. — Cosquin, **2**, 87-88.

logues qu'il aura un fils de la princesse du Hourâsâne. Il envoie dans ce pays son vizir avec de grands cadeaux ; bien reçu par le roi Bahrewâne, il ramène la princesse. Naissance d'un fils qui, au dire des astrologues, deviendra puissant s'il échappe au danger qui le menacera quand il aura quinze ans.

Le prince, bien formé aux arts de la chevalerie, poursuit un jour avec sept esclaves une gazelle, qui se jette dans la mer ; il s'embarque avec six hommes et la prend. Au retour la curiosité le pousse à visiter une île, où un homme lui parle avec une voix d'oiseau et se divise en deux (1) ; d'autres hommes de ce genre accourent et dévorent trois des esclaves.

On se rembarque à la hâte et, dans une autre île que les esclaves explorent d'abord, on trouve un pavillon, où se dresse un trône entouré de siéges ; nos gens s'y placent. C'est une île que Salomon visitait pour se reposer et où vivent des singes. Les singes accourent après avoir détruit le navire et traitent amicalement Gânesâh, qui devient leur roi. Avec leur cavalerie, composée de chiens, il combat leurs ennemis les Goûles (2). Dans cette expédition, il découvre sur une table de marbre un avis de Salomon, disant qu'on ne peut sortir de ce pays que par la vallée orientale, qu'il faut trois mois pour traverser ou par la vallée occidentale, longue de quatre mois. Dans la première, qui mène à l'océan, on aura à lutter contre des esprits et des betes féroces ; dans l'autre, on rencontre d'abord le val des fourmis, puis une montagne en feu et, enfin, un fleuve qui ne coule pas le jour du sabbat et au-delà duquel s'étend une ville peuplée seulement de juifs.

Après un séjour d'un an et demi, Gânesâh va combattre les fourmis (3) et profite de la nuit pour fuir avec ses compagnons ; les singes les rejoignent, mais les fourmis accourent et, pendant la lutte, où périssent deux esclaves,

---

(1) Qazwini, **2**, 155.— Damîri, **2**, 46. – Velten, Suaheli, 59. — Junod, Les chants et les contes des Ba-Ronga, 197 et 223.— Burton, **10**, 478.—Wiener Zeit. f. d. K. d. Morg., **7**, 180-181.— Zeit. d. deut. morg, Ges., **36**, 708-709. — Mélusine, **9**, 17 et 20.— Rev. d. trad. pop., **13**, 529.— Academy, **3**, 321. — Gött. gel., Anz., 1870, 1230-1231.

(2) Inutile de rapprocher le roman des Monikins de Cooper, parce que c'est une satire politique et non un récit d'aventures.

(3) Voir Alexandre.

Gânesâh traverse un fleuve, où le dernier esclave est saisi par le courant et brisé contre la montagne. (N° 348.)

Seul désormais, il passe près du mont en feu, arrive au fleuve et attend le sabbat. Il le traverse et arrive à la ville juive, où on le reçoit en silence. Le lendemain il apprend qu'on est à deux ans et trois mois de distance du Yémen, d'où viennent les caravanes; il en arrivera une l'année suivante et Gânesâh pourra rester jusque là pour repartir avec elle.

Errant un jour à son ordinaire dans la ville, il entend un crieur offrir, comme il le fait depuis trois mois, mille dinârs et une belle jeune fille à qui veut faire un travail d'une matinée. Séduit par cette offre bien qu'elle lui paraisse cacher un danger, il suit le crieur chez un marchand. Après deux jours de fête, on part sur deux mules. On arrive à une haute montagne et Gânesâh doit se laisser coudre dans le corps de l'une des mules. Un oiseau (n° 373 B) le porte au haut de la montagne, où, au milieu de corps dessèchés par le soleil, il ramasse des pierres précieuses et les jette au marchand. Puis celui-ci s'éloigne sans s'occuper de lui. (Cfr. n° 19.)

Gânesâh erre deux mois et arrive à une belle vallée en suivant le lit d'un torrent. Un vieillard, Nasr, préposé aux oiseaux par Salomon, l'y reçoit fort bien et l'engage à attendre le retour annuel des oiseaux, dont l'un le rapportera chez lui. Le jour où il va à leur rencontre, il permet à son hôte de parcourir toutes les chambres, sauf une. (N° 117.) Mais Gânesâh se laisse tenter : il voit un étang, un palais, un jardin magnifique; des oiseaux et des animaux d'or, animés par le vent, poussant des cris comme s'ils vivaient. (N° 218.) Arrivent trois colombes, qui, se dépouillant de leurs plumes, se changent en jeunes filles; il cause avec elles et s'éprend de la plus jeune. Leur départ l'accable de chagrin; il s'évanouit et Nasr, le trouvant dans cet état, lui conseille d'attendre leur retour l'année prochaine. Il saisira alors les habits de celle qu'il aime et ne les lui rendra sous aucun prétexte. (N° 212.) C'est ce que, l'année suivante, il exécute. Samsa, c'est le nom de la jeune fille, promet de l'épouser; sur le conseil de Nasr, il lui rend ses plumes et, faisant en deux jours une route de deux mois, elle le transporte chez lui sur son dos. Le roi et la reine viennent à leur rencontre. Après des fêtes, on construit un palais dans un jardin à la demande de Samsa, pour la récompenser de ce qu'elle a fait pour Gânesâh. Il fait évider une colonne de marbre blanc, y met la robe et l'enterre sous les fondements du palais. Samsa en perçoit l'odeur et, la nuit venue, creuse le sol et reprend sa robe.

S'envolant sur le toit, elle proclame qu'elle aime Gânesâh et que s'il l'aime, il vienne la rejoindre au palais des joyaux.

L'abandonné se désespère; son père fait interroger les marins et les voyageurs sur cet endroit ([1]), mais en vain; les femmes, dont il entoure son fils ne parviennent pas à le distraire.

Le roi de Qâbil avait vaincu le puissant roi des Indes. Celui-ci, le sachant occupé par la douleur que lui cause son fils, veut prendre sa revanche. Le roi de Qâbil arrête ses dévastations en marchant contre lui. Après des batailles de plusieurs jours, où quelques avantages de Taïgâmoûs et le succès de l'un de ses champions infligent à son adversaire des pertes supérieures aux siennes, celui-ci appelle un allié.

Gânesâh, désolé, feint de vouloir retrouver son père mais quitte la nuit ses cavaliers et se dirige sur Bagdad pour se joindre à une caravane allant à la ville juive. Le père, en danger, rentre dans sa capitale, dont son ennemi commence le siège : ce siège durera sept ans.

Gânesâh auquel nul ne peut dire où est le château des joyaux, trouve enfin une caravane qu'il accompagne jusqu'à l'endroit où il avait vu les fourmis. Il arrive au fleuve, attend le sabbat et va retrouver son hôte juif, qui l'accueille avec joie. Entendant de nouveau le crieur, il se présente, remet le salaire reçu à son hôte et, accompagnant le marchand, est porté, comme la première fois, par un oiseau au haut de la montagne. Mais là, il reproche au marchand d'être la cause des malheurs qu'il a subis depuis cinq ans et refuse de rien lui jeter. Vivant d'herbes et d'eau, il se rend auprès de Nasr, le roi des oiseaux.

Aucun des oiseaux n'ayant pu, lors de leur visite, dire où est le château, Nasr fait ramener Gânesâh par un oiseau dans sa patrie ; mais il oublie les indications et se trompe : on arrive chez Sâh badri, roi des animaux sauvages. Aucun de ses sujets n'ayant pu donner le renseignement demandé, il adresse Gânesâh à son frère, roi des génies du pays, qui s'était jadis révolté contre Salomon. Celui-ci ne peut non plus rien lui apprendre et l'envoie sur un oiseau à quatre ailes de trente coudées chacune chez l'ascète sorcier Yagmoûs, qui l'a soumis à Salomon et qui, depuis le temps de Noé, jusqu'à celui de Salomon, a règné sur les oiseaux, les animaux et les génies.

([1]) N° 348 A.— Tawney, 1, 208.

Malgré tous ses voyages, il n'est pas en état de rien dire; il n'apprend rien non plus de tous ses sujets, quand le dernier oiseau (1) qui arrive se rappelle que ses parents, établis sur la montagne de cristal derrière le mont Qâf (n° 212), se sont une fois absentés une semaine parce que le roi du château des joyaux les avait pris et ne les avait épargnés qu'en considération de leurs petits. Vivants, les parents auraient pu le renseigner.

L'oiseau conduit Gânesâh à l'endroit où ils avaient eu leur nid; puis, en volant de là une semaine dans la direction qu'avaient prise les parents, à une haute montagne. Quand il s'éveille le lendemain, il voit une lumière brillante; c'est le château, qui est encore à deux mois de distance.

Quand Samsa est revenue chez elle, son père l'avait blâmée et avait ordonné à ses sujets de lui amener tout homme qu'ils trouveraient. Un génie, envoyé pour une affaire, trouve Gânesâh et l'apporte. On l'accueille avec joie; le roi lui demande de ne pas punir sa fille et célèbre son mariage avec pompe; il promet, en outre, de secourir le père de son gendre. Le jeune ménage doit alternativement passer une année chez le père et une année chez le beau-père.

Après deux ans, Gânesâh demande à aller voir son père. Son beau-père lui fait faire un trône que portent quatre génies (2); il lui donne aussi trois cents génies esclaves qui le défendront. Les époux sont portés sur ce trône entre ciel et terre, le beau-père leur faisant la conduite pendant un certain temps. Après dix jours de voyage, parcourant chaque jour une distance de trente mois, ils arrivent à Kâbil, au moment où le roi, désespéré, se décide à se tuer.

Les génies de Gânesâh, en deux jours, détruisent l'armée ennemie et amènent le roi prisonnier. Grande joie pour le retour du fils; nouvelle célébration du mariage. A la demande de Samsa, le roi renvoie son ennemi libre, le menaçant de toute sa colère s'il se révolte encore.

Plusieurs années après, un jour que les époux font leur voyage annuel, ils arrivent à l'endroit où Baloûqiyâ (n° 77) a trouvé Gânesâh. Samsa ayant voulu se baigner, un poisson la tue. Gânesâh fait venir son beau-père; on

(1) Cfr. n° 365.— Cosquin, 1, 48.

(2) Cfr. Salomon.

creuse la tombe de Samsa et, à côté, celle où son époux espère être enterré à sa mort, qu'il attend auprès du tombeau de sa femme.

Encadré dans le n° 77.— Oestrup, 29, 84-85 et 154.—Réc. égyptienne, 16 et 25.—Uhland, Schriften z. Gesch. d. Dichtung u. Sage, **1**, 489-491.— Cosquin, **2**, 16-17.

Fleuve sabbatique. Eldad, édit. Carmoly, 38 et 42 et suiv.— Carmoly, Itinéraires, 325, 336, 354, 355 et 359.—Bartolocci, Bib. rab., **1**, 118-119.— Buxtorf-Fischer, Lex., 713-715.—Wünsche, Mid. Bereschit, 48.— Jellinek, Bet hamid., **2**, XXVIII.— Serapeum, **25**, 66, n° VI.— * Baratier, Benj. de Tudèle **2**, 276. (Bib. franç., **19**, 297.)—Boissonade, Lucæ Holstenii Epistolæ ad diversos, 508-511 (ou * Allatius, Symmicta, **2**, 439.)—Basnage, Hist. des Juifs, Paris, 1710, **1**, 270-274.— * Fr. Alb. Augusti, Geheimnisse der Juden von dem Wunderflusse Sambathion, wie auch von den rothen Juden. Erfurt, 174⁸. In-8. 3 feuilles. (Gött. gel. Anz., 1749, 300-301.) — * Edrei, Mos. מעשה נסים Erzählungen über die zehn Stämme und den Sambathion Fluss. Heb. u. jüd. deutsch. Amsterdam. 1818. In-8. 216. — * The river Sambatyon by Rabbi Moses Edrehi. Dans Fraser's Mag., avril 1837.— Mercure du 19e siècle, **3**, 499.—Beelen, Chrest. rabb. et chald., **2**, 1re partie, 156-158.— * Kaufmann, D., Der Sambation. Eine etymologische Sage. Dans Allg. Zeit. d. Judenth., 20 mai 1892.—Buttenwieser, Die heb. Elias Apokal., Leipzig, 1897, 36.—Man. Berlin, **2**, 110.—Steinschneider. Bibliog. der jüdischen Geschichtsliteratur, **1**, 9.— Liebrecht, Gervasius, 110.— Wend., 154.— Bovenschen (Mandeville), Zeit. d. Gesell. f. Erdk. zu Berlin, **23**, 263-264.— Basset, Nédromah. XV.— Mous., **2**, 116-117.— Dussaud, Nosairîs, 129 et 203.—Orzeszko, Hist. d'un juif, 2-5.

Fleuves à cours intermittent : Qazwini, **1**, 255, 260, 270 et 272.—Mous., **2**, 123.— Journ. asiat., 1877, **2**, 486-488.— Bernier, Voyages, **2**, 291 et suiv. (1).

(1) Cfr. le poisson juif qui passe le sabbat à terre sans bouger (Berger, 319; Damiri, **2**, 49; Mous., **2**, 121) et le lac où il n'y a de poissons que pendant le carême. (Marco Polo, édit. Pauthier, 42-43.)

(**241** A.) — *Naissance de Mahomet.*

1. — Paris, 624, n° 3653, 3 ?

3. — Caylus, **7**, 348.

Un israélite, Oucha, convaincu à Jérusalem par les prophéties qui annoncent la venue de Mahomet, se rend à La Mecque, où il achète fort cher une maison que sa fille ne devra pas aliéner; il fait aussi de larges aumônes.

Cette fille, Zesbet, qui est belle et charitable, reste orpheline à l'âge de quinze ans. Elle ne trouve pas d'abord les trésors de son père; mais elle découvre enfin une trappe, sous laquelle il y a un coffre. Là, avec des feuilles de la Bible, est un parchemin, qui, outre des caractères inconnus, contient quelques paroles d'encouragement de son père. Elle découvre aussi une petite pièce d'or, puis de l'or, à mesure de ses besoins.

Un jour l'écriture du parchemin lui ordonne de se marier. Orpheline, elle s'adresse au roi Nophailah, qui, de l'avis du vizir, décide qu'elle épousera celui qui pourra lire l'écriture mystérieuse.

Après des publications, à l'audience du roi, un jeune homme lit enfin la première ligne : « Mahomet est l'ami de Dieu; il est plus élevé que les nues. »

Ce jeune homme, Abdal Motallab de La Mecque, emmène Zesbet; arrivé à la maison, il voit sur le parchemin qu'il ne peut approcher sa femme avant d'avoir vu Mahomet; qu'elle l'attendra un an.

Son mari n'étant pas revenu au bout de l'année, Zesbet épouse Aboutaleb de Médine, qui a déchiffré la deuxième ligne : « Mahomet est le dépositaire des lois de Dieu; il enveloppera la terre de sa parole. » Mais le parchemin lui enjoint également de partir.

Même aventure pour Yarab de Médine, qui a lu la troisième ligne : « Mahomet, le sauveur des croyants, est une île flottante qui offre son port à tous les naufrages »; et pour Temimdari de La Mecque, qui a expliqué la quatrième ligne : « Mahomet, l'envoyé de Dieu, va au-devant de celui dont le cœur le cherche. » Mais, comme il est soldat, il veut résister : des génies, que sa femme a invoqués par plaisanterie, l'emportent.

Au bout de quatre ans, les quatre maris se retrouvent dans la cour de Zesbet. Pour apaiser leur querelle et décider entre eux, elle leur fait conter les aventures qu'ils ont eues.

Abdal Motallab, le sage.

Abdal Motallab a d'abord rencontré un ange, Nourkhail, qui régit le jour et la nuit et qui en règle l'accroissement ou la diminution à l'aide d'une table qu'il a devant les yeux.

Un autre ange, Semkail, tient les vents et la mer en respect.

Il arrive au mont Kaf (n° 212), commandé par un ange armé d'une épée pour frapper les peuples de famine, de peste ou de tremblements de terre; quand il la dépose, règne l'abondance.

L'ange lui dit que, derrière la montagne, il y a quarante mondes, ayant chacun 400000 villes; des anges y louent Dieu et Mahomet. (N° 241 B.) Mais il refuse de dire ce qu'il y a derrière les rideaux qui ferment ces mondes.

Le mont Kaf est placé entre les cornes d'un bœuf blanc nommé Kirnit. Il y a sept terres et sept mers, sous lesquels l'enfer s'étend.

Au voile du monde, il voit une porte par laquelle deux anges le laissent passer : l'un, Inaphil, commande aux hommes; l'autre, Mikhail, dispose des biens et des saisons.

Il rencontre un jouvenceau beau comme la lune en son plein; il l'envoie à un autre, beau comme la lune demi-pleine; celui-ci l'adresse à Gabriel, qui ressemble à la lune dans son dernier quartier : il est le serviteur de Dieu.

Sur ses indications, Abdal Motallab entre dans une prairie immense. Un vieillard, Daniel, vers lequel des lions lui permettent d'aller, lui indique le chemin du retour, car quatre années se sont écoulées depuis son départ.

Il trouve un oiseau à tête d'or, avec des yeux de saphir, un bec de perles, un corps de rubis et des pattes de topaze. C'est un oiseau du paradis, qui, avec sa table couverte de mets incorruptibles, a d'abord hébergé Adam et qui, maintenant, soulage les voyageurs et les prédestinés. Arrive le prophète Abouxlabas. Le prophète et l'oiseau offrent, tour à tour, à Abdal Motallab de lui faire parcourir la distance de 150 ans qui le sépare de La Mecque

en 150 mois, en 150 jours, en moins de six jours, en une heure. (1) L'emportant sur le prophète, l'oiseau lui fait couvrir les yeux. A peine monté sur son dos, il doit ôter son bandeau et se retrouve dans la cour de Zesbet.

Yarab, le juge.

Yarab rencontre un animal composé de tous les quadrupèdes, Dabetul, qui a pour mission de consoler les égarés et qui lui montre son chemin.

Il trouve ensuite un vieux solitaire, qui attend Mahomet depuis soixante ans et qui lui donne des vivres, fournis par des navires. Il s'embarque; mais une tempête le jette sur une île où il voit des animaux qui sont les princes de la mer, puis un serpent, qui l'épargne, parce qu'il adore le grand Dieu.

Palais gardé par un dragon, qui fuit en entendant prononcer le nom de Dieu. Une voix lui apprend que c'est le paradis destiné aux fidèles.

Le cinquième jour, un jeune homme lui offre de le ramener. Se changeant en aigle, il l'emporte. Yarab le soupçonnant parce qu'il ne le voit pas prier, prononce une oraison contre les génies infidèles; ce qui le fait disparaître. (Cfr. n° 270.)

Caverne splendide, où une jeune fille, enfant du roi de l'Inde, vit dans les plaisirs avec un génie, qui l'a enlevée, et qui est probablement celui qui avait pris la forme d'un aigle. Yarab essaie de la convertir au vrai Dieu; mais elle refuse, ne pouvant renoncer à ses plaisirs. Elle le confie à un dragon, qui le ramène dans la cour de Zesbet et qui disparaît en reprenant l'anneau que la jeune fille avait remis à Yarab.

Temimdari, le soldat. (2)

Quand Zesbet avait souhaité que les génies emportent Temimdari, la muraille s'était écroulée et il avait vu un feu, au milieu duquel se tenait un homme noir aux yeux rouges.

Ce génie l'emporte dans une île de génies infidèles.

---

(1) N° 241 B.—Réc. égyptienne, 47-48.— Caise, Contes oubliés des M. N., 118.—Cfr. Spitta, Contes ar. mod., 96.

(2) Voir n° 241 B.

Des génies fidèles les attaquent un jour et, vainqueurs, emmènent Temimdari. Au bout de dix-huit mois, le roi reconnaît en lui un homme et lui demande après Mahomet.

Comme il est à soixante-dix ans de marche de son pays, le roi le fait mener à un sage, qui lui indiquera le chemin. On tire de prison un génie, auquel on promet la liberté s'il conduit Temimdari au sage Touloukia. Le roi lui enseigne une prière qu'il doit répéter sans cesse s'il ne veut que le génie le laisse tomber. Dans l'air, il voit des anges, armés de lances de feu, qui louent Dieu : il le loue avec eux, oublie son oraison et est rejeté par le génie. Il tombe sept jours : un vent le soutient et il descend ainsi doucement au bord de la mer.

Le lendemain, un chameau admirable lui dit que Dieu l'a envoyé pour lui faire passer la mer.

L'eau traversée, il rencontre une caverne à soixante-dix portes ; il y pénètre et la voit pleine de génies enchaînés et proférant des blasphèmes. Il s'approche d'un vieillard borgne, qui lui demande si Mahomet a paru et si le monde est toujours aussi vicieux. Sur sa réponse affirmative, le vieillard veut partir, car c'est l'Antéchrist ; mais un ange le frappe d'une massue de feu et lui dit que son heure n'est pas encore venue. C'était l'entrée de l'enfer.

Sur le conseil de l'ange, Temimdari continue son voyage. Château carré et éclairé, en pierres d'or et d'argent. Sur la porte il est écrit qu'il n'y a que Dieu et que Mahomet est son prophète; qu'Adam est la créature pure et sincère de Dieu.

Derrière un rideau, Temimdari voit de beaux jeunes gens blessés. Derrière un autre, un fleuve comme le miel, la neige et le lait; aux bords, des tables garnies où notre voyageur mange; mais un lion vert le chasse.

Plus loin, rencontre d'un jeune homme vêtu de vert qui prie. Il lui dit que, pour le récompenser, Mahomet a voulu que Dieu lui fasse voir une image du paradis. Ce jeune homme est Enoch.

Passe une nuée noire avec des anges qui vont ravager les pays idolâtres. Puis une nuée blanche, qui porte la miséricorde dans le pays où doit naître Mahomet. Les anges de la nuée blanche déposent en un instant Temimdari dans la cour de Zesbet.

Aboutaleb, le docteur de la loi.

Après avoir traversé l'Inde, Aboutaleb s'embarque sur le grand océan et fait naufrage.

Dans l'île des serpents, un petit serpent jaune, qui est leur reine, est porté sur le dos d'un gros et escorté par les autres. C'est Temliha, qui empêche les serpents de détruire les hommes. Il s'informe de Mahomet et la reine le fait porter sur le continent par un grand serpent. (N° 152.)

Chez les Assyriens, à Babylone, il trouve le sage Uffan, à qui ses livres avaient fait connaître son arrivée et qui demande à être mené à l'île des serpents. Là, à l'aide d'un vase de lait et d'un vase de vin, Uffan prend Temliha dans un coffre. Elle lui indique une plante dont l'huile, frottée sous les pieds, permet de marcher sur les eaux. Le serpent est remis en liberté. (N° 77.)

Uffan et Aboutaleb passent la mer. Arrivés à un rocher, ils pénètrent dans une caverne. Avec ses flèches, Uffan ouvre deux portes, fait fuir les lions, puis les dragons qui les gardaient. Ils arrivent à un trône où est étendu Salomon, l'anneau au doigt. Uffan, au moyen de ses flèches, chasse deux dragons. Pour qu'il puisse s'emparer de l'anneau de Salomon, il faut que, trois fois, Aboutaleb tire sur lui une flèche quand un serpent se sera élancé sur lui et l'aura tué. Deux fois on fait revivre Uffan. Mais, à la troisième tentative, on entend le tonnerre et le serpent, épargnant Aboutaleb parce qu'il est fidèle, lui dit de jeter l'arc et la flèche. (N° 6 B.)

Il s'en va et, grâce à l'huile, traverse six mers. A la septième, une île qui paraît être en or. Des hommes accourent et cèdent en entendant prononcer le nom de Dieu. Apprenant qu'il cherche Mahomet, ils lui montrent encore plus de vénération et le font sortir de l'île sur un cheval, qu'il devra remettre à un vieillard et à un jeune homme. Le cheval l'emporte dans les airs et arrive dans un port. Aboutaleb y trouve le vieillard et apprend de lui que l'île des génies qu'il a quittée est à huit mille lieues. Ce vieillard ordonne au coursier de faire faire au voyageur les cinquante lieues qui le séparent encore de la cour de Zesbet.

Zesbet.

Zesbet refuse les quatre prétendants puisqu'ils n'ont pas vu Mahomet. Apparaît alors un vieillard auguste, suivi d'un rayon de la gloire de Dieu. C'est Mahomet; il annonce qu'il naîtra de Zesbet, qui, désormais, s'appellera Amina. Il ajoute que Zesbet doit épouser les quatre prétendants, privilège qu'elle sera seule à avoir.

Mahomet disparaît alors et Zesbet vit en paix avec les quatre, au milieu des trésors d'Oucha, qui se découvrent à leurs yeux. C'est de ce mariage que naît Mahomet.

(**241** B.) — *Tamîme aldâri.*

1. — Paris, 346, nº 1931, 9; 624, nº 3655, 4; 625, nºs 3664, 8; 3665 et 3666. (Basset, 6.) — Alger, 427, nº 1553, 4. (Basset, 10-13).—Tunis. (Basset, 6.) — Berlin, **20**, 53-54, nºs 9069, 9070 et 9071; 68, nº 9105, 22. — Vienne, Krafft, 48, nº CLI, 7.—Oxford. (Basset, 6.)

2. — Les aventures merveilleuses de Temim ed dâri texte arabe publié par René Basset. Dans Journ. de la Soc. asiat. ital., **5**, 13-26 et à part.

3. — En vers turcs par Sekouti. (Basset, 7.) — En malai. Journ. asiat., 1832, **2**, 555.—* Guillen Robles, Leyendas moriscas, sacadas de varios manuscriptos, **2**, 97-127. (Not. et extr., **11**, 2, 331 et suiv.)

— Version turque. Man. Vienne, Flügel, **2**, 34, nº 802.

4. — Moqaddasi. (Ḥ. Ḫ. édit. Flügel, **1**, 371, nº 1008; Basset, 6.) — Maqrîzi. (Man. Leide; Dozy, Notices s. quelques man. ar., 21; Ḥ. Ḫ., **4**, 120, nº 7837; Basset, 7; Man. Paris, 739, nº 4657, 5.) —* Dimichqi, Cosmog., édit. Mehren, St Pétersbourg 1866, 149. (Basset, 6.)

La femme de Tamîme aldâri ayant un jour invité en plaisantant les génies à emporter son mari pendant qu'il faisait une ablution, un génie, en une demi nuit, le transporte dans une île de l'océan à une distance de soixante dix années. Sa femme a beau le chercher. Au bout d'un an, elle demande au calife Omar si elle peut se remarier. Omar le lui permet après sept ans; mais, le soir, son mari descend du ciel, trouve sa femme qui ne

reconnaît que sa voix et se prend de querelle avec son successeur (1). On convient de laisser les choses en l'état et de soumettre le lendemain l'affaire au calife. Pour rendre sa prétention admissible, Tamîme raconte son histoire.

Enlevé par un 'ifrîte noir et cornu (2) et porté par lui dans une île, il se voit entouré à son réveil de gens à faces de chiens, de singes ou de porcs et la tête entourée de serpents. Prisonnier deux ans chez eux, il est maltraité quand il parle d'Allah ou qu'il prie.

Un jour des génies musulmans attaquent ses persécuteurs (2), leur font subir une défaite et emmènent Tamîme avec les prisonniers. On a pitié de lui et un 'ifrîte se charge de le ramener chez lui en sept heures. Il monte sur son dos ayant appris du roi un verset qu'il doit dire; le génie étant infidèle, il lui est interdit de prononcer le nom d'Allah (3). Le génie l'emporte jusqu'au ciel, où il perçoit les louanges des anges; mais, entendant un verset du Coran, il profère le nom d'Allah et dit trois fois qu'Allah seul est dieu; aussitôt l'esprit fond comme du plomb. Quand Tamîme tombe, une voix ordonne au vent de le faire descendre peu-à-peu : il arrive ainsi dans une île plus grande.

Revenu à lui, il erre trois mois et parvient à de hautes montagnes, couvertes de châteaux, qu'il parcourt ainsi que le pays verdoyant; puis à une ville blanche, où l'or, l'argent et les pierres précieuses ont été prodigués dans les constructions. Mais, dans ce voyage de plusieurs mois, il n'a rencontré âme qui vive, quand, en songe, une voix l'engage à s'en aller.

Cinq jours après, il trouve sur une montagne un homme qui prie; il le salue et reste auprès de lui cinq jours sans qu'il interrompe ses prières pour lui rendre son salut.

Six mois plus tard, il voit un château d'or et d'argent où sont des hommes vêtus de vert, armés d'épées et de lances, couverts de blessures

---

(1) Basset, 8.—Cfr. n° 40 (et les Additions, p 295.)—Rajna, Romania, **6**, 359-368.—Axon, A variant of the Legend of Mab's Cross in the Thousand and one Nights. Dans Antiquary, **38**, 24-25.— Puymaigre, Folklore, 19.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **12**, 58-60 et 289.—De Mont-De Cock, Wonderspr., 170-176.

(2) Basset, 8.

(3) Basset, 8-9.—N° 270.—Rev. d. trad. pop., **14**, 33-34.

saignantes, et répandant un parfum de musc. Dans des chambres de perles et de rubis il y a de jeunes enfants.

Rencontre de deux cavaliers vêtus de soie et de velours, au visage brillant. Ils lui disent d'aller tout droit : il trouvera qui lui indiquera sa route.

Le lendemain, un jardin blanc, où prie un vieillard vêtu de blanc, qui se hâte d'achever son oraison pour répondre à son salut et qui lui donne à manger. C'est Elie. (1)

Elie lui explique ce qu'il a vu. La ville déserte, c'est Irem aux colonnes, (2) que Šaddâd a bâtie pour imiter le paradis décrit dans le Coran ; mais Dieu l'a fait périr avec les siens avant qu'il ait pu y entrer. Il avait vécu mille ans, avait chevauché mille coursiers, épousé mille vierges et dominé le monde entier. L'homme est un survivant des apôtres de Jésus, à qui Dieu permet de vivre jusqu'à la fin du monde. Le château est celui des musulmans morts en bas âge (3). Les deux cavaliers, qui portaient des bâtons lumineux (4) sont Michel et Gabriel, envoyés par Dieu pour lui indiquer sa route.

Elie lui conseille de marcher droit devant lui : il rencontrera quelqu'un, qui lui dira sa route. Mais il doit éviter les montagnes, qui sont inhabitées et suivre le rivage de la mer.

C'est ce qu'il fait, se nourrissant de feuilles. Il voit un navire, dont il attire l'attention par ses gestes et ses cris et qui envoie une barque le recueillir. Ce sont des descendants de Japhet, habitant une île occidentale, et qui ne comprennent pas sa langue ; mais, parmi eux, un vieillard, qui lit un livre contenant des écrits de Moïse et d'Abraham, parle arabe. Ils savent, par leur livre, la venue de Mahomet et, n'était l'éloignement, ils iraient visiter sa tombe. Bien traité, Tamîme reste avec eux six mois ; un jour, il voit ses compagnons pleurer et se faire leurs adieux : c'est qu'on est en vue de montagnes noires où les navires vont toujours se briser. Celui de Tamîme n'ayant pas échappé au sort commun, il flotte cinq jours sur une planche et

(1) Basset, 9, notes 4 et 6.

(2) Basset, 9.—Voir n° 224.

(3) Et aussi, sans doute, des martyrs.

(4) N° 373 H.—De Goeje, Sind, 31.—Réc. égyptienne, 27.—Cfr. Carmoly, Jardin enchanté, 82.

arrive à une île plus grande que l'autre. Revenu à lui trois jours après, il erre cinq jours sans voir personne et trouve enfin un jardin rouge où réside un jouvenceau vêtu de vert, qui abrège sa prière pour lui rendre son salut et lui donner à manger.

Le jouvenceau l'envoie à deux montagnes. A la première, il voit une belle jeune fille richement vêtue ; à son salut, elle ne répond que par un geste.

A la deuxième montagne, une chienne noire aboie et les petits qu'elle porte lui répondent. (1)

Une voix invite Tamîme à visiter une caverne au moment où la crainte le poussait à fuir. Là est un vieillard borgne, attaché par des fers à un lit de pierre. Quand il entend le nom de Mahomet, au peuple duquel Tamîme dit appartenir, il s'enfle et remplit tout l'espace. Apprenant que les Musulmans prient et ne mentent pas, il se rend compte que son temps n'est pas encore venu et reprend sa première forme.

A sa sortie, une voix, quand il se désespère, lui prédit délivrance. Au pied de la troisième montagne, il voit mille mosquées et mille ermitages, où des hommes couverts de cilices adorent Dieu sans cesser et sans se parler.

Il voit aussi deux hommes pendus par les cheveux et entourés de feu.

De retour chez le jouvenceau, il apprend de lui que la jeune fille, c'est le monde. Le vieillard borgne est l'Antéchrist, qui sortira à la fin du monde quand apparaîtront certains signes, qui en prouvent la corruption et qu'il détaille : c'est le triomphe des méchants et l'humiliation des fidèles. (N° 77.) Les deux suppliciés sont Hâroût et Mâroût, qui ont mieux aimé être punis ici-bas que dans l'autre monde. (2).

Le jouvenceau lui dit encore que la mer est la mer de Chine. Dieu a créé sept mers (3), sept cieux et sept jours.

Derrière les montagnes se dresse le mont Qâf (n° 212), d'émeraude verte, qui donne aux cieux et à la mer leur couleur. (4)

Après le mont Qâf, il y a 40000 mondes quarante fois plus grands que ce monde ; ils sont habités par des anges qui prient pour Mahomet. Dans la

(1) Basset, 10. — Basset, Nouv. contes berb., 218. — Rev. britannique, 4e série, **30**, 361 et 362. — Cfr. Rev. d. trad. pop., **16**, 39-40.

(2) Mohdy, n° 11. — Voir aux Légendes.

(3) Basset, 24. — Ethé, Sajjid Batthâl, **2**, 215-217.

(4) Basset, 24.

mer, il y a 1006 peuples et 400 sur la terre, car tout ce qui existe sur la terre a son parallèle dans la mer. (1)

A l'orient existe la ville de Gâbarousâ, qui a 100000 portes, laissant passer chacune mille hommes par nuit; n'était ce tumulte, on entendrait le bruit que fait le soleil en se levant. A l'occident, la ville de Gâbalouqâ, comme l'autre. Derrière, des gens innombrables. (2)

Pendant cette conversation, arrive un nuage noir (3) portant les anges du châtiment; il salue le jouvenceau et lui apprend qu'il va punir les idolâtres. Nuage blanc, avec les anges de la miséricorde, qui va trouver le peuple de Mahomet. Le jouvenceau, qui dit être Hidr, charge le nuage de rapporter Tamîme chez lui. Tamîme s'endort; à son réveil, il se trouve dans sa maison.

Omar, ayant entendu ce récit, charge Ali de décider. Ali déclare que l'inconnu est bien Tamîme, car Mahomet lui avait raconté à l'avance ses aventures. Il laisse à la femme de Tamîme le choix entre ses deux maris; elle se prononce pour le premier.

Basset, 3-13.— Basset, Nouv. Contes berb., 217-219.— Herbelot, 826-827. (Basset, 8. —Bibl. d. romans, 1777, juillet, **1**, 28.—Wiener Zeit. f. d. K. d. Morg., **7**, 234.— Réc. égyptienne, 21.—Freytag, Einl. in d. Stud. d. arab. Spr., 168.— Damîri, **1**, 187.— N° 211, p. 48.

(**77**). — *Baloûqiyâ.* (Bouloûqiyâ.)

1. — Man. égyptiens.—F F.

2. — α, **1**, 657.—β, **2**, 333.— γ, **2**, 396.— δ, **3**, 177.

3. — Hammer, **1**, 149.—Mardrus, **7**, 92.—Weil, **4**, 110.—Burton, **4**, 251. — Payne, **5**.—Henning, **9**, 60.—Hanley, 307.

(1) Cfr. Devic, Merv., 34; V. d. Lith, 40.—Meissner, Babylon. Bestandteile in modernen Sagen, 226.

(2) Basset, 25.

(3) Basset, 10.— Basset, Nouv. contes berb., 218-219.— N° 6 B.

Baloûqiyâ succède à son père, le pieux roi israélite du Caire et trouve dans son trésor un livre louant Mahomet, qui n'est pas encore venu ; ce livre est tiré de la thora et du livre d'Abraham. On a peine à l'empêcher de brûler le cadavre de son père, qui lui a caché ce livre.

Plein d'amour pour Mahomet, il se met à sa recherche. Par hasard il est abandonné dans une île, où des serpents monstrueux louent Dieu et Mahomet ; ce sont les plus petits de l'enfer, qu'il rejette les deux fois qu'il respire chaque année. Les autres sont tellement grands que l'enfer ne peut pas les rejeter et que, quand ceux qu'on voit ici leur passent sur le nez, ils ne s'en aperçoivent pas. (N° 373 C.)

Autre île où Baloûqiyâ fait la connaissance de la reine des serpents. (N° 152.)

Voyage à Jérusalem où un sage, 'Ouffâne, se lie avec lui, parce qu'il le voit prier. Grâce à ses livres, ce sage sait que, dans une île inaccessible au-delà de sept mers, repose Salomon, porteur de l'anneau qui force l'obéissance de tous. Il n'ignore pas non plus qu'il existe une plante, qu'on ne peut acquérir qu'en compagnie de la reine des serpents et dont le suc, quand on en enduit les pieds, permet de marcher sans danger sur toutes les mers (1). S'il pouvait enlever le sceau de Salomon et aller boire à la source de vie (n° 239), il ne mourrait pas et attendrait la venue de Mahomet, qui est encore éloignée. Ils partent ensemble et prennent la reine des serpents dans une cage où ils l'attirent au moyen de l'odeur de lait et de vin, qu'elle boit. Ils l'emportent sur les montagnes, où sa présence force toutes les plantes à parler pour proclamer leurs propriétés (2) : ils trouvent ainsi celle qu'ils cherchent et remettent en liberté la reine, qui leur annonce qu'ils ne réussiront pas à s'emparer du sceau de Salomon. (N° 6 B.)

Arrivés à la septième mer en marchant sur l'eau, ils pénètrent dans la grotte où repose Salomon, la main ornée du sceau sur la poitrine. 'Ouffâne est réduit en cendres par un terrible serpent ; Baloûqiyâ n'est sauvé que parce que Dieu envoie l'ange Gabriel à son aide. Il reprend son pèlerinage.

Première mer. Ile magnifique comme le paradis. La nuit, un grand animal sort de l'eau et, à son cri, d'autres accourent, tenant chacun un brillant joyau, qui illumine la nuit (n° 443) ; les animaux de la terre se joignent aux

(1) Tawney, **2**, 594.—Cfr. les phellopodes de Lucien, Hist. vérit., II, n° 4.
(2) Rev. d. trad. pop., **11**, 278-279.

autres et causent avec eux jusqu'au matin [1]. Effrayé, Baloûqiyâ descend de son arbre et s'enfuit.

Deuxième mer. Vallée d'aimant; lions, lièvres, léopards. Fuite de Baloûqiâ devant un léopard qui le menace.

Troisième mer. Ile avec des arbres dessèchés ou verdoyants, dont il mange les fruits. Séjour de dix jours.

Quatrième mer. Ile de sable sans végétation: des oiseaux de proie y nichent.

Cinquième mer. Petite île semblable au cristal, avec des veines d'or. Arbres à fleurs dorées, qui brillent la nuit comme des étoiles. Dessèchées par le soleil, elles sont poussées par le vent sous des rochers et deviennent pierre philosophale.

Sixième mer. Ile à deux montagnes. Arbres dont les fruits sont comme des têtes d'hommes, attachées par les cheveux. (N° 212.) Arbres dont les fruits sont des oiseaux verts pendant par les pattes. Arbres en feu; le fruit, comme celui de l'aloès, brûle celui sur qui il en tombe quelque chose. Fruits qui pleurent ou qui rient. De l'arbre, où il est grimpé, il voit des filles de la mer (n° 3) qui en sortent, un joyau lumineux à la main; elles jouent et dansent jusqu'au matin.

Septième mer. Il marche deux mois sans apercevoir de terre et se nourrit de poissons crus. Ile plantée d'arbres. Quand il veut prendre le fruit d'un pommier, un être de quarante coudées menace de le pourfendre, parce qu'il descend d'Adam, qui a désobéi à Dieu. C'est un sujet du roi Ṣahr; il finit cependant par se radoucir et lui donne à manger.

Dix jours après, arrivée dans une vallée où deux armées versent des flots de sang. Ce sont les sujets de Ṣahr, qui, fidèles, viennent combattre chaque année des génies infidèles dans ce pays de Ṣaddâd fils d''Âd. Eux-mêmes habitent la terre blanche, à 75 années de marche derrière le mot Qâf.

On mène Baloûqiyâ au roi Ṣahr, qui, entouré de sa cour, l'accueille gracieusement. Repas où figurent 1500 plats remplis d'énormes quantités de viande. Après le repas, on prie et on loue Mahomet.

Ṣahr donne à son hôte quelques explications. Il y a sept couches de feu, l'une au-dessus de l'autre et distantes, chacune, de 1000 ans : pour les

(1) Cfr. n° 373 A.—Liebrecht, Gervasius, 132.

pécheurs musulmans qui ne se repentent pas (Gahannam); pour les infidèles; pour Gog et Magog; pour les gens d'Iblîs; pour ceux qui ne prient pas; pour les juifs et les chrétiens; enfin, pour les hypocrites.

Les supplices du Gahannam sont les moins terribles de tous. Il y a là 1000 montagnes de feu, ayant chacune 70000 vallées de feu; chacune compte 70000 villes ardentes, pourvues, chacune, de 70000 châteaux de feu; chacun renferme 70000 maisons de feu, avec, pour chacune, 70000 trônes de feu; tout trône est pourvu de 70000 espèces de supplice. Mais que Baloûqiyâ se rassure; ceux qui aiment Mahomet échapperont aux tortures.

Dans le Gahannam, Dieu a d'abord créé Halît et Malît, l'un ayant la forme d'un lion, l'autre celle d'un loup. La queue de Malît, en forme de tortue, est femelle; celle de Halît, qui est mâle, en forme de serpent, d'une longueur de 20 années. D'une première copulation naissent des serpents et des scorpions, qui, se multipliant, sont chargés de tourmenter ceux qui entrent dans le feu.

D'un nouveau rapprochement naissent sept couples, qui, adultes, s'unissent. Tous obéissent à leur père, sauf un, qui devient un ver. C'est Iblîs, qui sert Dieu, mais refuse de se prosterner devant Adam. Maudit, il devient le père des satans; mais les six autres restent fidèles; Sahr et les siens descendent de ces derniers.

Sahr n'a pas le pouvoir de transporter Baloûqiyâ chez lui; il peut seulement lui donner un cheval, pour le mener au bout de son territoire; mais, sous peine de mort, il doit se garder de l'effrayer. Pour l'empêcher de le désarçonner, on charge le cheval de deux chameaux cuits. Ainsi monté, Baloûqiyâ traverse, en les admirant, les cuisines du roi, où, par exemple, on prépare cinquante chameaux dans chaque chaudron.

Arrivée chez le roi Barâhiyâ, après une course de deux jours pour une route de 70 mois. Cour comme chez Sahr; bon accueil; séjour de deux mois.

Une nuit et un jour de voyage. Haute montagne, au sommet de laquelle un ange loue Dieu et prie pour Mahomet; devant lui, une table où est écrit du blanc et du noir; l'ange a une aile vers l'orient, l'autre vers l'occident. C'est Mihâyîl, préposé à l'alternance du jour et de la nuit.

Un jour et une nuit de voyage. Vaste prairie arrosée par sept fleuves. Grand arbre, sous lequel quatre anges de forme différente (homme; bête sauvage; oiseau; taureau) louent Dieu et, au nom de Mahomet, l'implorent pour les êtres créés qui lui ressemblent.

Un jour et une nuit. Le mont Qâf. (N° 212.) Grand ange qui loue Dieu et prie pour Mahomet, en ouvrant et en fermant les mains. Ce mont entoure le monde. L'ange tient toute terre que Dieu y a créée et y produit, quand Dieu le veut, des tremblements de terre, la famine ou l'abondance, la guerre ou la paix. Dans ce mont, il y a une terre blanche dont, seul, Dieu sait l'étendue; elle est habitée par des anges, qui n'ont d'autre nourriture que les louanges qu'ils font de Dieu et leurs prières pour Mahomet. Se réunissant toutes les nuits de vendredi, ils attribuent le mérite de leurs prières aux pécheurs musulmans et à ceux qui font les ablutions du vendredi.

Derrière le mont Qâf s'étend, à cinq cents années de marche, une montagne. Elle est de neige et préserve le monde de la chaleur du Gahannam.

Plus loin, quarante terres, dont chacune à quarante fois l'étendue de la nôtre : il y en a d'or, d'argent ou de rubis. Des anges, qui ne connaissent ni Adam, ni Eve, ni le jour, ni la nuit, y louent Dieu et prient pour le peuple de Mahomet.

Les terres forment sept étages l'un au-dessus de l'autre. Un ange, dont Dieu est seul à connaître les qualités et la grandeur, soutient les sept terres sur son épaule. Sous lui est un rocher, puis un taureau, puis un poisson, enfin, une vaste mer (1). Jésus voulut un jour voir ce poisson; devant lui passe, comme l'éclair, un taureau long de trois jours; ce n'est que la tête du poisson et Dieu en crée chaque jour quarante comme celui-là. (2)

Sous la mer, une grande atmosphère; puis un feu, puis un serpent, appelé Falaq. S'il ne craignait Dieu, il avalerait tout ce qui est au-dessus de lui, sans même s'en apercevoir. Quand Dieu l'a créé, il lui a fait ouvrir la gueule et y a déposé le Gahannam pour qu'il le garde jusqu'au jour de la résurrection; des anges viendront avec des chaînes et, de l'enfer, sortiront des étincelles plus grandes que des montagnes.

Baloûqiyâ quitte l'ange en pleurant et se dirige vers l'ouest. Devant une porte fermée, il voit un lion et un taureau, qui louent Dieu et ignorent ce que cache la porte. Il n'y a que Gibrayil qui puisse l'ouvrir.

Il est introduit par Gibrayil, qui lui ouvre la porte du confluent des deux

(1) Damîri, **1**, 165 et **2**, 324. — Mous., **2**, 92. — Bochart, Hieroz., **2**, 856-857. — De Sacy, Pend-Namèh, XXXV-XXXVII. — Socin et Stumme, Diwan a. Centralar., **2**, 36.

(2) Not. et extr., **13**, 2, 184. — Puymaigre, Vieux aut. castillans, **1**, 344.

mers; des anges, louant Dieu, lui disent qu'ils se trouvent sous le trône divin et que, préposés à cette mer mi-partie salée et mi-partie douce, ils fournissent d'eau toutes les mers du monde, conduisant l'eau salée à la terre salée et l'eau douce à la terre douce.

Reprenant ses courses sur la mer, Baloûqiyâ rencontre un beau jouvenceau; ils se saluent.

Quatre anges, qui avancent comme l'éclair. Ce sont Gibrayil, Isrâfîl, Mîkâ'îl et 'Azrâ'îl, que Dieu envoie combattre un dragon monstrueux qui, dans l'Orient, a dévasté 1000 villes; on le jettera dans le Gahannam.

Rencontre d'un jeune homme assis entre deux tombeaux. C'est Gânesah, qui conte son histoire. (N° 153.)

Baloûqiyâ arrive ensuite dans une île où, sous un arbre à grandes feuilles, est une table mise. C'est là que les amis de Dieu viennent festoyer une fois par semaine; ils sont servis par un oiseau du paradis (pieds d'argent, bec de rubis, etc.), qui loue Dieu et Mahomet. Quand Dieu a chassé Adam, il lui a jeté quatre feuilles pour se couvrir. L'une, dévorée par les vers, est devenue la soie; l'autre, par les gazelles, le musc; la troisième, par les abeilles, le miel. La quatrième tombe dans l'Inde et produit les épices. (1)

Après le dîner, arrive Hidr, qui lui apprend qu'il est à une distance de 95 ans du Caire. Dieu permet un prodige : Baloûqiyâ ferme les yeux et quand Hidr, auquel il s'est attaché, a fait un pas, il les rouvre et se trouve à la porte de sa maison. (N° 376.) Il se retourne pour dire adieu à Hidr, mais il a disparu.

Baloûqiyâ veut voir, une fois encore, la reine des serpents et on le transporte chez elle en un clin d'œil. Mais la reine est absente et celle qui la remplace ne peut lui donner l'herbe de jeunesse et d'immortalité qu'il venait chercher.

Bibl. d. romans, 1777, juillet, **1**, 27-28.—Oestrup, 85-86.—Réc. égyptienne, 16-19.—Basset, Nédromah, 182.

---

(1) Cfr. Monatss. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., **22**, 27.

(6.) — *Aboulfaouaris.*

3. — Mille et un jours, Lille, **4**, 166.— Rapilly, **2**, 301.— Loiseleur, 200.
— * Les Singulières Aventures d'Aboulfaouaris; par Eudoxie Dupuis. Illustrations d'A. Gaillard. Paris (Châteauroux, imp. Majesté.) lib. Delagrave. 1887. In-8. 96.
— * Les Singulières Aventures... Gaillard. 2e édition. Paris (Villefranche-de-Rouergue, imp. Bardoux) lib Delagrave. 1890. In-8. 96.

4. — (Premier voyage.) Qara khan dans * Gibb, the Story of Jewad (Burton. **8**, 274.)

A.

Aboulfaouaris, fils d'un patron de navire devenu marchand, est un pieux musulman, visiblement protégé par Mahomet. Il se rend un jour à Sérendip pour régler un compte avec un correspondant de son père, Habib. La veille de son départ, il rencontre une dame guèbre, Canzade, dont il s'éprend et qui le reçoit, le retenant amicalement chez elle; mais, comme il refuse d'abjurer sa religion pour l'épouser, elle le donne comme esclave à un marchand de Golconde.

Celui-ci l'emmène; mais, pendant le voyage, un vent violent les écarte longtemps de leur route; près de Java, ils recueillent un homme qui flotte sur une planche [1]. Cet être, armé de griffes, ne dort jamais et a un appétit dévorant; comme on ne lui obéit pas assez vite et qu'on essaie de se débarrasser de lui, il déchire deux hommes de l'équipage. Heureusement un rokh l'enlève (n° 373 B) et ces deux monstres trouvent la mort dans le combat qu'ils se livrent.

[1] Huon. (Tressan, 208-209; Dunlop-Liebrecht, 128 et 130; Guessard, XLVII.)

Il arrive chez son maître, dont il a su gagner l'amitié et qui lui offre sa fille en mariage; comme elle se convertit, il ne peut plus faire d'objection. La jeune fille, de son côté, aime le fils d'un marchand avec qui son père est brouillé. (Syntipas, nº 121.) D'accord avec elle, il la répudie et elle prend pour mari intermédiaire le fils du marchand, qui, s'entendant avec eux, refuse de répudier sa femme (nº 18.) Le père se réconcilie alors avec son ennemi et dédommage Aboulfaouaris en lui rendant la liberté.

A Surate, un homme d'âge assez mûr le recueille et se rend avec lui dans une île, dont ils écartent les tigres à l'aide de torches (1), pour y chercher des perles dans des puits. L'homme l'y abandonne, comme il le fait chaque année avec un jeune musulman. (Nº 212.) Entendant des eaux qui se précipitent, Aboulfaouaris se rend compte que ce sont des infiltrations qui se réunissent pour se jeter dans la mer. Il pénètre dans ce conduit souterrain (nº 373 F) et arrive au bord de la mer, où un navire le reçoit. Avec les matelots, il va chercher des perles et se remet ensuite en route avec eux.

Des courants les jettent au pied d'une montagne, dont ils ne peuvent plus s'éloigner. Sur cette montagne, Aboulfaouaris découvre un dôme surmonté d'une colonne, au pied de laquelle est un tambour et une crosse : si on le frappe trois fois, le navire s'éloignera d'abord jusqu'à une portée de flèche, perdra la montagne de vue, puis se retrouvera dans sa voie (2). Mais il faut qu'un homme de l'équipage fasse le sacrifice de rester. (3)

Aboulfaouaris se dévoue; le navire parti, il se met en route et rencontre successivement trois vieillards (4), dont la décrépitude est en raison inverse de leur âge : ce sont trois frères, dont le plus jeune a femme et enfants; le deuxième est marié; le dernier n'a pas charge de famille.

---

(1) Voir Alexandre, II, nº 29.

(2) Nº 117.—Huon (Tressan, 211; Dunlop-Liebrecht, 128 et 130-131; Guessard, XLVII.)

(3) Weber, Çatrunjaya Mâhâtmyam, 31.—Qazwîni, **1**, 188-190.—Naf., 19-20.—De Goeje, Sindb., 10.

(4) *Vieillards de plus en plus âgés.* Nº 212.—Stumme, Tunis, **2**, 62-63.—Rosen, Touti, **2**, 281-282.—Rev. britan., 4e sér., **30**, 361 et 363.—Tawney, **1**, 206 et 576.—Grimm, 184.—Clouston, **2**, 96-98.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 205-207 et 327.—De Mont-De Cock, Wondersprookjes, 86-88.—Cfr. Nº 365.

D'après le conseil du plus âgé des trois, il évite une route où des ouvriers jettent les étrangers dans leur savonnerie; en suivant un autre chemin, il arrive à une ville où il retrouve Habib, qui le ramène à Sérendip.

Là, rencontrant l'eunuque de Canzade, il apprend que le roi l'a mariée à un vieillard et il ne reçoit pas de réponse au message qu'il lui adresse. Le mari venant à mourir, Canzade se brûle volontairement avec lui (n° 373 D), et Aboulfaouaris assiste par hasard à la cérémonie.

Quelque temps après, l'eunuque l'invite au nom d'une dame; arrivé dans la petite maison du rendez-vous, il reconnaît Canzade, qui, pour se rendre libre d'embrasser le mahométisme et d'épouser Aboulfaouaris, a obtenu des prêtres qu'ils creusent sous le bûcher un souterrain, où elle s'est mise à l'abri du feu. (N° 63; Mohdy, n° 8.) Mariage et retour à Basra.

B.

Le père d'Aboulfaouaris étant mort et son frère ayant dissipé sa part, puis ce qu'il doit à la générosité de son frère, notre héros s'associe avec un marchand et fait de brillantes affaires à Surate, puis dans le royaume de Golconde, après avoir laissé sa femme à la garde de son frère.

Revenant à Basra, il est jeté par une tempête sur une île, n'ayant avec lui de survivant que son associé; un crocodile dévore son compagnon. Aboulfaouaris se sauve, trouve une source d'eau blanche et des herbes délicieuses et voit, sous un arbre immense, un vieillard gardé par un dragon. C'est le corps d'Alef (Asaf), fils de Barkia et vizir de Salomon. Le dragon s'étant envolé, Aboulfaouaris tire de la cassette d'Alef un papier lui annonçant que, s'il veut échapper, il devra se diriger vers l'occident et traverser un sombre souterrain, qui le mènera dans une prairie.

L'ayant donc traversé, il arrive dans la prairie, où il devient l'esclave de génies infidèles, qui se nourrissent d'os; les uns portent une corne au front et les autres ont le bas du corps semblable à celui des lézards.

Délivré un jour par des esprits musulmans, il devient leur imâme et gagne leur faveur grâce à ses connaissances théologiques. (1) Ayant rêvé que sa femme demande son retour au tombeau de Mahomet, il obtient du roi des

(1) Cfr. Réc. égyptienne, 47.

esprits qu'un mauvais génie, qu'il délivre, le transporte à Basra, qui se trouve à quatre-vingt-dix années de là : le roi le charge de donner à Omar et à Ali des nouvelles des génies musulmans qui combattent les génies infidèles. Il devra répéter une oraison pour que ce génie lui reste soumis; mais, ayant entendu le bruit d'un combat, il soulève le bandeau que le roi lui avait mis, cesse de prier et est jeté dans une mer; il gagne la rive à la nage.

Un oiseau merveilleux lui met son bec dans la bouche et l'abreuve d'une liqueur qui le dispense de se nourrir pendant les quarante jours qu'il lui sert de guide. (N° 69.)

Il arrive à un palais sans fenêtres; un 'ifrît à trompe d'éléphant et dont un œil est rouge et l'autre bleu, lui demande de l'aider dans une entreprise. Aboulfaouaris y consent. L''ifrîte traverse des cours et une caverne et jette des balles de plomb, qui chassent des lions, ouvrent des cadenas et mettent en fuite des dragons et des griffons. Parvenu à un sofa sous un dôme, l''ifrîte veut enlever au corps de Salomon son anneau; deux fois, un serpent le renverse de son souffle et, deux fois, Aboulfaouaris le ranime en lui jetant une balle. (N° 77.) A la troisième fois, un bon génie lui conseille d'abandonner l''ifrîte.

Aboulfaouaris s'en retourne sans peine et passe près d'une caverne où l'Antéchrist (1), apprenant de lui combien le monde est corrompu, brise ses fers; mais deux génies l'arrêtent.

Il arrive alors au séjour des compagnons de Mahomet, où il aperçoit Elie, puis Kheder (Hidr) (2), auquel il tient compagnie quelques années, sans toutefois pouvoir jouir de tous les plaisirs des élus, parce qu'il n'a point passé par la mort.

Désirant alors aller retrouver sa femme, car son absence a duré sept ans, il obtient de Kheder que le génie d'un nuage (n° 241 B) le rapporte à Basra; Kheder lui enseigne aussi une oraison qui le protégera contre tout mal.

Arrivé à Basra, il apprend que sa femme vient d'épouser un ami de son frère, qui, ayant tout dissipé, ne voit que ce moyen de se tirer d'affaire. Sa femme le reconnaît plus ou moins à sa voix (3). Le cadi, auquel on a

(1) Reinaud, Mon. Blacas, 2, 294.
(2) Basset, Nouv. contes berb., 218.
(3) Nos 40 et 241 B.

recours, le renvoie au calife Omar et à Ali; ce dernier le fait reconnaître, parce que Mahomet, au tombeau duquel il se trouve, lui a révélé le retour du voyageur. Aboulfaouaris, comblé de présents par Omar, auquel il a fait le message des génies et enrichi, en outre, par la découverte d'un trésor, reprend sa femme. Mais son bonheur est incomplet, parce que, sans d'ailleurs manquer à son devoir, elle aime le jeune homme qu'elle venait d'épouser.

Encadré dans le nº 99. — Burton, **8**, 272. — Rohde, 182. — Hauch, Hamadryaden. (Elberling, 17-18.)

Ce n'est que par le nom que l'Abulfauaris de Wieland (Edition Cotta, **15**; édit. Hempel, **31**, 175 et suiv.) se rattache à notre conte. (Euphorion, **3**, 734-735 — Arch. f. Littg., **8**, 299.)

(**348**.) — *Saïf al mouloûk.*

A.

1. — Man. égyptiens. — Y. — B B. — F F. — Berlin, **20**, 148, nº 9170.

2. — α, **2**, 263. — β, **3**, 284. — γ, **3**, 432. — δ, **4**, 214. — ε, **4**, 189.

3. — Hammer, **2**, 120. — Lane, **3**, 283. — Weil, **2**, 5. — Burton, **6**, 95. — Payne, **7**. — Henning, **13**, 59.

— *Version persane.* Berlin, **4**, 996, nº 1044. — Vienne, Flügel, **2**, 27. — Gotha, **5**, 520-521. — British Museum, Rieu, **2**, 764 et 765.

— *Version turque.* Vienne, Flügel, **2**, 28-29 et 34. — Vienne, Krafft, 70, nº CCXII. (En vers.)

Version kirghise. Berlin, **6**, 430. — * Radloff, Proben der Volkslitteratur der nördl. türk Stämme, **3**, 521; trad. 597.

Version tarantschi. * Radloff, **6**, 4, nº 4. (Litbl. f. or. Philol., **3**, * 114.)

— *Version tatare.* * Poème édité à Kazan en 1807 (Résumé par v. Hammer, Wiener Jahrbb. d. Lit., **11**, 149-154) et réédité en 1840, petit-in-4 à deux colonnes.

— *Version hindoustanie.* (Bahr-i-'ische) Garcin de Tassy, Hist. d. la litt. hind., **2**, 278.

— *Version malaie.* Journ. asiat. 1832, **1**, 228 ?

Le roi du Hourâsâne, Mouhammad ibn Sabâ'ik, malgré son ministre qui porte envie à ceux qu'il gratifie, fait des largesses à qui lui conte de belles histoires. Il en promet d'extraordinaires au marchand Hasan si, dans une année, il lui en présente une dont il n'ait pas encore entendu l'équivalent; sinon, il l'exilera après confiscation de ses biens.

Hasan envoie cinq esclaves, dont quatre reviennent sans succès; mais le cinquième découvre en temps utile un vieillard à Damas qui lui fait connaître une histoire, à condition qu'il ne la conte pas au premier venu, ni à des femmes, des esclaves, des ignorants, des enfants; il doit seulement la dire à des grands ou à des savants. Le roi fait écrire cette histoire en lettres d'or (1) et on la tire de son trésor quand il est triste.

Cette histoire nous apprend que le roi d'Egypte 'Âsim ibn Safwâne, âgé de 180 ans et son ministre, âgé de 280, tous les deux adorateurs du soleil et de la lune, n'ont pas d'enfants. (Cfr. n° 207.) (2) Le roi s'afflige et son ministre ne le tire de son mutisme qu'en le menaçant de se tuer. Il sait que Salomon adore un Dieu puissant et décide le roi à l'envoyer auprès de lui avec des présents. Salomon, averti par Dieu, députe à sa rencontre son ministre Âsaf ibn Barahiyâ; sur le passage des ambassadeurs effrayés se rangent les armées d'hommes et d'animaux, au-dessus desquelles volent des oiseaux pour les ombrager. Salomon, après leur avoir dit tout ce qui s'est passé, même dans l'entretien secret du ministre avec le roi et avoir énuméré les dons qu'on va lui présenter, conseille au ministre de monter à son retour

(1) Nos 33, 105, 120 et 147.

(2) *Pas d'enfants.* Nos 207 et 274.—Clouston, Flowers, 192.—Cfr. n° 100.

sur un certain arbre et d'y rester en silence; quand la chaleur de midi diminuera, il verra deux dragons; on cuira une partie de leur chair et on en donnera aux femmes du roi et du ministre. (N° 18.) Salomon offre aussi un sceau, une épée et un paquet contenant des robes, qu'on remettra aux enfants quand ils auront atteint l'âge d'homme.

On se conforme aux avis de Salomon et, au bout de trois mois, la reine fait savoir qu'il a dit vrai. Le porteur de la bonne nouvelle est largement récompensé et le roi proclame que quiconque l'aime doit le traiter généreusement. (N° 13.) Mêmes évènements chez le vizir. Fêtes publiques.

Quand les enfants, Saïf et Sâ'id, ont vingt ans, le roi et le vizir s'accordent pour leur céder leurs places respectives (n° 207) et les font reconnaître par les sujets. Le roi, qui s'était converti, se voue au service de Dieu.

On a fait choisir les enfants parmi les dons de Salomon. Saïf prend le paquet et le sceau et Sâ'id, l'épée et le cachet (1). La nuit, Saïf s'éveille, ouvre le paquet et y trouve le portrait brodé en or d'une jeune fille. Il en tombe amoureux (n° 112) et se désespère; son vizir ne lui arrache le secret qu'il a honte d'avouer qu'en menaçant de se tuer.

En examinant le portrait, Saïf découvre une inscription qui lui apprend que c'est l'image de Badî'a al Gamâl, fille d'un roi des génies, Samâh ibn Sâroûh, habitant le jardin d'Irem. (N° 224.)

Saïf devient malade et demande à aller lui-même à la recherche du jardin, sur lequel on consulte les marchands, les voyageurs, les pèlerins, les étrangers, les capitaines de navire, mais en vain. (N° 153.) Il suit le conseil que quelqu'un lui a donné de se rendre en Chine.

Effrayé d'abord par l'escorte de Saïf, le roi de Chine ne tarde pas à se remettre et le reçoit royalement; une consultation des marchands, etc., ne donne aucun résultat; sur le conseil d'un marin, on se décide à se rendre aux îles de l'Inde.

Après quatre mois d'heureuse navigation, s'élève une tempête, à laquelle n'échappe qu'un petit bateau avec Saïf et quelques esclaves.

Dans une île un homme à la barbe blanche et d'aspect étrange appelle un des esclaves par son nom et lui dit de venir manger des fruits meilleurs que ceux qu'il a. Croyant que c'est un naufragé, il va à lui; mais c'est un génie qui saute sur lui, enroule une de ses jambes autour de son cou et laisse

(1) Burton, 115.

pendre l'autre sur son dos. (N° 373 E.) Avertis par ses cris, les autres se rembarquent et échappent aux insulaires qui voulaient les traiter de même.

Dans une autre île, où l'on aborde un mois plus tard, on trouve un être couché sur l'une de ses oreilles et s'abritant sous l'autre; il saisit l'esclave qui le pousse du pied et qui crie à ses compagnons de se sauver.

Quelques jours après on arrive à une île de géants de cinquante coudées, qui sont des goûles. Ces monstres, les prenant pour des oiseaux, les mettent en cage. La fille du roi s'éprend de Saïf et parce qu'il refuse de répondre à son amour, elle le condamne avec quelques uns de ses compagnons à chercher l'eau et le bois. Comme, pour ce motif, les gens de l'île les respectent, après plusieurs années, ils s'habituent à s'éloigner de plus en plus et profitent de la situation pour faire un radeau, sur lequel, enfin, ils s'échappent.

Quatre mois de navigation, pendant lesquels on souffre de la soif; pendant une tempête, un crocodile enlève l'un des esclaves. Nouvelle tempête; un crocodile prend le dernier compagnon de Saïf.

Il aborde dans une île où, dans une forêt, vingt singes le conduisent à un château magnifique. Il y trouve un jeune homme, qui est leur roi et qui donne en son honneur un festin servi par les singes. Le roi doit, à chaque sabbat, se montrer à tous ses sujets, qui se présentent devant lui. Bien que le roi désire garder Saïf et faire de lui son successeur, il le quitte au bout d'un mois et une escorte de cent singes le mène en sept jours à l'extrémité de leurs îles. (N° 153.)

Après quatre mois de misère, il découvre le château de Japhet, fils de Noé. Ne voyant personne y entrer ni en sortir, il y pénètre, lève un voile et découvre une jeune fille sur un trône au milieu des apprêts d'un festin. C'est Dawla Hâtoûne, fille du roi de Sérendip, que le fils du roi bleu du château de Qoulzoume, maître de 600000 génies qui volent et qui plongent, a vue un jour se baigner dans un jardin. S'éprenant d'elle, il fond sur elle sous la forme d'un nuage, l'enlève et la transporte ici, à une distance de cent vingt années de l'Inde. Il reprend sa forme et vient la voir régulièrement, mais en la respectant. Saïf conte ses aventures à Dawla. Entendant le nom de Badî'a, elle pleure, car c'est sa sœur de lait. Sa mère et la mère de Badî'a ont, en effet, été prises des douleurs dans le même jardin et sa mère a secouru l'autre et a allaité sa fille.

Saïf lui offre de fuir avec lui ou de tuer l''ifrît. Mais Dawla, qui a arraché son secret au génie, lui dit qu'averti par les astrologues que le fils d'un roi des hommes le tuerait, il a placé son âme dans le gésier d'un passereau,

mis dans une série de boîtes et caché dans un cercueil au fond de la mer. (N° 100.) Elle n'en sortira que si on met sur la mer la main pourvue du sceau de Salomon et qu'on invoque le droit des noms et des talismans de ce sceau.

Saïf, qui a le sceau en question, s'empare du passereau. Le génie accourt et lui promet, s'il l'épargne, de le faire parvenir à son but. Conseillé par Dawla, il étrangle l'oiseau et le génie devient un tas de cendres noires.

Avec les portes de bois précieux et les cordes précieuses, Saïf fait un radeau, qu'il charge d'objets de grande valeur sous un petit volume (n° 188) et navigue quatre mois avec Dawla, dont, la nuit, une épée le sépare. (N° 19.) La faim commence à les tourmenter, quand ils voient un port où Dawla reconnaît un capitaine que son père a envoyé à sa recherche et que Saïf étonne par des réponses que Dieu lui inspire. Le port est dans le territoire de l'oncle de Dawla. Retour à Sérendip; grand accueil.

Saïf, voulant voir la ville, rencontre un homme qui offre son manteau en vente. Il reconnaît Sâ'id et ordonne qu'on le mène au palais. Par suite d'un malentendu, on le conduit dans une prison, où il reste un mois, oublié de Saïf; mais Saïf pense un jour à lui et le fait rechercher. (1)

Sâ'id n'a pas été plus heureux que Saïf. Lors du naufrage, il a vogué un mois sur une planche avec quelques compagnons. Ils abordent à une île où un 'ifrîte se sert d'eux comme montures. (N° 373 E.) Comme ils ont fait un jour du vin et qu'ils en ont bu, les génies remarquent leur joie et les mènent dans une vaste vallée, pleine de vignes et d'énormes raisins. Ils font du vin et le servent aux génies dans des crânes d'hommes qui leur avaient servi de montures et qu'ils avaient ensuite dévorés. Ils les enivrent en leur faisant croire que s'ils disent que le vin est amer, ils doivent en boire dix fois; ils les brûlent alors et s'enfuient.

Sâ'id, avec deux de ses compagnons, se sépare des autres et entre dans une forêt. Un homme de haute taille, avec une grande barbe, de longues oreilles et deux yeux comme des lampes, paît un troupeau et les invite à se

---

(1) Dans Kamrup, il y a aussi des compagnons séparés, qui se retrouvent après mainte aventure.

rendre dans une caverne, où il les traitera en hôtes. Là, ils trouvent des malades, trompés comme eux et aveuglés par le lait que le monstre leur a donné à boire. Sâ'id, averti par eux, creuse un trou où il verse le lait qu'on lui offre en faisant semblant de le boire. Quand le monstre a tué un homme qu'il trouve plus gras que Sâ'id, rôti des moutons et bu du vin, il s'endort. Sâ'id prend deux broches qu'il rougit au feu et l'aveugle. (N° 373 C.) (1)

Sur le conseil d'un des prisonniers, il trouve l'épée du monstre et le coupe en deux par le milieu du corps. Il demande qu'il le frappe de nouveau pour le faire mourir; mais Sâ'id, sur le conseil d'un captif, n'obéit pas, car, autrement, il le ferait revivre. (2)

Séjour d'un mois. Un navire passe et les marins, finissant par comprendre que le monstre est mort, embarquent les captifs. Dans une tempête, Sâ'id, sur une planche, est jeté à terre après trois jours. Sans ressources, il allait vendre son manteau, quand Saïf l'a rencontré.

De son côté, Badî'a apprend le retour de Dawla et vient la voir. Dawla lui raconte ses aventures et obtient, à force de prières, qu'elle se montrera une fois à Saïf. Du haut d'une fenêtre elle le voit errer dans le jardin en compagnie de Sâ'id et récitant des vers en son honneur. Charmée de sa beauté et sous l'influence du vin que sa sœur lui a servi, elle consent qu'on le fasse venir. A ses vers, elle répond que les hommes sont peu fidèles,

---

(1) Dans la traduction de Hammer, le monstre s'appelle Goul-Eli-Fenioun. « Il n'y avait pas besoin, dit Hammer (168) de cette similitude de nom pour prouver que tout cet épisode est une imitation manifeste des aventures d'Ulysse dans l'antre de Polyphème, et que ce dernier est le même que Goul-Eli-Fenioun ; ce qui porte à croire que les Arabes ont connu les poèmes d'Homère. » Mais nous pensons que ce nom ne se trouve qu'ici, c'est-à-dire donc dans le manuscrit de Hammer. (Voir plus haut, p. 17.)

(2) *Ne frapper qu'un seul coup.* Liebrecht, Z. Volksk., 333.—Mélusine, **5**, 37-38 ; **6**, 28 et **8**, 23.—Basset, Nouv. contes berb., 101 et 301-303.— Spitta, Contes ar. mod., 17-19 (Green. Mod. ar. stor., 63-64.) —Houwara, 123 et 144. —Tázerwalt, 155.—Basset, Zen. du Mzab, 152.—Burton, **12**, 297.—Velten, Suaheli, 250.—Wiener Zeit. f. d. K. d. Morg., **7**, 172.—Qazwîni, **2**, 25.— Kunos, Turkish Tales, 90, 113, 145 et 147.

comme, par exemple. Salomon, qui a quitté Balqîs pour une femme plus belle. Ils finissent toutefois par se fiancer.

Badî'a dit alors à Saïf de se rendre dans une tente du jardin d'Irem auprès d'une vieille femme qui siége sur son trône. Il prendra les souliers, les baisera, les mettra sur sa tête, puis sous son aisselle droite, mais se gardera bien de répondre à la vieille, qui est sa grand mère. Son esclave Mourgâña, à qui elle promet la liberté, le transportera et parlera pour lui : elle dira, notamment, que les grands parents avaient voulu marier Badî'a à Salomon et lui avaient envoyé son portrait ; mais Salomon l'a donné au roi d'Egypte, qui l'a donné à son fils.

Mourgâna dit à Saïf de fermer puis de rouvrir les yeux (n° 376) ; elle l'a transporté chez la vieille, où tout se passe comme Badî'a l'avait annoncé. La vieille consent enfin au mariage et envoie Saïf au jardin pendant qu'elle fait appeler son fils Sahyâl.

Au jardin, cinq sujets du roi bleu reconnaissent Saïf, lui font avouer qu'il a tué le fils de leur souverain et l'emportent. Devant le père, il confesse le fait, disant que son fils avait enlevé sans droit une princesse. Les courtisans du roi bleu conseillent différents châtiments ; mais un grand émir émet l'avis qu'on le garde vivant en prévision de l'arrivée du père de Badî'a, qui ne manquera pas de venir réclamer son hôte et gendre.

En effet, poussé par la grand mère, il arrive et fait subir une défaite au roi bleu ; puis on se réconcilie. Retour à Sérendip ; à la demande de Saïf, le roi donne sa fille Dawla à Sâ'id et les deux mariages se font le même jour. Après quarante jours, Saïf et Sâ'id vont voir une semaine leurs parents en Egypte ; depuis, ils quittent de temps à autre Sérendip, où ils vivront heureux jusqu'à leur fin, pour faire visite à leurs parents.

Lane, **3**, 349, 29. — Burton, **8**, 140. — Edinb. Rev., **164**, 189 et 193. — Oestrup, 87-89 et 153. — Réc. égyptienne, 27-28 et 30.

B.

3. — Mille et un jours. Lille, **3**, 135. — Rapilly, **2**, 79. — Loiseleur, 138.

Le favori de Bedreddin, Séyf el Mulouk, est fils du sultan d'Egypte. Il trouve un jour dans le trésor de son père un coffret contenant un anneau et le portrait de Bedy al Jemal, fille du roi Chahbal. Epris de cette beauté (n° 112), il quitte secrètement le Caire avec Saed, son confident, et quelques esclaves fidèles, s'informe en vain de la princesse à Bagdad et apprend d'un vieillard à Basra que le roi Chahbal doit régner dans une île voisine de celle de Serendib.

Il s'embarque et, après une tempête, arrive à une île où des nègres, qui sacrifient les étrangers au serpent qu'ils adorent, s'emparent des naufragés. L'horrible fille du roi s'éprend de Séyf et veut, s'il l'épouse, le soustraire à la mort qu'ont subie ses compagnons ; elle destine en même temps Saed à sa confidente. Mais les deux hommes refusent et, pour augmenter leur supplice, on les condamne à de rudes travaux. Un jour ils s'échappent et s'embarquent dans la nacelle d'un nègre. Ils arrivent dans une île délicieuse mais déserte.

A son réveil, Séyf ne retrouve plus Saed. Parcourant l'île à sa recherche, il voit fuir devant lui des fourmis grosses comme des tigres (1) et d'autres animaux féroces, découvre un palais qui s'ouvre facilement devant lui et y trouve une princesse endormie, qu'il ne parvient à éveiller qu'en touchant une table de marbre. C'est la fille du roi de Serendib, qu'un génie a enlevée et qu'il plonge dans un sommeil léthargique dans l'espoir qu'elle lui cédera. (2)

Survient le génie, qui se soumet à Séyf parce que l'anneau qu'il possède est celui de Salomon ; c'est grâce à cet anneau que les animaux qui ont dévoré Saed l'ont respecté, qu'il a vu le palais, d'ordinaire invisible, qu'il l'a ouvert et qu'il a pu réveiller la princesse.

Il commande au génie de le porter avec elle à Serendip ; mais il refuse de l'épouser, parce qu'il continue à aimer Bedy al Jemal ; le génie lui a cependant appris que c'est une favorite de Salomon, morte depuis longtemps.

---

(1) Voir Alexandre.

(2) *La belle au bois dormant.* Barb, Naurus-Blätter, 90-92.— N° 183.— Spitta, Contes ar. mod., 105-111 (Meyer, Essays, **1**, 188-189.)—Artin, Contes pop. de la val. du Nil, 69-75.—Tawney, **1**, 223-224 et 576.—Cosquin, **1**, 176-177.— Rev. d. trad. pop., **4**, 534, **10**, 145 et **11**, 285-286.— Château où l'on s'endort : Qazwîni, **1**, 179-180.

Il retourne en Egypte, donne l'anneau à son frère, qui est monté sur le trône et qui le jette en prison. Mais l'officier qui doit le mettre à mort a pitié de lui et le laisse s'enfuir.

Il trouve asile à la cour de Bedreddin sans cesser d'éprouver pour Bedy al Jemal un inconsolable amour.

Encadré dans le nº 99. — Burton, **8**, 272.

C.

3. — Caylus, **7**, 192. (D'abord dans * Pot pourri, Amsterdam, 1748.) — Pourrat, **4**, 336.

Le roi d'Egypte, Hasm, est un roi juste. On rapporte ici de lui un trait de générosité. Une de ses esclaves s'éprend d'un jeune homme. L'intrigue est découverte parce que le roi envoie un plat à l'esclave; celle-ci en donne à son amant, dont un ami trouve un diamant dans le mets et fait une dénonciation au roi; mais celui-ci pardonne. (Nº 302.)

Il épouse la fille du roi de l'Arabie heureuse, parce que les astrologues lui ont annoncé qu'il en aurait un fils. Le jour où il naît, naît au ministre aussi un fils, Saïd, qu'on élève avec le prince. On prédit que le prince courra des dangers pendant sa jeunesse.

Quand il a atteint dix-huit ans, son père lui fait cadeau d'un vieux coffre, où il trouve un anneau de Salomon portant des caractères hébreux et le portrait d'une jeune fille, dont il s'éprend. Dévoré d'une profonde mélancolie, il en avoue enfin la cause; on cherche en vain à le distraire, notamment en faisant faire des recherches; on lui permet alors de voyager avec Saïd pour trouver le pays d'Irem.

En Chine, un vieillard l'envoie à Kebr. Une tempête le sépare de Saïd.

Prisonnier d'un nègre anthropophage, il est aimé de la princesse, dont il repousse l'amour; condamné aux travaux les plus rudes, il s'enfuit sur un radeau.

Ile où des poissons viennent jouer la nuit sur le rivage.

Mort de son compagnon. Ile du bois de sandal et d'aloès, occupée par des fourmis grosses comme des dogues. Les marchands, pour marquer les arbres,

galoppent en jetant de la viande et viennent couper ces arbres à la saison de la retraite des fourmis. (N° B.)

Seif s'attache à la patte d'un oiseau gigantesque; il tombe, mais l'oiseau le rattrape et le porte à ses petits, qu'un serpent vient, fort à propos, dévorer. (N° 373 B.)

Palais, dont il prend la clef grâce à son anneau. Il y trouve une belle jeune fille endormie; elle s'éveille quand il touche la pierre gravée qui lui sert d'oreiller. C'est Méliké, l'une des filles du roi de Serendib, Chesbal, qu'un génie a enlevée et qu'il tient endormie pour tâcher de gagner son amour.

Elle lui apprend que Bedihulgemal est son amie et vient souvent la voir, parce que sa mère, en la mettant au monde sous un arbre où la mère de Bedihulgemal était retenue par un enchantement, l'a ainsi libérée; l'odeur des mets qu'on servait à la reine a d'ailleurs aussi contribué à ce résultat. Les deux mères se lient d'amitié et échangent leurs enfants pour les élever.

Quant au génie, son âme est dans le corps d'un pigeon, enfermé dans un cercueil de verre plongé au fond de la mer; il n'en sortira que si l'anneau de Salomon l'en tire. Seif, qui a cet anneau, fait apparaître le cercueil et tue le pigeon : il voit tomber à ses pieds le cadavre du génie. (N° 100.)

Radeau. Crocodile tué par Seif. Les voyageurs sont recueillis par un oncle de la princesse et amenés à Serendib.

On y retrouve Saïd, qui, dans une île, avait été mis en cage par des singes. Il s'échappe et est pris par des noirs, dont on le délivre. Il arrive enfin à Serendib. Seif le présente à Méliké, dont il s'éprend.

Grâce à l'intervention de Méliké. Bedihulgemal finit par aimer Seif. Elle l'envoie à sa grand mère, qui décide son fils à consentir au mariage : ses qualités dissipent les scrupules que cause la crainte de l'inconstance des hommes.

Seif laisse tomber son anneau; les génies, qui veulent venger la mort du génie tué, l'emportent. Guerre entre les deux rois des génies. La princesse s'empare de Kilsem, l'autre roi; il se réconcilie avec Chesbal.

Chesbal, voulant s'assurer que Seif est digne de sa fille, lui fait proposer des énigmes par Kilsem (n° 207); il se tire de cette épreuve à son honneur.

Mariage. Retour en Egypte, où Seif reçoit la couronne de son père, quand, peu après, il vient à mourir. Saïd, qui a épousé Méliké, devient son ministre.

Cadre des nos 66 et 128.

(**121** *de Syntipas.*) — *Le prince de Carizme.*

A.

1. — Ms. Gauttier ?

3. — Gauttier, **1**, 146 et **7**, 362. — Habicht, **1**, 132 et **13**, 297. (Cfr. Hist. de la sultane de Perse, Paris, 1707 ou Amsterdam, 1708, 211 ou Cabinet des fées, **16**, 211. — Loiseleur, M. J., 355.)

Conformément à son horoscope, le prince de Carizme doit subir un grand nombre de malheurs jusqu'à l'âge de trente ans.

Quand il a quinze ans, un pirate européen le prend avec sa suite de quarante personnes et le vend aux cynocéphales anthropophages (Samsars.) Quand ses compagnons sont mangés et que son tour est venu, il se défend avec tant de courage que le roi des cynocéphales, pris d'estime pour lui, le marie à sa fille malgré ses répugnances.

Peu de jours après, elle meurt et, selon la coutume du pays, on l'enterre vivant avec elle. (N° 373 D.) Dans le souterrain, il voit de la lumière. C'est la princesse de Géorgie, qui, envoyée à son fiancé, avait été jetée par une tempête sur la côte des Samsars et avait été seule épargnée, parce qu'elle avait épousé un vieux seigneur, qui est mort bientôt après le mariage. [1]

Le prince de Carizme ayant promis d'épouser la princesse, ils découvrent une pierre sur laquelle, nominalement désignés, ils sont invités par une inscription à la soulever et à descendre l'escalier qui est en dessous. Ils arrivent ainsi au bord d'un fleuve, y trouvent une barque, y entrent et traversent une voûte d'une étendue immense, formée par deux montagnes. (N° 373 F.)

Abordant à la rive, ils aperçoivent un palais magnifique, où une inscription leur apprend qu'ils ne peuvent y entrer que s'ils immolent un animal à huit pieds. Pendant qu'ils se reposent et que la princesse conte son histoire au prince, celui-ci tue une tarentule sur la robe de Dilaram et la porte du palais s'ouvre d'elle-même.

---

[1] Cet épisode se retrouve dans le Bag o bahar, 196.

Ils y trouvent un vieillard, autrefois roi de la Chine, qui, possesseur de la pierre philosophale, ne peut mourir que si on l'assassine; de là sa retraite dans ce palais, qu'un talisman garde de telle façon que même le sacrifice d'un animal à huit pieds ne suffit pas s'il est accompli par un méchant.

Mariage et naissance de deux jumeaux. Heureux pendant six ans chez le vieux roi, dont ils embellissent la vie, les époux finissent par s'ennuyer et demandent la permission de s'en aller, promettant de retourner quand ils auront vu leurs parents. Mais le vieillard sait que leur intention est de ne pas revenir et se laisse mourir.

Les époux s'embarquent et un corsaire les prend. Il jette le prince dans une île et emmène la princesse et les enfants.

Le prince se trouve chez les hommes sans tête, qui ont une bouche à la poitrine et un œil à chaque épaule. Le roi l'épargne pour qu'il combatte un peuple voisin, les hommes à tête d'oiseau. Le prince les bat quand la moitié est descendue à terre; puis, portant la guerre dans leur pays, il achève leur défaite. Les hommes sans tête dévorent leurs ennemis.

Après un séjour de neuf ans, le roi force le prince à épouser sa fille. Mais la princesse, ayant pour lui l'horreur qu'il a d'elle et aimant d'ailleurs un génie, obtient sans peine qu'il renonce à ses droits. Le génie vient alors emporter la princesse et dépose le prince dans une île.

Là, il trouve un vieillard. C'est l'un des astrologues qui avaient prédit ses malheurs et qui ont fui la tyrannie du successeur du père du prince. Mais les trente ans sont accomplis. Le vieillard mène le prince à la reine : c'est sa femme, qui, enlevée par le corsaire, a été jetée ici avec ses enfants par une tempête et recueillie par le vieux roi du pays, qui, après cinq ans, voulant lui assurer le trône, l'a épousée et meurt ensuite bientôt. Le prince de Carizme est proclamé roi par le peuple.

Keller, Li romans des Sept sages, CLXXIII-CLXXIV.— Keller, Dyocletianus Leben, 51.

B.

3. — Behrnauer, Die Vierzig Veziere, 158. — Gibb, History of the forty Vezirs, 151; cfr. XXVII et 416-417.

Un roi puissant obtient enfin un fils, auquel les astrologues prédisent des malheurs depuis sa trentième jusqu'à sa soixantième année.

Marié, il a deux fils, avec lesquels il se promène un jour au bord de la mer et s'embarque ; un pirate franc le prend avec ses enfants et ses quarante esclaves. Il garde les enfants et vend les autres au roi du Séguistan, dont les habitants ont une tête mi-partie d'homme et mi-partie de chien et sont anthropophages. Quand le roi a dévoré les esclaves, le tour du prince arrive; mais il se défend vaillamment et le roi, l'admirant, lui fait épouser sa fille. Il ne peut refuser et vit quelque temps heureux.

Sa femme étant venue à mourir, la coutume exige qu'on l'enferme avec le corps dans un puits couvert d'une pierre, en lui remettant un pain et une cruche d'eau. Il voit, au milieu des cadavres et des mourants, une jeune femme. Entendant un bruit de pattes d'animal fouillant la terre, il découvre un trou, qu'ils traversent péniblement. Ils arrivent à une eau : un bateau, entraîné par le courant, leur fait traverser une grotte sur un fleuve souterrain. (N° 373 F.)

A l'autre bout, ils voient un château blanc. Une inscription avertit que les serrures ne s'ouvriront que si l'on tue devant la porte un animal à cinq pattes. La princesse tue par hasard un pou et la porte s'ouvre. Jardin dont les arbres sont d'or et couverts de fruits, qui sont des pierres précieuses. De construction en construction, ils arrivent sous une coupole, où repose un mort. Une inscription leur apprend que c'est un roi de toute la terre, qui a vécu 1000 ans, mais qui, ne pouvant échapper au sort commun, s'est fait bâtir ce mausolée en trois jours pour y mourir. (N° 16). A sa tête sont deux sources, dont il faut boire en priant pour lui.

S'étant longtemps nourris du lait de la source, ils prennent enfin des joyaux et retournent à leur navire. Débarquant dans une île, ils sont faits prisonniers par des hommes sans tête, ayant la bouche à la poitrine et les yeux sur les épaules, et piaulant comme des oiseaux. Ils s'enfuient et errent trente ans en mer, rencontrant des hommes à tête de porc ou d'oiseau. Puis le prince perd sa compagne.

Dans une autre île, on l'amène au roi comme espion ; mais on s'explique et le roi, qui a connu son père, lui fait épouser sa fille, et, cela, d'autant plus volontiers que les astrologues annoncent que la période de malheur est écoulée. Quelques années après, il meurt et laisse son trône à son gendre.

Arrive un jour un marchand franc avec deux enfants. Averti par la voix

du sang (n° 8), le prince, par ses interrogations, découvre que ce sont ses fils. On condamne le Franc à de cruels supplices. Le prince, plus tard, hérite encore du royaume de son père.

Cynocéphales. Qazwîni, **1**, 180 et 194 (Naf., 18); **2**, 333. — Mous., **2**, 121. — Defrémery, Batoutah, **4**, 224.— Loiseleur, M. J., 355.— Apollonius de Tyane, VI, 1, p 258.—Reinaud, Rel., LXXIII.—Marco Polo, édit. Pauthier, 581.— Mandeville, chap. XIX.— Mélusine, **7**, 119-120.— Hole, 198-200.— Berger, Trad. tératol., 67-89 et 341.— Cordier, Les monstres dans la légende et dans la nature. Dans Rev. d. trad. pop., **5**, 71-89.—Jeep, Rhein. Museum, **52**, 213-236.—Tobler, Ueber Sagenhafte Völker des Alterthums u. Mittelalters. Dans Zeit. f. Völkerpsych., **18**, 238. (Moyen-âge, **3**, 20 et Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 448.) — Bartsch, Herzog Ernst, CXL-CXLII.— Lucien, Hist. vérit., I, n° 16 (les cynobalanes.)

Acéphales. N° 233.—Qazwini, **1**, 180 et **2**, 335.—Mous., **2**, 117.—* Historia Medica de Acephalis, Auctore Marco Mappo, Medicinæ Doctore, Professore et Archiatro Argentinensi. Argentorati, Typis Joan. Freder. Spoor. 1687. In-4. Figures. C. R. Nouv. de la Rép. d. lettres, **8**, 1064-1072.—Berger, Trad. tératol., 109-111, 365 et 436.

Hommes à tête d'oiseau. Liebrecht, Gervasius, 157.— Cfr. Damîri, **2**, 2.— Qazwîni, **1**, 174.

L'influence directe ou indirecte des récits orientaux de voyages merveilleux se montre dans plus d'un roman du moyen-âge. Ceux qui semblent avoir plus emprunté au Prince de Carizme (ou à son prototype) et à Alexandre qu'à Sindbâd sont les suivants :

Herzog Ernst.

Herzog Ernst herausgegeben von Karl Bartsch. Wien, 1869. (Druck von J. B. Hirschfeld in Leipzig) Wilhelm Braumüller, K. K. Hof-und Universitätsbuchhändler. Gr. in-8. VIII, CLXXII et 308.—C. R. Martin, Heidelb. Jahrbb., 1870, 163-165; Liebrecht, Gött. gel. Anz., 1870, 1227-1234.

Bartsch indique les différentes formes de la légende aux pages suivantes : XXXVI; LI-LIII; LXIII-LXIV; LXX-LXXII; LXXVI-LXXVII; LXXXIII-LXXXV.

On y trouve les hommes à tête d'oiseau, CXLIV-CXLV; la mer coagulée, CXLV-CXLVIII; la montagne d'aimant, CXLVIII-CLII; le griffon, CLII-CLX; le fleuve souterrain, CLX-CLXVI; les arimaspes, CLXVI-CLXVIII; les sciapodes, CLXIX; les panothes, CLXX; les pygmées, CLXX-CLXXII; les géants cananéens, CLXXII.

Cholevius (* Geschichte der deutschen Poesie nach ihren antiken Elementen) rapproche le Herzog Ernst du Prince de Carizme. (Bartsch, CXLIV.) — Rohde (182) croit que le Herzog Ernst est une imitation du roman de Saïf ibn Dî Yazane (Bibliog. arabe, **3**, n° 143.) Mais rien dans ce que donnent les résumés d'Ahlwardt ou la traduction de Habicht ne semble autoriser cette conjecture. — Halling (* Geschichte der Skythen, 382) croit retrouver en Perse la partie historique du Herzog Ernst. (Mone, Anzeiger, **5**, 54.)

Heinrich der Löwe.

Imitation du Herzog Ernst. (Bartsch, CVII et suiv.)

Reinfrit von Braunschweig.

Autre imitation. (Bartsch, CXXX et suiv.)

Huon de Bordeaux.

Il ne s'agit ici que de la seconde partie de Huon, telle que la donne un manuscrit de Turin du XIVe siècle.

Voir Grässe, Lehrbuch, **2**, 3, 1, 346-347 et 435. — Dunlop-Liebrecht, 128-131, 477-478 et 538. — Œuvres du Comte de Tressan, 1822, **4**, 115-235 (206-207). — Les anciens poètes de la France... Huon de Bordeaux. Chanson de geste Publiée pour la première fois... par MM. F. Guessard et C. Grandmaison. A Paris chez F. Vieweg... 1860. In-8, (8), CXXV, (3), 329 et (1). Voir XLIII et suiv.) — * I complementi della Chanson d'Huon de Bordeaux testi francesi inediti tratti da un codice di Torino e public. da A. Graf. Halle, 1878. In-4.

On y trouve Judas dans la mer; la montagne d'aimant; le griffon; la fontaine et l'arbre de jouvence; le voyage souterrain; Caïn au tonneau; les hommes à grandes oreilles.

Bartsch, après Grimm et Haupt, rapproche cette partie de Huon du Herzog Ernst. (CXLIV.)

Guerino meschino.

Bibliothèque des romans, 1777, janvier, **2**, 5-51.— Grässe, Lehrbuch, **2**, 3, 1, 368-372 et 431.— Dunlop-Liebrecht, 313-317 et 503-504.

Les arbres du soleil et de la lune; les cynocéphales; les sciapodes.

Mabrian.

Bibl. des romans, 1778, juillet, **1**, 102-159.— Grässe, Lehrbuch, 338-339. — Dunlop-Liebrecht, 144.

Les cynocéphales; la montagne d'aimant; animaux voraces à têtes d'oiseaux avec des becs crochus.

373bis. — *Alexandre.*

L'histoire fabuleuse d'Alexandre sera traitée en détail au chapitre des légendes; ici, il ne s'agit que de donner, dans un but de comparaison, un résumé de ses voyages merveilleux d'après le Pseudo-Callisthène. (Fabricius-Harles, Bibl. græca, **3**, 36-37; Rohde, d. griech. Roman, 1876, 184 et suiv.)

Nous avons suivi le texte édité par K. Müller. (Ariani anabasis et indica... Parisiis, editore Ambrosio Firmin Didot... 1846. Gr. in-8. XXXII et 180.) Cfr. Notice de la plupart des manuscrits grecs, latins et en vieux français, contenant l'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand connue sous le nom de Pseudo-Callisthène. Suivie de plusieurs extraits de ces manuscrits. Par M. Jules Berger de Xivrey. Dans Not. et extraits, **13**, 2, 162-306.— Jules Berger de Xivrey. Traditions tératologiques ou récits de l'antiquité et du moyen âge en Occident sur quelques points de la fable... Paris... imp. royale. 1836. (Lettre d'Alexandre le Grand à Olympias et à Aristote sur les prodiges de l'Inde avec la traduction française, p. 333.— Merveilles

d'Inde par Jehan Wauquelin, p. 380.— Proprietez des bestes, p. 441.) — Talbot, Essai sur la légende d'Alexandre-le-Grand dans les romans français du XIIe siècle... Paris... 1850. In-8, 236 et (2). — Zacher. Alexandri Magni Iter ad paradisum ex codd. Mss. Latinis... Regimonti Pr... 1859. In-8. 32. (Lit. Ctbl.. 1860. 219.— Heidelb. Jahrbb., 1859, 704.)

La traduction du Pseudo-Callisthène se trouve dans H. Weissmann, Alexander, Gedicht des zwölften Jahrhunderts, vom Pfaffen Lamprecht... Frankfurt a. M... 1850, **2**, 1 et suiv.—Voir aussi le deuxième volume de * P. Meyer, Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge. 1886.

La légende hébraïque d'Alexandre, comme la donne le Josippon, se rattache directement au Pseudo-Callisthène. Josippon sive Josephi Ben-Gorionis historiæ judaicæ libri sex. Ex hebræo latine vertit... Johannes Gagnier.. Oxonii. 1706 in-4. 69 et suiv.—Cfr. Weissmann, **2**, 491 et suiv.—L. Donath, Die Alexandersage in Talmud und Midrasch... Fulda, 1873. In-8. (2) et 42. — Steinschneider, d. heb. Uebersetz., 898 et suiv.

Il convient de comparer certains romans grecs, dont les voyages ont plus d'un rapport avec ceux d'Alexandre, à savoir :

1°) Yamboulos.—Voir Rohde, 224 et suiv.

2°) L'histoire véritable de Lucien.—Voir Rohde, 190 et suiv.; 227 ; 258 et 269.

Nous citons Lucien d'après E. Talbot. Œuvres complètes de Lucien de Samosate... Paris... Hachette... 1857, **1**, 380-417.

3°) La Vie d'Apollonius de Tyane par Philostrate.

Traductions. * Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges; par Philostrate, et ses lettres. Ouvrage traduit du grec, avec introduction, notes et éclaircissements, par A. Chassang, maître de conférences à l'École normale supérieure. Paris (imp. Bourdier et Cie) libr. Didier et Cie. In-8. XVI et 496. 2e édition. — * Flav. Philostratus d. A. Werke übersetzt von Fr. Jacobs, tomes 2 à 5, dans la collection de Tafel, Osiander et Schwab, Griechische Prosaiker in neuen Uebersetz. Stuttgart, 1826 à 1835.— * Philostratus, Apollonius von Tyana. Aus d. Griech. übers. und erläut. von Ed. Baltzer. Rudolstadt, Hartung u. Sohn. 1883. Gr. in-8. IV et 403; carte. 6 m.

Voir Fabricius-Harles, **5**, 540 et suiv.— Buhle, dans Ersch et Gruber,

440-445. — Rohde, 298, 368, 438 et suiv., 466. — * Ferd. Chr. Baur, Apollonius von Tyana und Christus oder das Verhältniss des Pythagoreismus zum Christenthum. Ein Beitrag zur Religionsgeschichte der ersten Jahrhunderte nach Christus. Dans Tübinger Zeits. f. Theol. et à part, Tübingen, Fues, 1832, gr. in-8, 15 1/2 feuilles. — Albert Réville, Le Christ païen du 3e siècle. Dans Rev. d. Deux Mondes, 1865, **59**, 620-654. — * Ed. Müller, War Apollonius von Tyana ein Weiser oder ein Betrüger oder ein Schwärmer und Fanatiker? Eine culturhistorische Untersuchung. Breslau, Max u. Comp. 1861. In-4. 56. — * De Beauvoir-Priaux, The indian travels of Apollonius of Tyana, and the indian embassies to Rome from Augustus to Justinian. London. 1873. In-12. — Newman, Historical Sketches. London, Longmans 1886. 6th Edit., **1**, 301-331. (Apollonius of Tyana.). — * Nielsen. Apollonius fra Tyana. Kjöbenhavn. 1879. — * Joh. Göttsching, Apollonius von Tyana. Berlin. 1889. Gr. in-8. 126. — J. Miller, Die Beziehungen der vita Apollonii des Philostratus zur Pythagorassage. Dans Philologus, **51**, 137-145. — J. Miller, Zur Frage nach der Persönlichkeit des Apollonius von Tyana. *Ibidem*, 581-584. — * G. R. S. Mead, Apollonius of Tyana, Philosopher, Reformer of the first century A. D. London. 1901. In-8. 164.

Nos citations sont faites d'après l'édition de Morel. (Philostrati Lemnii opera quæ exstant... Parisiis... Orry... 1608. Fol. 1-431.)

Il y a eu, en Orient, beaucoup d'imitations des voyages d'Alexandre, p. ex. : L'histoire du roi Sabour (Rev. d. trad. pop., **11**, 273 et suiv.) ou Salomon et la Simorgue (voir, plus haut, p. 13.)

II.

29. (Müller, XIII et 85. Cfr. XI et 30.) Après avoir fondé Alexandrie Alexandre va visiter les peuples lointains. Il rencontre d'abord des femmes velues [1], aux yeux brillants (cfr. Berger, 132) ; elles ont de grands ongles

[1] Berger, 100, 117, 404, 409-410 et 427.

et des pieds d'onagre (1); leur corps est aussi long que celui de trois hommes. Elles mangent des soldats, mais Alexandre les chasse au moyen de chiens.

Désert. Fourmis qui enlèvent des chevaux et des hommes; ont les met en fuite au moyen de feu (2).— Large fleuve.

30. (M., XIII et 85.) Ce fleuve roule trois jours de l'eau et, trois jours, du sable. (Cfr. n° 153.) Comment Alexandre le fait traverser.

31. (M., XIII et 85-86.) Nains d'une coudée et demie (n° 373 C), qui se soumettent à Alexandre sans qu'il leur fasse rien. Lac. Statue de Sésonchosis, ressemblant à Alexandre. Une inscription grecque avertit qu'on ne peut aller plus loin. Alexandre la couvre pour que ses soldats ne se découragent pas et prétend qu'elle lui annonce un monde que nul homme n'a parcouru.

32. (M., XIII et 86; Josippon, 69.) Forêt. Géants de vingt-quatre coudées, dont les pieds et les mains ressemblent à des scies. Après un combat, ils prennent la fuite.

33. (M., XIII et 86-87; Jos., 70.) Hommes sauvages de quatre coudées (3), nus et poilus. On envoie une femme pour les attirer (4); l'un d'eux commence à la dévorer et, chassé, crie comme un chien.— Combat où les blessés sont dévorés. A la vue de feux qu'on allume, ils s'enfuient en courant si vite qu'Alexandre, monté sur Bucéphale, ne peut prendre qu'un enfant. L'armée refuse d'aller plus loin, mais Alexandre a raison d'elle. (Man. B, note; Jos. 70. Grands chiens ayant trois yeux (5).— Grandes puces (6).— Anthropophages chassés par le feu.)

34. (M., XIII et 87.) Stèles d'Hercule et de Sémiramis.— Palais désert de Sémiramis. — Hommes nus à six mains et six pieds. Chassés par le feu, ils entrent dans des cavernes, sauf un, que l'on capture.— Cynocéphales (n° 121 de Syntipas et n° 37, plus loin) ayant une voix mi-partie humaine et

---

(1) *Onagre.* Berger, 223-228.

(2) Pour chasser les monstres, on emploie des chiens ou, surtout, le feu. (N° 6 A.) Ailleurs, on fait du bruit. (Apollonius, III, 16, p. 157; Reinaud, Rel., 2, notes, 6-7 et 75-80, texte arabe, 169; Devic, Merv., 173.)

(3) Apollonius, II, 2, p. 58.

(4) Berger, 417-419 et 472.

(5) *Hommes ou animaux ayant trois ou six yeux.* Berger, 340 et 362.

(6) Lucien, Hist. vérit., I, n° 13.

mi-partie canine; ils fuient à cause du feu.— Grande écrevisse, qui sort de la mer pour enlever un cheval mort [1]. — Un feu allumé autour du camp le préserve contre les animaux marins.

35. (M., XIII et 87-88.) Ile des Brachmanes ou Oxydraques. Philon (III, n° 17) s'y rend d'abord pour s'assurer qu'Alexandre n'y courra aucun danger. Puis Alexandre y va à son tour. (Cfr. III, nos 4 et suiv.)

36. (M., XIII et 88; Jos., 70-71.) Fleuve dans lequel des arbres grandissent [2] avec le soleil levant pendant six heures pour décroître ensuite jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Ils répandent un parfum suave et distillent des larmes comme le figuier. Quand Alexandre dit d'en couper et de recueillir cette gomme au moyen d'éponges, ceux qui le font sont battus par des démons invisibles. Il renonce à son entreprise parce qu'une voix l'avertit qu'à continuer l'armée deviendrait muette.— Pierres noires du fleuve, qui communiquent leur couleur à ceux qui les touchent. — Poissons qui se cuisent non au feu mais dans de l'eau froide.— Oiseaux comme ceux de la Grèce, mais qui lancent du feu quand on les touche.

37. (M., XIII et 88-89.) Pays ténébreux. Animaux de dix coudées, à six pattes, ou à trois yeux, ou à cinq.— Animaux inoffensifs de vingt coudées, comme des onagres, avec six yeux, dont deux seulement voient. (Jos., 71.) — Cynocéphales poilus ichthyophages.— Phoques.

38. (M., XIII et 89; Not. et extraits, **13**, 2, 181-184 et 195; Jos., 71.) Pays obscur.— Ile où l'on entend des hommes parler grec, mais sans les voir.—De grandes écrevisses (n° 34 ci-dessus) enlèvent des soldats. On en tue une et on trouve dans son corps sept perles de grande valeur.— Alexandre veut alors voir le fond de la mer [3] et s'y fait descendre dans

---

(1) *Ecrevisses.* N° 38, plus loin.— Berger, 341, 367 et 391.— Devic, Merv., 5, 6 et 168; V. d. Lith, 7 et 7-8.— * G. Schlegel. La Langouste géante dans les récits chinois et arabes. Dans T'oung Pao, **3**, 65-66.— *Se changeant en pierre.* Reinaud, Rel., 21, notes, 14 et texte arabe, 197-178. — Devic, Merv., 204 et 145; V. d. Lith, 278.— De Goeje, Bibl. geog. arab., **6**, 48.

(2) De Goeje, Japan, 196-197. — Cfr. n° 44 et III, n° 17, plus loin.

(3) Jos., 92.— Grässe, Lehrbuch, **2**, 3, 1, 449.— Dunlop-Liebrecht, 184 et 483.— Rev. d. trad. pop., **12**, 505.—Notices et extraits, **19**, 1, 73-74. (Ibn Haldoûne.)

un tonneau de verre renfermé dans une cage; une ouverture lui permettra de prendre ce qui est au fond de l'eau. Un grand poisson ébranle deux fois la chaîne, dont la mise en mouvement est le signal convenu pour remonter Alexandre. Descendu une troisième fois, il est saisi par le poisson, qui le lance sur la rive.

39. (M., XIII et 89-90; Jos., 71.) Précipice où Alexandre jette un pont; arc où il fait écrire une inscription. — Le pays des bienheureux, où ne luit pas le soleil. Alexandre décide de l'explorer avec de jeunes soldats, à l'exclusion des vieillards [1] Mais le père de deux soldats les persuade de l'emmener, parce qu'ils seront récompensés dès qu'on aura besoin des conseils d'un vieillard; il se rajeunit donc en se faisant raser les cheveux et la barbe. Quand Alexandre n'ose plus avancer, se rendant compte que ses chevaux ne pourront pas revenir, il ordonne qu'on retourne chercher un vieillard pour lui demander conseil. Nul ne l'osant, les fils amènent leur père, qui dit d'emmener des juments et de laisser ici leurs poulains; il avertit aussi ses fils d'avoir à ramasser ce qu'ils trouveront sur le sol. — Fontaine qui lance des éclairs. Alexandre ayant faim, le cuisinier (André) y va laver un poisson salé, qui, à peine humecté, revit et lui glisse des mains. Sans rien dire, André emplit un flacon de cette eau de jouvence. (N° 239.)

40. (M., XIII et 90-91; Jos., 71.) Trois oiseaux à visage humain et parlant grec avertissent Alexandre de ne pas rester dans ce pays des bienheureux et lui annoncent qu'il vaincra Porus. Il engage ses soldats à prendre quelque chose de ce pays, mais ils ne l'écoutent pas tous. Les deux fils remplissent leurs sacs. Retour grâce aux juments.

41. (M., XIII et 91-92.) Les objets rapportés sont des pierres précieuses. Alexandre se fâche parce qu'André ne lui a pas parlé de l'eau de jouvence. André en boit et en donne à une fille d'Alexandre, Calè. Alexandre la chasse et elle devient un démon sous le nom de Néréis; André, jeté dans la mer, devient aussi un démon.

On prend deux oiseaux, qu'on fait jeûner trois jours et on leur attache au cou un joug, sur lequel Alexandre prend place, tenant une lance surmontée d'un morceau de viande. Les oiseaux l'emportent au ciel [2]. Un

---

[1] De Goeje, Sindb, 31-32. — Bolte, Jakob Freys Gartengesellschaft (Lit. Verein, n° 209), 262-263.

[2] Jos., 92.— Grässe, Lehrbuch, 2, 3, 1, 449.—Dunlop-Liebrecht, 184.— Voir n° 130.

volatile anthropomorphe l'avertit de descendre et lui montre un serpent en cercle, entourant un disque : c'est la mer entourant la terre.

Alexandre finit par retrouver ses compagnons. Des oiseaux à forme humaine l'avertissent que, s'il va à droite, il verra des merveilles.

42. (M., XIII et 92.) Lac dont l'eau ressemble à du miel. Un poisson, en sautant vivement après Alexandre, tombe sur le sol; on le tue et on y trouve une pierre lumineuse, qui lui sert dorénavant de lampe. (N° 443.) —La nuit, des femmes sortent du lac, viennent chanter, puis disparaissent.

Hommes chevaux (centaures.) (1) Pour en prendre un, Alexandre fait creuser un fossé qu'il remplit de roseaux et d'herbe; puis il ordonne de ne leur lancer que des flèches sans fer. Croyant que les armes des Grecs n'ont pas de force, ils attaquent sans crainte et on en prend plusieurs, qu'on voudrait ramener; mais ils meurent parce qu'on ignore ce qu'il faut leur donner à manger.

43. (M., XIII-XIV et 92-93.) Lettre d'Alexandre à sa mère racontant ce qui précède.

44. (M., XIV et 93-94.) Pays du soleil, où il y a des arbres sacrés, oracles d'Apollon. (III, n° 17.) Une voix annonce la mort d'Alexandre.

Petits hommes à un pied, avec une queue de brebis, rapides à la course. Alexandre se laisse émouvoir par les plaintes de ceux qu'on a pris; quand ils sont hors de ses atteintes, ils se moquent de lui.

III.

3. (M., XIV et 96-97; Jos., 72-73.) Stratagème d'Alexandre contre les éléphants de Porus.

4 et suiv. (M., XIV et 98-100.) Les brachmanes.

6. (M., XIV et 100-101; Jos., 74-75.) Sagesse des brachmanes (2). Questions: Où sont leurs tombes? Y a-t-il plus de morts que de vivants? La mort est-elle plus forte que la vie? La terre est-elle plus grande que la mer? Quel est l'animal le plus rusé? Qu'est-ce que la royauté? La nuit est-elle

(1) Berger, 28-37.

(2) Basset, Zen. du Mzab, 180-181.

antérieure au jour? A qui ne peut-on mentir? La droite vaut-elle mieux que la gauche? Avez-vous un roi? Quels sont vos biens?

Alexandre leur disant de lui demander quelque chose, ils réclament l'immortalité, qu'il ne peut leur assurer.

7-16. (M., XIV et 102 et suiv.) Traité de Palladius sur les peuples de l'Inde et les brachmanes.

7. (M., 102-103.) Arbres produisant de la laine. (Cfr. p. 18 ci-dessus.) — A cause de l'aimant, on met des clous de bois aux navires. (1)

8. (M., 103.) Arbres qui ont, en même temps, des fleurs et des fruits.

10. (M., 105-106.) Dans leur fleuve est un animal qui peut dévorer un éléphant: il ne se montre pas quand les brachmanes passent l'eau. — Serpents de 70 coudées.— Fourmis de la grandeur de la paume d'un homme.—Scorpions (2) grands comme la coudée d'un homme.— Troupeau d'éléphants. (3)

17. (M., XIV et 120-125; Jos., 75-77.) Lettre à Aristote. Ichthyophages (4). — Ile où se trouve le tombeau rempli d'or d'un ancien roi. Philon demande à l'explorer avant qu'Alexandre s'y risque et périt (II, n° 35, plus haut.) — Eclipse. — Comment on s'arme à cause des serpents. — Grands roseaux. — Eau amère.—Hippopotames (5).— Stèle de Sésonchosis.—Grands scorpions. — Grands lions. — Rhinocéros. — Sangliers. — Lynx. — Panthères (6).— Tigres (7).— Animaux à queue de scorpion.— Eléphants.— Bélier-taureau. — Taurélephant (taurélaphe.) — Hommes à six mains. — Himantopodes (N° 373 E.) — Perdrix-chiens.—Renards de nuit.—Crocodiles (8).— Grandes chauves-souris dentées (9).—Nycticorax.

---

(1) N° 117.— Devic, Merv., 79-80; V. d. Lith, 92-93. Cfr. Reinaud, Rel., LXVI et notes, 47.— Defrémery, Batoutah, **4**, 121.

(2) *Scorpions.* Berger, 388 et 534-539.

(3) *Eléphants.* Berger, 220-222, 407-409, 442 et suiv., 491-501 et 539.

(4) *Ichthyophages.* Berger, 62-66.

(5) *Hippopotames.* Berger, 287-288, 387, 456 et 459.

(6) *Panthères.* Berger, 238-239; cfr. 233 et suiv.

(7) *Tigres.* Berger, 229-231 et 523 525.

(8) *Crocodiles.* Berger, 303-304 et 526-533.

(9) *Chauves-souris.* Berger, 396-399.

Arbre (mâle) du soleil et arbre (femelle) de la lune, parlant, l'un trois fois par jour, l'autre, trois fois par nuit. Ils annoncent à Alexandre qu'il va mourir, tué par les siens. (1)

18-24. (M., XIV et 125-136 ; Jos., 78-88.) Palais de Sémiramis. — Alexandre et Candace. — Sésonchosis. (21, p. 130 : Fruits remarquables, grands raisins. — Grands singes.)

25-27. (M., XIV et 136-140; Jos., 88-91, cfr. 80-82.) Les Amazones. (N° 22 de Syntipas.) (26, p. 138-139 : Alexandre renferme des peuples impies, c.à.d. Gog et Magog; cfr. ci-après.)

28-29. (M., XIV et 140-143; Not. et extraits, **13**, 2, 253-257 ; Jos., 91-92.) Colonnes d'Hercule. — Mer rouge. — Le fleuve Atlas. — Les Acéphales (2), qui ont l'œil et la bouche dans la poitrine. — Hommes à six mains; à têtes de taureaux (3); troglodytes; himantopodes; velus; à face de lion. — Ville du soleil. — Tanais. — Palais de Cyrus et de Xerxès. — Peuples anthropophages qui boivent le sang et mangent leurs morts. Alexandre les enferme (Gog et Magog; cfr. ci-dessus.)

Fourmi. Ci-dessus, II, n° 29 et III, n° 10. — Nos 153 et 348 B et C. — Les fourmis et l'or : Hérodote, III, chap. 102. (Traduction de Larcher, 1786, **3**, 338-339 — Edit. Schweighäuser, 1816, **5**, 102-103.) — Apollonius, VI, 1, p. 258. — Mandeville, chap. XXX. — * Asiatic Researches (Rev. encyclop., **19**, 619-621.) — v. Veltheim. (Ci-dessus, p. 13.) — Bochart, Hieroz., **2**, 813-816. — Colomesii Opera, 291. — Berger, 259-267. — Eckstein, Journ. asiat., 1855, **2**, 500-522. — * Ueber den Ursprung der Sage von den goldgrabenden

---

(1) *Arbres qui parlent.* II, n° 44, ci-dessus; cfr. II, n° 36. — Jos., 77-78. — Guérino (p. 79, ci-dessus.) — Dunlop-Liebrecht, 314 et 504. — Liebrecht, Gervasius, 3-4, 62-63 et 164. — Rev. d. trad. pop., **11**, 278, 280 et 286. (Sabour.) — Quart. Rev., **125**, 148-150 et 160. — Apollonius de Tyane, VI, 5, p. 268. (V, 1, p. 211, un arbre qui saigne.)

(2) N° 121 de Syntipas; cfr. Jos., 71.

(3) Hommes à têtes de cheval. Berger, 433.

Ameisen von Dr. Frederik Schiern Kopenh.-Leipzig, Alfred Lorentz. 1873. In-8. 53. C. R. A. Bergaigne, Rev. crit., 1874, **2**, 33-37. — Devic, Merv., 56-57, 107 et 183; V. d. Lith, 65, 125, 235 et 235-236. (1)

Il y a, chez les Musulmans, encore d'autres voyages extraordinaires.

Voir les nos 23 et 26 des contes de Mohdy et les nos 233, 236 et 243 des Mille et une nuits.

— Man. Paris, 313, no 1913, 7 : Aventures de Moïse dans l'île merveilleuse.

— Man. Paris, 626, no 3669, 3 : Histoire de l'île des émeraudes.

— Man. Paris, 626, no 3669, 4 : Les merveilles de la mer.

— Man. Vatican. Vat. auct., **4**, 2, 319 : Voyage de Joseph, fils de Zacharie en Chine et aux Indes.

— Hâyid. Dans Carra, Abrégé des merv., 316-351. (Cfr. Goldziher, Abhandd. z. arab. Philol., **2**, XC-XCI.)

— Man. Berlin, **6**, 386 et suiv.

Relation.

1. *L'édition de Renaudot.* * Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans. Traduit de l'arabe avec des remarques. Paris, 1718. Gr. in-8.

* Ancient Accounts of India and China, by two Mohammedan travellers, who went to those parts in the ninth century; translated from the Arabic by Eusebius Renaudot. London. 1733. In-8, 6 feuilles.

Réédité dans * Pinkerton's General Collection of the Best and most Interesting Voyages and Travels, 1808, tome **7**.

---

(1) Chez les voyageurs on trouve des échos des merveilles orientales.

Pour les juifs, on peut citer Eldad le danite (Réc. égyptienne, 38-39), Benjamin de Tudèle (*ibidem*, 39) Bar Bar Channah (*ibidem*, 40-43; Hermes, **30**, 187 ; Clouston, Flowers, 221-226).

Chez nous, Marco Polo, Pigafetta, Mandeville.

C'est probablement aussi à une source orientale qu'est emprunté le voyage portugais publié par E. Teza dans le Zeit. f. roman. Philol., **11**, 289-297.

* Antiche Relazioni dell' Indie e della China di due Maomettani che nel secolo IX v'andarono. Trad. dall' araba nella lingua francese ed ill. con note e dissert. dal S. Eus. Renodozio. Fatte ital. per un'anonimo. Bologna. 1749. In-4. 376.

C. R. * Mémoires de Trévoux, juillet 1719, 1132.— Acta erud., 1721, suppl., 225-228. — Liron, Singularités hist. et litt., **2**, 517-524. — Prémare, Lettres édif. et curieuses écrites des missions étrangères, édit. 1781, **21**, 183-237; anc. édition, **19**, 420 et suiv.— De Guignes, J. d. sçavans, 1764, **7**, 315-330 et Not. et extraits, **1**, 1, 156-164. (Michaelis, Neue or. u. exeg. Biblioth., **8**, 31-38; Esprit d. journaux, 17e année, **10**, 107; Gött. gel. Anz., 1788, 636-637; Classical Journal, **10**, 333-335.) — Quatremère, Journ. asiat., 1839, **1**, 22-25. — Article de St Martin sur Renaudot, no IX dans la Biog. de Michaud.—Reinaud, Rel., I-V et XIII.— Brockelmann, **1**, 523.

2. *L'édition de Langlès-Reinaud.* Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine dans le IXe siècle de l'ère chrétienne texte arabe imprimé en 1811 par les soins de feu Langlès (1) publié avec des corrections et additions et accompagné d'une traduction française et d'éclaircissements par M. Reinaud membre de l'Institut. Tome I Introduction et traduction Paris imprimé par autorisation du Roi à l'imprimerie royale 1845. In-12, (6), CLXXX et 154.—Tome II. Notes de la traduction et texte arabe. 105, (1) et 202 de texte arabe.

Sur les textes que Reinaud a ajoutés à l'édition de Langlès, voir VIII-XI.

— La traduction de Reinaud a été réimprimée dans Charton, Voyageurs anciens et modernes, **2**, 94-155. (Avec illustrations.)

Charton a supprimé plusieurs passages, qui lui ont paru trop peu décents.

C. R. Reinaud, Correspondant du 10 sept. 1846 ou Nouv. Ann. d. Voy., **112**, 90-97.—Journ d. sav., 1846, 123-124.—Quatremère, Journ. d. sav., 1846, 513-531, 677-690, 733-750 et 1847, 235-249.—Defrémery, Nouv. Ann. d. Voy., **112**, 303-330.— (Amari?), Nouv. Rev. encyclop., **1**, 50-56. — Dulaurier, Etudes sur l'ouvrage intitulé *Relation...* Journ. asiat., 1846, **2**, 131-220;

(1) De Sacy possédait un exemplaire de ce texte que le savant auteur du catalogue de ses livres a décrit en 1847 comme une rareté unique (**3**, 115, no 4413.) Il ignorait que toute l'édition du texte était conservée dans les magasins de l'imprimerie royale (Relat., V) et que Reinaud venait de le publier (1845.)

cfr. 1846, **2**, 25-26. La suite de ce travail a paru dans le Moniteur universel des 2, 3, 4 et 5 octobre.— * De Saint Martin, Rapport sur la Relation... Dans Société de Géog., 3e série, **5**, 197 et suiv. (Nouv. Ann. d. Voy., **109**, 137-143.) — * A. Maury, Examen de la route que suivaient, au IXe siècle de notre ère, les Arabes et les Persans pour aller en Chine, d'après la relation arabe traduite successivement par MM. Renaudot et Reinaud. Dans Bull. de la Soc. de Géog., 1846, avril, 203-238. (Nouv. Ann. d. Voy., **110**, 193-194 et 255.) — Rev. d. Deux-Mondes, 1846, **2**, 531-538. — * Wetzstein, (Hall.) Allg. Litz, 1847, 358-360 et 362-368.— F. W(üstenfeld), Gött. gel. Anz., 1846, 1668-1670.—Heidel. Jahrbb., 1846, 712-717.– Rapport sur les études orientales, 122-124.— Journ. asiat., 1867, **2**, 22.— Dugat, Histoire des orientalistes de l'Europe, **1**, 209-210. — Devic, Merv., XIX.— De Goeje, Japan, 180.— Brockelmann, **1**, 523.

Merveilles de l'Inde.

— عجايب الهند (Adjâ îb al-hind) Les merveilles de l'Inde ouvrage arabe inédit du Xe siècle traduit pour la première fois. D'après un manuscrit de la collection de M. Schefer, copié sur un manuscrit de la mosquée de Sainte-Sophie, à Constantinople; avec introduction, notes, index analytique et géographique par L. Marcel Devic Paris (Evreux, imp. Charles Hérissey) Alphonse Lemerre, éditeur 27, Passage Choiseul, 31 M DCCC LXXVIII. Pet. in-8. XXX, (2), 220 et (2). 2 f. 50; vélin, 5 f.; pap. de Chine, 15 f.

C. R. Renan, C. Rendus de l'Ac. des ins., 1878, 66-67.

— ... كتاب عجايب الهند Livre des merveilles de l'Inde par le capitaine Bozorg fils de Chariyâr de Râmhormoz. Texte arabe publié d'après le manuscrit de M. Schefer, Collationné sur le manuscrit de Constantinople par P. A. Van der Lith. Traduction française par L. Marcel Devic. Avec quatre planches coloriées tirées du manuscrit arabe de Harîri de la collection de M. Schefer et une carte. Publication dédiée au sixième Congrès des Orientalistes. Leide. E. J. Brill 1883-1886. (2), XIV, 310 et (2.)

Ce livre a paru en deux livraisons; il y a donc, en plus, à la première livraison, 4 pages de titre non paginées, qui doivent être remplacées par le titre définitif.

— Van der Lith. Quelques communications au sujet du Livre des Merveilles de l'Inde.

Dans les Actes du Congrès de Stockholm, **4**, 5e partie, 1-13.

L'Abrégé des Merveilles. [1]

— * L'Egypte de Murtadi, fils du Gaphiphe, où il est traité des Pyramides, du débordement du Nil. et des autres merveilles de cette province, selon les opinions et traditions des Arabes de la traduction de M. Pierre Vattier, docteur en médecine, lecteur et professeur du roi en langue arabique, sur un manuscrit arabe tiré de la bibliothèque de feu Mgr le cardinal Mazarin. Paris, Th. Joly. 1666. Pet. in-12.

Freytag, Anal., 623.—Cfr. Mélusine, **5**, 54.— Le manuscrit en question n'existe plus. (Carra, XXVIII.)

— * The Egyptian History treating of the Pyramids, the Inundation of the Nile, and other Prodigies of Egypt according to the opinions of the Arabians. Written originally in the Arabian by Murtadi the Son of Gaphiphus. Rendered into French by Mons. Vattier, Arabick Professor to the King of France. And thence faithfully done into English by J. Davies of Kidwelly, 1672. In-12.

— F. Wüstenfeld. Die älteste Ægyptische Geschichte nach den Zauber- und Wundererzählungen der Araber.

Dans Or. u. Occident, **1**, 326-340.

— F. Liebrecht. Arabische Sagen über Ægypten.

Ibidem, **3**, 358-363 ou z Volksk., 87-92.

— L'Abrégé des merveilles traduit de l'arabe d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris par le Bon Carra de Vaux Paris (imp. Capiomont et Cie) Librairie C. Klincksieck 11, rue de Lille, 11. In-8. (4), XXXVI, 413 et (3.) (Tome **26** des Actes de la Société philologique, organe de l'œuvre de St Jérôme.)

C. R. B. de Meynard, Journ. asiat., 1898, **1**, 177-182.— Ermoni, Bull. critique, 1898, 230-234.— R. Duval, Rev. crit., 1898, **1**, 381-382.—* De Charencey, Anthrop., **9**, 351-355. – E. Blochet, Rev. de l'hist. des rel., **37**, 441-448.—* J. Halévy, Rev. sémit, **6**, 175-176.—* C. F. Seybold, Or. Litz, **1**, 146-150.– J. of the Roy. As. Soc., 1898, 441-442.— * E. S. Hartland,

[1] Cfr. aussi Man. Paris, 346, n° 1931, 22.—N° 255.

J. of the Anthr. Inst. of Gr. Brit., **28**, 337-338.— Maspéro, Journ. d. sav., 1899, 69-86 et 154-172.— Berthelot, Les Merveilles de l'Egypte et les savants alexandrins. *Ibidem*, 242-253 et 271-277.—Maspéro, Note sur un passage du Livre des Merveilles. *Ibidem*, 277-278.— Journ. asiat., 1902, **1**, 92.—V. Chauvin, L'Abrégé des Merveilles et les Mille et une nuits. Mélusine, **9**, 67-70 et 91-94.— P. 88, ci-dessus.

Les imitations de Sindbâd sont peu nombreuses en Occident et les auteurs modernes de voyages merveilleux ont puisé à d'autres sources d'inspiration (Edg. Poë, J. Verne, Louis de Rougemont, H. G. Wells) (1). Comme imitation, nous ne connaissons guère que le troisième des sept voyages de Huckaback, dans le Pacha of many Tales de Marryat. (Edition Baudry, Paris, 1840, 128-143.) (2)

Par contre, on a souvent employé le nom de Sindbâd pour des titres mais sans, d'ailleurs, rien emprunter à ses aventures. C'est le cas, notamment, des écrits suivants :

* Sindbad der Seefahrer. Traderleben aus den Südsee-Inseln. Dans Illust. deutsches Familienblatt, 1882, n° 45.

* A. V. Vecchi. Racconti di mare e di guerra di Sindbad al Bahari. Illustrati da Enrico Mazzanti. Firenze. Felice Paggi. 1887. (C. R. Revue internationale, **19**, 717 et 855.)

* Le huitième voyage de Sindbad le marin. Dans * Ed. Ducotté, Merveilles et moralités. Edit. du Mercure de France. 1900.

Dans la littérature assez riche des satires contre les auteurs de voyages merveilleux (Lucien, Rabelais, Schelmuffsky, Münchhausen, etc.) nous ne

(1) Vu la date de sa publication, il va de soi que le curieux roman de Seravalli n'a pu subir aucune influence du Sindbâd. (* Scoprimento del mondo umano, di Lucio Agatone Prisco, opera dell' abbate D. Angelo Seravalli, Canonico Regolare del Salvatore... Siena, Bonetto, 1696. In-4, 5 alph. 18 plag. C. R. Acta erudit., 1702, suppl., 359-368.)

(2) Sur les éditions du Pacha of many Tales, voir Bibliog. arabe, **5**, 172.

trouvons, sur les Mille et une nuits, que quelques mots dans le Voyage merveilleux du Prince Fan-Férédin dans la Romancie par le P. Bougeant. (Voyages imaginaires, romanesques, merveilleux, etc. Amsterdam, 1788, **26**, 61, 111-112 et 124.) (1)

374. — *Sittal-Badour.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 503.— β, **2**, 156.— γ, **2**, 170. — ε, **7**, 320.

3. — Hammer, **1**, 30.— Lane, **2**, 426.— Mardrus, **7**, 43.—Weil, **2**, 371.— Burton, **3**, 341.—Payne, **4**.—Henning, **7**, 91.

4. — N° 52.—Van Vloten, Djahiz, Le livre des beautés et des antithèses, 313-324.—Islâm, 74-83.

Pendant une insomnie de Hâroûne, Masroûr essaie en vain de l'amuser en lui proposant de parcourir ses jardins, de se distraire avec ses jeunes filles, de faire venir des savants ou des conteurs; en désespoir de cause, il lui offre sa tête. (N° 177.)

Le calife rit de cette boutade et l'on mande un conteur, 'Ali ibn Mansoûr, que l'on prie de narrer un évènement qu'il a vu lui-même.

C'est une aventure à laquelle il a été mêlé. Chaque année, il se rend à Basra pour toucher le montant d'une pension que lui sert le sultan Mouhammad ibn Soulaïmâne. Une fois, il erre dans la ville et, accablé par

(1) Nous croyons qu'il faut ranger dans la même catégorie Mital, que nous n'avons pas pu nous procurer. (* Mital ou Avantures incroyables, etc. Toutefois, etc. Ces Avantures contiennent quinze Relations d'un Voyage rempli d'un très grand nombre de différentes sortes de Prodiges, de Merveilles, d'Usages, de Coutumes, d'Opinions et de Divertissemens. Paris. — Nouvelle édition. Amsterdam, Pierre Humbert. 1708. In-12.— Clef du Mital. – Voir Nouvelles de la Rép. des Lettres, **30**, 599 et **31**, 114 et 118.)

la soif, pénètre dans un jardin, où il voit une belle jeune fille dans l'affliction. C'est Boudoûr bint algawhari, que son amant a abandonnée, parce qu'il a vu un jour une esclave l'embrasser (1). 'Ali se charge d'aller voir l'amant et on lui promet un salaire pour sa peine; s'il réussit à le réconcilier, il recevra plus encore. Mais il échoue et l'amant, 'Oumaïr ibn Goubaïr, tout en le recevant fort bien, l'éconduit: il lui répète, à cette occasion, ce que Boudoûr a fait et ce qu'elle lui a dit dans l'entrevue qu'il a eue avec elle. Il rend compte de son échec à la jeune fille et, elle aussi, lui dit ce qu''Oumaïr a fait (2): puis elle prie Dieu d'éprouver 'Oumaïr à son tour, en lui inspirant de l'amour pour elle.

L'année suivante, voyant la maison de Boudoûr fort animée, il croit qu'elle est morte et que quelque émir a, maintenant, pris sa place. Il se rend chez 'Oumaïr, dont le palais est morne. On l'introduit et ce n'est qu'en entendant 'Ali lui réciter quelques vers, qu'il sort de la torpeur mortelle dans laquelle il est plongé. Epris à son tour, il prie 'Ali de se rendre chez Boudoûr; mais, rendue à la santé et à la joie, elle se montre d'abord rétive; puis elle finit par céder à ses prières. A peine a-t-il annoncé la bonne nouvelle à 'Oumaïr que Boudoûr apparaît en personne. On fait venir le cadi, qui marie immédiatement les amoureux.

La cause du changement des sentiments d''Oumaïr, c'est qu'un jour, lors de la fête du Nawroûz, il a rencontré sur l'eau Boudoûr avec ses amies; il l'a entendue réciter des vers dépeignant sa passion et la dureté de son ami; quand, sur sa demande de répéter ces vers, elle refuse, il fait bombarder son embarcation au moyen d'oranges, si bien qu'elle a manqué de chavirer. Dès ce moment, l'amour s'est emparé de lui et la rigueur de Boudoûr l'a réduit au désespoir.

Van Vloten, Djahiz, XII.—Oestrup, 151.

---

(1) Cfr. Van Vloten, Djahiz, 294-295.

(2) Il s'agit ici d'une perspicacité que rien n'explique; on en a d'autres exemples aux nos 296 et 299, ainsi qu'au no 164 de Syntipas. (Le cas du no 438 est différent.)

375. — *Les sœurs jalouses.*

1. — On n'a pas retrouvé encore le texte arabe du conte des sœurs jalouses. Galland l'a composé d'après un récit qu'il avait entendu et dont il a consigné le résumé dans son journal. (Zotenberg, Notice, 195, 196, 199 et 200; tirage à part, 29, 30, 33 et 34. Voir n° **4**, ci-dessous.)

Il est cependant probable que ce texte existe. En effet, le récit est très répandu en Orient comme conte populaire (voir n° **4**) et, d'autre part, la fin de l'histoire d'Abou niyyatine et Abou niyyataïni (n° 8, p. 12-13) n'est autre chose que le résumé du n° 375. [1]

3. — Galland, **12**, 179.—Caussin, **7**, 277.— Destains, **5**, 378. – Gauttier, **5**, 338 et **7**, 386-387.— Habicht, **10**, 3 et **13**, 307.— Loiseleur, 642.— Scott, **5**, 342.—Mardrus, **12**, 13.—Weil, **3**, 274.— Burton, **10**, 297. (D'après un texte hindoustani, XVI.) — Henning, **21**, 170. (D'après Burton.)

---

[1] Le texte cherché est-il en la possession de M. Mardrus, qui publie le conte dans un volume portant, dans son titre, ces mots : « traduction littérale et complète du texte arabe ? » On doit le croire.

Mais, alors, se trouve-t-il dans le manuscrit qui a servi pour les éditions égyptiennes ? C'est ce qu'on pourrait conclure d'une déclaration de M. Mardrus, que nous avons déjà reproduite ailleurs (**4**, p. 109) et que nous croyons utile de répéter ici. « Je me suis guidé surtout, dit-il, sur un manuscrit de la fin du XVIIe siècle. Ce manuscrit est le plus complet et le mieux conservé que je connaisse et c'est lui-même que divers orientalistes s'imaginent perdu et que j'ai la chance et la joie de posséder personnellement. C'est sur ce manuscrit même qu'a été exécutée la fameuse édition arabe imprimée à Boulaq et répandue dans tout le monde oriental. »

Ou bien ne figure-t-il que dans un texte composé par M. Mardrus ? Un journal de Bruxelles, le Petit Bleu, dans son numéro du 16 février 1903 (A. R. Deux poétesses, Mme Delarue Mardrus et Mme la Comtesse de Noailles), a donné, à ce sujet, un renseignement très curieux. « Il est intéressant de savoir comment nous avons la chance littéraire de lire aujourd'hui ces contes lointains dans la véritable tradition. M. Mardrus, quoique né au Caire, est d'origine caucasienne; ses ancêtres durent fuir leur pays devant l'invasion russe; jusqu'à l'âge de douze ans, il ne parla que l'arabe et tout

— * Der redende Vogel, der singende Baum und die goldgelbe Quelle. Eine Geschichte aus dem Morgenlande. Aus dem Persischen übersetzt. Nürnberg. 1834. In-8.

— * Geschiedenis van den sprekenden vogel, den zingenden boom en het goudveerdig water. Gent, Snoeck-Ducaju en zoon. 1887. In-24. 48. 25 c.

4. — Le résumé de Galland. (Zotenberg, Notice, 227-233; tirage à part, 61-67. Cfr. Wiener Zeit. f. d. K. d. Morg., **2**, 172).—Spitta, Contes, 137-151. (Oestrup, Contes de Damas, 23-24.)— Artin P., Contes pop. de la vallée du Nil, 265-284 —* Rivière. Recueil de contes pop. de la Kabylie.—Zeit. d. deut. morg. Ges., **36**, 259-265.— Caise, Contes oubliés, 43-62.— Kunos, Turkish Tales, 53-73.—Cosquin, **1**, 186-200 et **2**, 356-357.

Le roi Khosrouschah, parcourant pour la première fois déguisé sa capitale (n° 209), entend les vœux de trois sœurs : l'une voudrait épouser le boulanger du sultan; l'autre, son chef de cuisine; la troisième, le sultan lui-même auquel, à ce qu'elle dit, elle donnera un prince dont les cheveux seraient d'or d'un côté et d'argent de l'autre, dont les larmes seraient des perles et dont les lèvres, chaque fois qu'il sourirait, ressembleraient à un bouton de rose.

enfant, il suivait pour les écouter, les conteurs indigènes, dont la profession est de transmettre aux générations la tradition orale de ces merveilleuses histoires. Entre toutes les versions et variantes découlant naturellement du tempérament de chaque récitant, il sut en découvrir le type exact et voulut le fixer; c'est alors qu'il écrivit en arabe et à l'usage des conteurs orientaux les « Mille nuits et une nuit. » Des éditeurs de Paris lui demandèrent ensuite de se répéter lui-même en français et voilà comment nous en avons une traduction véridique unique, puisqu'elle a fait oublier celle de Galland, trop française et aussi trop empreinte du style d'une époque. »

Resterait à savoir si le journaliste est l'interprète autorisé de M. Mardrus. A-t-il obtenu de lui cette déclaration et, s'il en est ainsi, l'a-t-il fidèlement reproduite ?

La question est d'autant plus intéressante qu'elle se représente pour Ali-Baba, qui vient de paraître dans le tome **13**, 269 et suiv.

Le lendemain, le sultan remplit les vœux des trois sœurs. Les deux aînées, jalouses de la fortune de leur cadette, obtiennent trois fois de l'assister lors de la naissance de ses enfants et substituent aux deux aînés, Bahman et Perviz, un chien mort, puis un chat, et, à la troisième, Parizade, un morceau de bois (1). Quant aux enfants, elles les mettent chaque fois dans une corbeille sur un canal; ils sont recueillis par l'intendant des jardins. Le roi, de plus en plus irrité contre la reine, l'enferme, couverte de haillons, dans une cabane construite à la porte de la principale mosquée et pourvue d'une fenêtre, par laquelle chaque musulman qui va prier lui crache au visage. (Cfr. nº 18.)

L'intendant élève les enfants dans la perfection. Quand il prend sa retraite, il s'établit à la campagne dans une résidence magnifique, qu'il s'y était préparée. Mais il meurt subitement avant d'avoir pu leur dire un mot sur leur naissance.

Un jour une dévote entre dans la résidence pour prier dans l'oratoire qui s'y trouve. A Parizade, qui la reçoit honorablement et qui lui montre toute la maison, elle dit que cette demeure serait parfaite si elle renfermait l'oiseau qui parle et qui, en outre, attire tous les autres oiseaux pour chanter avec lui (2); l'arbre qui chante et dont les feuilles sont autant de bouches; l'eau jaune couleur d'or, dont une seule goutte versée dans un bassin préparé exprès s'augmente de façon à le remplir, à s'élever en gerbe et à retomber sans que jamais le bassin déborde.

Les princes, revenant de la chasse, trouvent leur sœur désolée; ayant appris le motif de son chagrin, Bahman se décide à aller chercher les objets merveilleux; comme l'a dit la vieille, il n'a qu'à suivre le chemin qui passe devant la maison pendant vingt jours; le vingtième, il apprendra où il doit aller de la première personne à qui il s'adressera.

---

(1) *Substitution de chiens à des enfants.* Nº 23.— Nº 248 de Syntipas.— Mélusine, **3**, 212, 255-256 et 527-528.— Loiseleur, M. N., 645.— Grimm, 37 et 85; cfr. 8.— Dunlop-Liebrecht, 265-266.—Grässe, Lehrbuch, **2**, 3, 1, 281. — De Reiffenberg, Mouskes, **2**, XLVI-XLVII.—Puymaigre, Vieux aut. castillans, **1**, 402-403.—Cosquin, **2**, 324.—Rev. d. trad. pop., **8**, 487; cfr. **9**, 267.— Germania, **26**, 212-213.— Suchier, Beaumanoir, **1**, XXX.

(2) R. Köhler, Schiller und eine Stelle aus Tausend u. e. N. (Archiv f. Littgesch., **3**, 145-147.)

Il laisse à sa sœur un couteau qui, net, annonce qu'il est vivant, dégouttant de sang, qu'il est mort. (1)

Le vingtième jour, il voit un vieux derviche hideux, les cheveux et la barbe en désordre, à tel point qu'on ne peut comprendre ce qu'il dit Bahman l'aborde poliment et lui coupe les cheveux et la barbe de façon, à le rendre plus présentable. Le derviche lui sait gré de ce qu'il a fait. (2)

Interrogé sur les objets merveilleux, il voudrait ne pas répondre afin de préserver le prince des dangers de l'expédition. Mais, cédant enfin à ses prières, il lui donne une des boules qu'il a par devers lui et lui dit de la jeter et de la suivre (3); il s'arrêtera quand elle s'arrêtera, laissera son cheval, qui s'arrêtera aussi et gravira la montagne, au milieu de pierres noires, qui sont des seigneurs métamorphosés à la suite de leur insuccès. Qu'il se garde bien de se laisser effrayer par les voix terribles qu'il entendra de toute part et qu'il ne tourne pas la tête avant d'avoir, au sommet du mont, mis la main sur la cage de l'oiseau : l'oiseau lui dira le reste. (N° 273.) S'il tourne la tête, il sera changé en pierre noire. (N° 222.)

Le prince, après un heureux début, est saisi de frayeur et se retourne. Le couteau apprend à son frère et à sa sœur qu'il est mort.

Perviz se décide à se mettre en route et laisse un chapelet, qui annonce la mort quand les grains seront comme collés et ne couleront plus les uns après les autres. Mêmes aventures, sauf qu'il n'arrange pas le derviche et qu'il arrive moins haut que son frère.

Avertie à son tour, Parizade se déguise en homme; malgré les conseils du derviche, elle persévère. Elle se met du coton dans les oreilles et, atténuant ainsi les bruits (4), parvient au haut de la montagne et pose la main sur la cage. L'oiseau, qui avait aussi crié, se déclare son esclave, lui indique la place de l'eau jaune, dont elle remplira un flacon; puis, l'arbre

(1) *Signe de mort.* N° 27. — Loiseleur, 650. — Benfey, Kl. Schriften, **3**, 100 et 124. — Maspéro, Contes, XVIII. — Journ. asiat., 1835, **2**, 467. — Junod, Ba-Ronga, 278. — Cosquin, **1**, LXV, 25, 26, 68, 70-72, 77, 80 et **2**, 59. — De Mont-De Cock, Wondersprockjes, 79 et 270. — Cardauns, Brentano, 83. — Forschungen z. rom. Philol. Festgabe für H. Suchier, 311.

(2) N° 274. — Loiseleur, 650.

(3) N° 27. — De Mont-De Cock, Wondersprookjes, 66, 87 et 260.

(4) N° 274. — Inutile de rappeler Ulysse.

qui chante, dont elle emporte une branche, qui deviendra rapidement arbre quand on l'aura replantée.

L'oiseau, sur sa sommation, lui montre une cruche dont elle verse un peu d'eau sur chaque pierre noire; elle rend ainsi à tous les chevaux, à tous les seigneurs et, notamment, à ses frères, leur forme première. Mise par eux à la tête du cortège, elle retourne et revient seule enfin avec ses frères, tous les seigneurs les ayant quittés l'un après l'autre pour retourner chez eux ([1]). Quant au derviche, il a disparu.

Revenus chez eux, les deux princes rencontrent un jour le sultan à la chasse et le charment par leur bonne mine. Il les invite à venir le voir, ce qu'ils font quand l'oiseau, consulté par la sœur, le leur a conseillé. Il leur rend leur visite et admire les merveilles de la maison.

On lui sert des concombres farcis de pierres précieuses de médiocre grandeur, que l'oiseau a fait déterrer dans le jardin où elles se trouvaient cachées. Quand le sultan s'étonne de l'étrangeté de ce mets, l'oiseau lui demande comment il peut tant s'étonner d'une farce de perles, qu'il voit de ses propres yeux, alors qu'il a cru si facilement que sa femme a donné le jour à un chien, à un chat et à un morceau de bois. (N° 207.)

L'oiseau accuse alors les deux sœurs; mises à la torture, elles avouent et sont écartelées. Le sultan va chercher sa femme et la conduit à la maison auprès de ses enfants; puis, tous ensemble, ils rentrent dans la capitale.

Burton, **8**, 96 et 263. — Oestrup, 92-93 et 150. — Elberling, 15-16.— * Coote, The sources, etc. (Bibliog. arabe, **5**, p. 66.) — Rev. d. trad. pop., **11**, 269.

Le conte des sœurs jalouses n'est pas moins répandu en Occident qu'en Orient : Straparole (Loiseleur, M. N., XXVIII et 666.— Dunlop-Liebrecht, 285 et 498.— Keightley, Tales, 92-122. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, **1**, 53-54.—Royer, Théâtre fiab. de C. Gozzi, 289-357.) — Grimm, 180-185 et 435.— Germania, **36**, 375-376 — Mélusine, **1**, 206-215.— Rev. d. trad. pop., **3**, 237; **9**, 97 et **12**, 535-537.—Zeit. d. V. f. Volksk., **6**, 60-61.— Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 382-384.— Meyer, **1**, 192.— Burton, 297.— Gött. gel. Anz., 1868, 1377 et 1381-1382.

([1]) Cf. Basset, Nouv. contes berb., 320-326.— Rev. d. trad. pop., **13**, 350.

Sorcellerie.

Nos 376, 377, 378, 379 et Syntipas, no 94. (1)

376. — *Le médecin et le jeune aubergiste.*

1. — C. (Nöldeke, Doctor u. Garkoch, 46-47.) — D. (Nöldeke, 10 et 47.) — E. — L. (Nöldeke, 10.) — Q. (Nöldeke, 9-10.) (2)

2. — Das arabische Märchen vom Doctor und Garkoch. Herausgegeben, übersetzt und in seinem litterarischen Zusammenhange beleuchtet von Hrn. Th. Nöldeke. In-4. 54. (Philos.-Histor. Abh. de l'Académie de Berlin, 1891, no 1.)

Le texte d'après le man. D, avec comparaison du man. de Gotha, Q, 14-28. — Une explication pour la p. 15 : Goldziher, Zeit. f. Assyriologie, **17**, 59. — Une expression (Nöldeke, 18 et 33) se retrouve dans Hartmann, Lieder der Libyschen Wüste, 181.

3. — Caussin, **8**, 130. (Pourrat, **4**, 48.) — Habicht, **13**, 109. — Burton, **12**, 82. — Henning, **22**, 93.

Nöldeke, 29-46.

Chavis, **39**, 5 (Simoustapha et Ilsetilsone.) — Rapilly, **4**, 1. (3)

4. — Man. de Strasbourg. (Nöldeke, 47-50). — Avicenne. (Nöldeke, 50-54.) — Radloff. (Journ. asiat., 1874, **2**, 270-273.)

---

(1) Autres contes où il est question de sorcellerie : Nos 18, 69, 70, 100, 147, 233, 240, 252, 264, 379bis et 390.

Voir aussi * Gibb, The Story of Jewad. (Burton, **8**, 273-274; Academy, **30**, 337; Athenæum, 1884, **2**, 299.)

(2) Il n'y a pas de manuscrits à Berlin, à Leipzig, ni au British Museum. (Nöldeke, 10, note 3.)

(3) Benfey, 161. — Benfey, Kl. Schriften, **3**, 94.

Un médecin persan, trouvant à Bagdad un jeune aubergiste qui semble malade, apprend qu'il s'est épris de la fille du calife Mou'tadid : il l'avait épiée à sa sortie dans la ville un vendredi. (1)

Par une conjuration (2), le médecin fait venir la jeune fille couchée dans son lit et elle s'éprend, à son tour, du jeune homme.

La sultane, s'apercevant un jour que sa fille est enceinte, appelle le sultan. Elle raconte son histoire et, sur le conseil du vizir, on attache secrètement au lit un sachet troué contenant du millet. (3) Suivant la trace, le sultan et ses soldats arrivent à la maison de l'aubergiste ; mais le sorcier l'entoure d'un torrent, où périt une partie des soldats.

Le médecin et le jeune aubergiste se rendent à la cour. Quand le bourreau veut frapper le jeune homme, il tranche, sans le vouloir, la tête d'un de ses aides, puis sa propre tête.

Le sultan, averti par le vizir, comprend qu'il doit se soumettre. Le magicien anime deux lions figurés sur un rideau, puis les change en chats.

Le vizir entre dans un bassin ; il se trouve en mer et est jeté à la côte. Au rivage, il est métamorphosé en femme et forcé par un pêcheur, qui le prend pour une ondine, à épouser son fils ; il lui naît successivement sept fils. Fatigué de cette vie, il se jette à l'eau et se retrouve à la cour, dans le bassin.

Le sultan, sur son conseil, se plonge à son tour dans le bassin. Il se trouve dans la mer et croit qu'on a voulu le détrôner. Nageant, il arrive à terre où on l'habille par charité. Il s'engage chez un aubergiste, puis, pour améliorer sa position, se fait courtier. Chargé de vendre un diamant et n'en retrouvant plus le maître, il s'en dit propriétaire. Mais comme on constate que le diamant est faux, on le condamne à être pendu. Quand on le hisse, il voit qu'il sort du bassin.

Mariage du jeune aubergiste avec la princesse ; on garde le médecin à la cour.

Burton, XIX et 195-197.

(1) N° 19 — Nöldeke, 31-32, 47 et 48. - Cfr. Defrémery, Batoutah, **2**, 213.

(2) La conjuration d'après le manuscrit de Gotha, Nöldeke, 17 ; cfr. 10 et 32 et suiv.

(3) Le petit Poucet. — Houwara, 82. — Tázerwalt, 71 et 199. — Tamazratt, 43. — Rochemonteix, Journ. asiat., 1889, **1**, 410 et 416. — Tawney, **1**, 287, 290, 576 et **2**, 631.

Prestiges. (Simiya.) Les numéros suivants. — Flügel, H. H., **3**, 646-647. — Nöldeke, 5. — Rev. d. trad. pop., **15**, 30-31. — Spitta, Contes, 1-11. — Tázerwalt, 166-173. — Herbelot, 29. — Defrémery, Batoutah, **4**, 277-278. — Khondemir (Defrémery, Batoutah, **3**, 452-453 et Germania, **10**, 414-416.) — Jardin des délices, 123 et suiv. — Basset, Contes berbères, 68 et 157. — Gibb, Forty Vezirs, 22, note. — Rev. d. trad. pop., **9**, 527.

Long espace de temps paraissant n'être qu'un instant. Les sept dormants. — Rev. d. trad. pop., **15**, 31. (Esdras.) — Damîri, **1**, 220. — Rev. d. trad. pop., **15**, 359-360. — Cfr. nº 270. — Jülg, Märchen d. Siddi-K., 70. — Dunlop-Liebrecht, 501. — Heidelb. Jahrbb., 1867, 73. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, **1**, 59 (Alexandre), 91-92 (Ogier) et **2**, 219. — Rev. d. trad. pop., **12**, 63 et 77-83; **13**, 646-647 et 674-676 et **14**, 124. — Romania, **3**, 169-170. — Cfr. nº 399.

Fermer et ouvrir les yeux. Nos 77 et 348 A. — Mous., **1**, 138. — Defrémery, Batoutah, **1**, 371-372. — Basset, Nouv. contes berbères, 74 et 284-285. — Jardin des délices, 145. — Digeon, **1**, 332. — Behrnauer, Vierzig Vezire, 255-256. — Landau, d. Quellen d. Dek., 216-217. — Keigthley-Wolff, Mythol. d. Feen, **2**, 387. — North Amer. Rev., **123**, 50. — Cfr. Rev. d. trad. pop., **12**, 473.

377. — *Le sage et son pupille.*

1. — YY.

3. — Scott, **6**, 52. — Destains, **6**, 42. — Gauttier, **6**, 199 et **7**, 392. — Habicht, **11**, 41. — Loiseleur, 698. — Mardrus, **13**, 200. — Burton, **10**, 404 — Henning, **23**, 54.

4 — Dasa-Koumarâ-Tcharita. Dans Quart. orient. Mag., juin 1827, 282-283 (Loiseleur, 702.) — Les aventures du Prince Abdulselam et de la Princesse Chelnissa, 2e partie. (Bibl. univ. des romans, août 1777, 30-49. — * Tausend u. eʿ Tag, **10**.)

Un vieillard a un élève, qu'il instruit avec soin. Le jeune homme, entendant vanter la beauté de la fille du sultan, désire la voir. Son maître

lui enduit les yeux d'un onguent, qui fait disparaître la moitié de son corps. C'est comme curiosité recherchée de tous qu'il est mené au palais; il y voit la princesse.

Il obtient ensuite d'être rendu invisible (n° 212) au moyen d'une eau, dont le maître lui frotte les yeux. Dans le harem, il passe légèrement la main sur le cou de la princesse; à ses cris, la nourrice fait brûler du fumier de chameau; la fumée oblige le jeune homme à s'essuyer les yeux : l'eau ayant ainsi disparu [1], il redevient visible. On le revêt d'une robe noire parsemée de flammes et on le promène dans la ville sur un chameau en attendant qu'on lui tranche la tête.

Le maître, averti par le bruit, lui substitue, grâce à l'aide de génies, un vénérable maître, qui est un habile herboriste.

Le sultan craint que cette force occulte qu'il voit à l'œuvre ne menace son trône. Sur le conseil de son vizir, il fait proclamer qu'il pardonnera au téméraire s'il paraît devant lui : son intention est de lui donner sa fille en mariage pour se le concilier.

Le jeune homme se présente et fait bonne impression; il ne veut accepter le mariage que si son maître y consent. Il va le trouver : le maître accepte et invite le sultan à venir le voir cinq jours plus tard dans une vieille maison.

Il la transforme en magnifique palais, où il reçoit le sultan (n° 379) et lui remet une dot de diamants et de pierres précieuses.

Quand on introduit le fiancé dans la chambre nuptiale, il ne trouve pas sa femme. Un génie l'avait enlevée; mais le maître, à l'aide de parfums qu'il brûle et de paroles qu'il prononce (n° 19), fait venir des génies, qui ramènent la princesse et brûlent le coupable. (N° 234.)

Réjouissances publiques, auxquelles tout le monde est convié. Le sultan, pendant ces festivités, se déguise et sort. (Cadre des n°s 385, 290 et 291.)

---

[1] Nöldeke, Doctor u. Garkoch, 52; cfr. 48.— Scott (**6**, 416) a tort de rapprocher l'épisode du livre de Tobie, où Raphaël chasse les mauvais esprits au moyen de parfums.

378. — *Le sultan, le derviche et le fils du barbier.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 348 — Burton, **11**, 231. — Henning, **24**, 80.

Un derviche, qui s'intéresse au fils d'un barbier, change un jour en or des métaux que fait fondre le sultan à la recherche de la pierre philosophale. Obtenant la faveur du souverain, il excite la jalousie des courtisans, qui décident leur maître à le faire périr. Le derviche trace un cercle de craie autour du sultan et un autre, plus petit, autour de sa propre personne. Il disparaît et le sultan est battu à sang, avec les gens de la cour, par des êtres invisibles; l'or reprend sa nature primitive; le barbier et son fils disparaissent également.

Burton, 483-484.

Cercle magique. N° 116. — Devic, Merv., 89-90; V. d. Lith, 104-105. — Tawney, **1**, 154, 158, 162, 337, 349, 359 et 575; **2**, 207, 233, 340, 358, 571 et 572. — Jülg, Märchen d. Siddhi-K., 99. — Journ. asiat., 1835, **2**, 443. — Germania, **10**, 415. — Rev. d. trad., pop., **12**, 185.

379. — *Histoire d'un derviche.*

3. — Caylus, **8**, 68.

4. — Rev. d. trad. pop., **15**, 357-358. — Cfr. n° 377.

Des convives s'étant moqués d'un derviche silencieux, celui-ci les invite et les traite avec une royale magnificence : à leur réveil, ils se trouvent dans des ruines.

(**94** *de Syntipas.*) — *Chahabeddin.*

1. — Ms. Gauttier ?

2. — * Belletête, Quarante vizirs, 22 (texte turc). — * Constantinople, 1868 *(idem)*.

3. — Histoire de la sultane de Perse, Paris, 1707 ou Amsterdam, 1708, 23 ou Cabinet des fées, **16**, 22. — Loiseleur, 306. — * Spectator, nº 94.

Gauttier, **1**, 94 et **7**, 360. — Habicht, **1**, 85 et **13**, 297.

Behrnauer, d. vierzig Veziere, 16. (Conforme à Belletête, Nöldeke, 6.)

Gibb, The forty Vezirs, 16. (Constantinople.)

Mardrus, **13**, 41. (Forme spéciale.)

4. — Cfr. Bull. de corresp. africaine, **4**, 103-106.

Un sultan d'Egypte [1] ne voulant pas croire que l'ascension de Mahomet avec tous ses épisodes n'avait duré que si peu de temps qu'il retrouva son pot renversé sans que l'eau qu'il contenait fût répandue. Chahabeddin lui prouve, par le fait, qu'il a tort.

Ouvrant successivement quatre fenêtres, il lui montre une armée menaçante, l'incendie du Caire, l'inondation du Nil et un désert changé en un lieu de délices ; mais ce ne sont que des prestiges.

Il lui fait ensuite plonger la tête dans une cuve d'eau après s'être déshabillé.

Le sultan se trouve alors subitement sur une montagne au bord de la mer. De pauvres bûcherons lui font l'aumône de quelques vêtements. Il entre en ville et, sur le conseil d'un vieux maréchal, va se poster à la porte d'un bain, où il demande à chaque femme qui sort si elle est mariée; celle qui répondra négativement deviendra sa femme, selon la coutume du pays.

---

[1] On trouvera un résumé du conte dans Nöldeke, Doctor u. Garkoch, 6-7.

Ainsi marié à une belle personne, qui était sortie après une belle femme et deux laides, il a d'elle sept filles et sept garçons. Il dépense toute la fortune de son conjoint et se voit contraint de se faire portefaix pour nourrir sa famille.

Au moment où il constate qu'il doit beaucoup peiner pour trop peu gagner, il retire la tête de la cuve et se retrouve dans son palais, où ses officiers lui attestent que tout n'a duré qu'un moment.

Chahabeddin, pour convaincre le roi, plonge aussi la tête dans la cuve et, sachant que le prince, irrité contre lui à cause des malheurs qu'il croit avoir soufferts, veut lui trancher la tête quand il la fera sortir de la cuve, se transporte magiquement à Damas, d'où il lui écrit.

Le roi de Damas, requis par le sultan, envoie des gens, puis arrive en personne, pour le prendre dans la grotte où il s'est retiré : chaque fois on trouve une armée supérieure en force qui la garde.

Recourant à la ruse sur le conseil d'un vieux vizir, le roi lui envoie des esclaves, dont l'une lui plaît et qui finit par tirer de lui (1) qu'il y a un temps où il ne saurait faire de miracles : c'est le moment qui précède l'ablution du mariage.

L'esclave fait alors venir des soldats, renverse l'eau préparée pour l'ablution et, feignant d'aller en chercher d'autre, introduit ceux qu'elle a mandés. Le maître, quoique sans pouvoir, se met à tourner avec deux chandelles dans les mains et à prononcer des formules mystérieuses : les soldats se sauvent, croyant qu'il va faire quelque miracle.

Le maître se lave, donne à l'esclave sa propre forme en la privant de la parole et prend la sienne. Quand le roi de Damas l'a fait décapiter, il reprend sa forme. (2)

N° 69. — Keller, Li Romans des sept sages, CLVI-CLVIII.— Keller, Dyocletianus, 49.—Loiseleur, M. N., XXXII.—Behrnauer, Vierzig Veziere, 353-355. - Gibb, The forty Vezirs, XXIII et 411. - Nöldeke, 4 et suiv.— R. Köhler, Germania, 2, 431-434.— Herbelot, 765.— Liebrecht, Gervasius, 64-65.— Basset, Nouv. contes berbères, 209.

---

(1) Cfr. Samson et Dalila.

(2) Primitivement le maître est réellement mis à mort. (Nöldeke, 7.)

Lucanor, nº 11. (Bibliog. arabe, 2, 151 et 4, 144.) — Knust, Lucanor, 324-334. — Muséon, nouv. série, 1, 474. — Tawney, 2, 322-328. — Steinschneider, Manua, 20-37 et 96.

379bis. — *Soûl et Ṡoumoûl.*

1. — Man. de Tubingue, nº 33. (Seybold, Edit. du texte, VI-VIII; traduction, V.)

2. — Geschichte von Sul und Schumul, unbekannte Erzählung aus Tausend und einer Nacht. Nach dem Tübinger Unikum herausgegeben von Dr. C. F. Seybold, o. ö. Professor der semitischen Sprachen an der Universität Tübingen. Mit Handschrift-Facsimile. Leipzig (Druck von Max Schmersow vorm. Zahn u. Baendel, Kirchhain N.-L.) Verlag von M. Spirgatis. 1902. In-4. XVII, (1), (2) et 104; 1 planche. 9 m.

3. — Geschichte von Sul und Schumul unbekannte Erzählung aus Tausend und einer Nacht aus dem Arabischen übersetzt von Dr. C. F. Seybold, o. ö. Professor der semitischen Sprachen an der Universität Tübingen. Leipzig (Spamersche Buchdruckerei in Leipzig) Verlag von M. Spirgatis. 1902. In-4. VII, (1) et 94.

C. R. De Goeje, Deutsche Littz., 1902, 3216-3218. — Machriq, 1902, 1052. — Forget, Rev. bibliog. belge, 1902, 637. — Axon, Manchester Guardian, 27 juin 1903.

Soûl, fils d'un roi d'arabes du Yémen épouse sa cousine Ṡoumoûl; mais quand, après les fêtes du mariage, on doit la lui amener, elle disparaît mystérieusement. Soûl rêve qu'il la voit vêtue de deuil dans un couvent chrétien; aussitôt il se décide à visiter les pays où il y a de tels couvents. Quittant le Yémen (malgré les représentations de ses parents) (1), il se rend

(1) Le texte présente des lacunes; nous mettons entre parenthèses ce qui nous semble avoir dû figurer dans le récit.

au Wâdî alhigâb, puis à l'Euphrate, à Anbâr, à Qarqîsiyâ, à Rakka. Partout il récite des vers aux moines et leur raconte son histoire; pleins de compassion pour son infortune, ils ne peuvent cependant lui donner aucun renseignement et le blâment de sa témérité. Mais il n'écoute pas leurs avis, car, de ses parents mêmes, il ne les avait pas acceptés; c'est à peine si, de temps à autre, il consent à renoncer au sévère régime qu'il s'est imposé et à manger un peu pour obéir à leurs objurgations. Une fois, il a rencontré une religieuse d'une vieillesse extrême qui veut l'épouser; il l'appelle et, quand elle arrive, il lui tranche la tête.

Sur le conseil d'un moine, il se joint à une caravane pour Bâlis afin d'échapper aux brigands qui désolent le pays. (Un jour il ne s'éveille pas à temps et les gens de la caravane le laissent sans s'apercevoir de son absence.) Il tombe alors aux mains des brigands à la recherche de la caravane; ils ne veulent pas croire ce qu'il leur dit de son histoire et le prennent pour un marchand, d'autant plus qu'il porte sur lui 1000 dînârs, dont ils le dépouillent. On va même le tuer, quand un brigand, qui a pitié de lui, fait remarquer qu'il suffirait de le jeter enchaîné dans une profonde citerne (1). Mais deux sœurs — ce sont des djinnes — interviennent; l'une le tire de la citerne: l'autre va reprendre son argent sous la tête du chef des brigands endormi et met une pierre à la place. Quand les hommes s'éveillent, ils cherchent celui qui leur a enlevé leur butin; ne le trouvant pas, ils se soupçonnent mutuellement, se battent et finissent par se tuer jusqu'au dernier.

Soûl, ainsi délivré, reprend ses visites aux couvents; il va successivement à Hamât, à Hims, à Damas, au couvent de Daïr almatlâ, à Ramla, pour arriver à un monastère entre Ġazza et 'Asqalâne : partout même insuccès.

C'est alors qu'il tombe sur une troupe d'arabes sinsibites, à la recherche de celui qui a volé l'étalon de leur roi, Mâlik. A cause de l'analogie du costume et de l'argent qu'il a sur lui, on le prend pour le voleur et on l'emmène prisonnier, non sans le maltraiter. On veut le mettre à mort, quand le conseiller de Mâlik, Gâbir, demande à le garder, reconnaît, à son âge, que ce ne peut être le voleur, qui était plus vieux, et obtient qu'on attende plus ample informé. Un sinsibite ne tarde pas à apporter la nouvelle que le cheval se trouve chez le chef des Tayyites, Mouhalhil.

(1) Genèse, chapitre XXXVII.

Cet étalon faisait la gloire de Mâlik; on le gardait dans une écurie entourée d'un fossé, à laquelle on n'avait accès que par une seule porte et un pont qu'on démontait; dix hommes, se relayant par moitié, veillaient toute la nuit. Mais Mouhalhil, entendant parler de cette merveille, avait désiré l'avoir. Son conseiller, Sâlim, s'étant déguisé en moine, s'était joint à des poètes errants qui allaient de tribu en tribu, pour chanter les vertus de leurs rois et faire ainsi appel à leur générosité. Reçu avec ses compagnons par Mâlik, il lui avait fait croire que, moine chrétien, il se rendait à Damas pour s'y convertir à l'islamisme. Une nuit, il avait fait prendre du bendj aux gardiens (n° 13) et s'était enfui avec l'étalon.

(Mâlik envoie un émissaire secret, Naggâh, s'enquérir chez les Tayyites). Vêtu en poète, il gagne le cœur de Mouhalhil mais est reconnu par Sâlim; on lui enlève donc les cadeaux qu'il a reçus et on le met aux fers. Il parvient toutefois à toucher le cœur de ses gardiens, qui le délivrent de ses liens pour la nuit; puis on les lui remet à sa demande; mais, comme on ne les a pas serrés, il parvient à se dégager et, s'enfuyant, vient rendre compte à Mâlik et lui dire que l'étalon est chez Mouhalhil.

Mâlik se décide à faire la guerre aux Tayyites; sur le conseil de Gâbir, il appelle ses alliés. La femme de Mâlik, ayant entendu les poésies et les récits de Soûl, toujours retenu prisonnier, représente à son mari le tort qu'on lui fait, puisqu'il est étranger au vol. Aussi Mâlik promet-il de le libérer dès que sa guerre sera terminée.

Mâlik part avec toutes ses forces contre les Tayyites et ne laisse que 500 hommes, sous le commandement de son fils Awf et de Gâbir, pour garder les femmes et les enfants restés au camp. Sâlim, qui était secrètement venu comme espion chez les Sinsibites, a surpris des conversations qui le mettent au courant de ces dispositions et il se hâte d'avertir Mouhalhil, qui vient attaquer le camp avec sa tribu et tous ses alliés.

Après deux jours de lutte, les défenseurs du camp sinsibite sont réduits aux dernières extrémités, quand Mâlik, averti à temps et revenu en hâte, repousse les ennemis le premier jour, parce que Mouhalhil se réserve pour le lendemain. Ce jour là, on livre plusieurs combats singuliers; Awf, le champion sinsibite, tue plus de vingt héros.

(Mais la fortune change, les Sinsibites sont ensuite vaincus, leur camp est pris et Mâlik tombe aux mains de ses ennemis), quand accourt un nouveau champion. C'est Soûl, qui s'est armé et qui accomplit de belles prouesses. Il envoie les Sinsibites délivrer les prisonniers et, notamment, Mâlik; lui-

même, il tue Mouhahil et reprend l'étalon volé. Quand on est revenu de la poursuite des vaincus, Mâlik remercie Soûl et lui demande pardon; il voudrait le marier; mais Soûl, toujours fidèle à sa cousine, refuse et reprend ses pérégrinations.

(Il rencontre une troupe emmenant une jeune fille prisonnière et un jeune homme garotté.) C'est Hilâl : il avait épousé sa cousine; mais un débauché, Mouhârib, qui avait en vain demandé cette jeune fille en mariage [1], l'a enlevée avec son mari, après voir tué les dix hommes de Hilâl et fait fuir les cinq guerriers d'escorte que le beau-père avait donnés à son gendre. Après leur fuite, comme le soir tombait, Hilâl avait demandé à Mouhârib de remettre la suite du combat au lendemain; dans cette lutte suprême, Hilâl avait été vaincu.

Soûl ne peut obtenir de Mouhârib qu'il lâche ses prisonniers; poussé alors par l'honneur arabe qui ne permet pas qu'on commette une injustice ou qu'on insulte une femme, il attaque le ravisseur et le tue. Les prisonniers le remercient; de même les cinquante hommes de leur tribu, que les cinq fuyards avaient appelés à la rescousse; mais ils tentent en vain de l'empêcher de reprendre ses voyages.

Soul se rend au Caire et visite sans résultat les couvents. Il n'a pas plus de succès quand il interroge les astrologues et ceux qui s'occupent de sciences occultes. Voulant gagner la Haute Egypte, il trouve un couvent, le Daïr al tîne, dont un moine donne, en l'entendant, des marques de vive sympathie et de douleur. C'est un chrétien converti, à qui les vers et les récits de Soûl rappellent ses propres malheurs. Ayant, dans sa jeunesse, assisté à des fêtes chrétiennes, il avait vu la fille du métropolite et s'était épris d'elle. Le père avait consenti à la lui donner en mariage s'il se faisait chrétien. Il s'était donc fait baptiser; mais, alors, le métropolite lui avait témoigné tout son mépris pour son apostasie et l'avait retenu captif pendant un an; il l'avait alors confié à deux serviteurs, qui devaient le noyer, mais qui avaient eu pitié de lui. (La fin manque.)

Ce moine invite Soûl à consulter un vieillard, Abou falâh, qui est un voyant. Il l'accueille à merveille et l'engage à se rendre avec lui chez le roi de la ville de sorcellerie. Cette ville a maintenant pour roi Salsal, dont la

[1] Meissner, Neuarabische Geschichten aus dem Iraq... Leipzig. . 1903, V.

mère, Yâqoûta, était sorcière. Sachant que l'islamisme, à la naissance duquel elle assiste, fera cesser la sorcellerie en Occident, elle a bâti cette ville et y a rassemblé tous les sorciers.

Après quatre mois de voyage, on arrive à une haute montagne, qui est encore à deux mois de la ville. Mais on traversera cet espace en un jour et une nuit, à condition que Soûl ne contredise en rien son compagnon. Comme il accepte, Aboû falâh prend un panier de bambou et un encensoir; il brûle des parfums, prononce des formules (n° 19), se revêt d'une peau de vautour et prend son protégé sur le dos; si l'un des deux prononçait le nom d'Allah, ils périraient ensemble. On s'élève si haut qu'on entend les anges chanter les louanges du Seigneur. (N° 270.) Puis on arrive à la ville, dont le roi vient les recevoir en grande pompe.

Charmé de la bonne grâce de Soûl, il veut le garder un an, ou, au moins, quarante jours. Par ses formules et ses fumigations, il fait bouillonner l'eau d'un bassin et offre à son hôte une vision de ses parents et de sa tribu. Puis il laisse passer des jours sans rien faire pour Soûl. Mais, grâce au crédit qu'a sur lui Aboû falâh, il se décide à exaucer les vœux de son protégé. Il envoie donc quatre génies aux quatre points cardinaux. L'un d'eux annonce qu'il a rencontré l'un des génies qui gardent Ṡoumoûl. C'est que leur reine, Nahhâda, s'était éprise de Soûl et avait enlevé sa fiancée, qu'elle a, d'ailleurs, toujours bien traitée par amour pour Soûl.

Aboû falâh conseille alors à son ami de se rendre auprès d'Aboû Mourra Iblîs, roi de tous les génies, afin d'obtenir qu'on lui rende sa femme. Il mande un génie, Sahâb (nuage, cfr. n° 241 B), qui l'emporte, à condition qu'il ne prononce pas le nom de Dieu. A cause de la lettre de recommandation dont Aboû falâh l'a muni et de ses réponses qui, grâce à Dieu, sont telles qu'Iblîs les exigeait, celui-ci reçoit bien Soûl.

Pour lui faire obtenir ce qu'il demande, il appelle tous les génies : l'un d'eux reconnaît que c'est sa fille qui a enlevé Ṡoumoûl et la fait venir. Quand elle est arrivée, Nahhâda raconte qu'elle a enlevé Ṡoumoûl par jalousie, mais que, craignant pour elle les djinns rebelles, elle l'a mise à l'abri dans une cellule et lui a donné quarante personnes pour la servir. Elle amène alors sa prisonnière : Soûl a donc enfin trouvé celle qu'il cherchait depuis si longtemps.

Bien que Ṡoûl, en face de Nahhâda et à son grand dépit, ait encore proclamé qu'il n'aimerait jamais que Ṡoumoûl Iblîs le décide à épouser aussi sa rivale.

Retour, d'abord chez Salsal, puis chez Aboû ṣalâh. Arrivés ensuite dans l'Iraq, les voyageurs trouvent un couvent; là ils entendent des vers que récite la mère de Soûl, qui, avec son mari, est à la recherche de son fils. Retour au Yémen, où l'on célèbre le mariage de Soûl avec Ṣoumoûl. Nahhâda donne à son mari un fils et une fille, Ṣoumoûle lui donne deux fils. A la mort de son père et de son oncle, Soûl devient roi à son tour.

Ce conte inconnu, que M. Seybold a eu le mérite de découvrir et de publier, a évidemment appartenu à l'une ou l'autre édition des Mille et une nuits, comme le prouvent les phrases relatives à Ṣahrâzâde. Il est d'origine syrienne, selon MM. Seybold et de Goeje; mais un autre savant croit qu'il est plutôt égyptien.

Les préfaces de M. Seybold donnent, au sujet de ce conte, tout ce qu'on peut en dire actuellement. Il attire avec raison l'attention sur les sentiments de tolérance entre musulmans et chrétiens qui distinguent ce récit. Il montre également fort bien qu'il se compose de trois espèces d'éléments. C'est, avant tout, un roman d'amour; la recherche de la fiancée dans tous les couvents constitue la partie originale du conte, pour laquelle on ne connaît pas encore de parallèle; cette partie du récit n'a, d'ailleurs, d'autre but que de servir de cadre à de nombreuses poésies. Puis, il y a une partie imitée assez heureusement des romans de chevalerie, surtout de celui d''Antar, dont elle rappelle les sentiments d'honneur (p. 53 et 61 de la traduction.) Viennent enfin, des aventures avec les génies et de la sorcellerie.

A propos de ce roman, on peut se demander si, aux catégories qu'on a faites des contes des Mille et une nuits, il n'y aurait pas lieu d'en ajouter une nouvelle : celle des romans d'amour, d'origine purement littéraire et qui ont un caractère spécifiquement arabe. A ce point de vue, il conviendrait d'étudier, avec notre conte, d'autres qui ont tout-à-fait le même caractère : tels sont les nos 206, 282, 374 et la plupart des anecdotes sur les amoureux. (Nos 35 et suivants.) Ce qui frappera, notamment, le lecteur quand il fera cette comparaison, c'est que les récits de cette catégorie ne contiennent qu'extrêmement peu de traits folkloriques. (1)

---

(1) *Rire et pleurer* (p. 26). Voir no 64.

Enfant qui parle avant sa naissance (p. 6). Voir Meissner, Neuarabische Geschichten, VI.

Terreur qui fait blanchir les cheveux des enfants (p. 14 et 48). * Reinaud,

380. — *Soulaïmâne ibn 'Abd al Malik ibn Marwâne.*

1. — Man. 1, 2 et 3 des Cent et une nuits. (Revue des trad. pop., **7**, 450 et 451.) (1)

381. — *Les sourds.*

1. — L.

2. — δ, **5**, 86. (Bull. crit., 1891, 328.)

3. — Basset, Rev. d. trad. pop., **13**, 441-444.

Une vieille, un peu sourde, croit vendre une poule à un hawâgâ, également un peu sourd, qui pense qu'elle accepte de garder sa mule pendant qu'il va prier. D'où les quiproquos du débat, qui est examiné d'abord par un huissier qui n'entend pas très bien et porté ensuite devant un juge, également atteint de surdité.

Basset, Rev. d. trad. pop., **13**, 440-444.— Dubois, Pantcha-Tantra, 339-346.— * Schlegel, Indische Bibliothek, **2**, 259-265.— Mesnevi de Redhouse,

Ext. des hist. arabes relat. aux guerres des Croisades, 13. (Michel, Choix de poésies orientales, 158.)—Rev. d. trad. pop., **13**, 218.—Van Vloten, Djahiz, Le livre des beautés et des antithèses, 147, l. 8.— Damîri, **2**, 354, 5.— Mous., **1**, 56, 17.—I'lâm, 56, 16.—Naf., 57, 13.— Mille et une nuits, édit. β, **3**, 120, 4; **4**, 103, 5 a. f.; 293, 8; 302, 4; traduction de Weil, **3**, 412 et **4**, 211 et 226.— Kosegarten, Chrest. ar., 81, 13.— Dalhama, édit. du Caire, 1298, 22, 15 a. f.—Marcel, Mohdy, **1**, 201.—Desgranges, Nakoula, Hist. de l'expédit. des Français en Egypte, 119.—Marmier, Du Rhin au Nil, **2**, 243 et 244.— Michaud et Poujoulat, Correspondance d'Orient, édit. belge, **7**, 190.—Revue des Deux Mondes, 1883, **58**, 797.— Cfr. Freytag, Fâkih., 238, 2 a. f. (Freytag, Arabum Prov., **3**, 1, 265-266.)

(1) C'est par erreur qu'au tome **3**, 204, litt. Q, nous avons renvoyé au n° 380; il s'agit du n° 365. (Tome **5**, 37.)

242 et Sitzungsb. de l'Acad. de Vienne, **7**, 654-655. — Clouston, Flowers, 73-76. — Rev. d. trad. pop., **13**, 277-279. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 168-169. — North Amer. Rev., **123**, 57. — Wickram, Rollwagenbüchlein (Litt. Verein, nº 229), 366.

382. — *Sourhâb.*

1. — F F.

Le roi Sourhâb et son fils combattent les Chrétiens. — Aventure avec les génies.

Subtilités juridiques.

Nos 383 et 384.

383. — *Hâroûne et le cadi Aboû Yoûsouf.*

1. — Man. égyptiens. — Vienne, Krafft, 54, nº CLXX, 10 ?

2. — α, **1**, 469. — β, **2**, 121. — γ, **2**, 121. — δ, **2**, 386. — ε, **7**, 216.

3. — Mardrus, **7**, 179. — Weil, **2**, 342. — Burton, **3**, 273. — Payne, **4**. — Henning, **7**, 9.

4. — De Slane, Ibn Khall., **4**, 279-282. (Basset, Rev. d. trad. pop., **13**, 303-308. — Perron, Femmes arabes, 564-568.)

Halbat. (Nouv. bibl. d. rom., thermid. an VI, **2**, 91-96. — Hartmann, Früchte, **1**, 315-321.)

Flâm, 73-74. (Basset, ut supra. — Girgass et Rosen, Chrest. ar., 36-38.) (1)

Damîri, **1**, 129.

Herbelot, 925 et 21. — De la Croix et Hornot, Anecd. arabes, 342-345.

(1) Cfr. Bibliog. arabe, **4**, 216.

Hâroûne ayant juré un jour de répudier sa femme si Ga'far ne lui vend ou ne lui donne une certaine esclave, Ga'far jure aussi de répudier sa femme s'il vend ou donne cette esclave. Hâroûne fait venir le cadi Aboû Yoûsouf pour les tirer de cette difficulté : le casuiste fait vendre une moitié de l'esclave et donner l'autre. Hâroûne voulant alors échapper aux délais fixés par la loi, Aboû Yoûsouf marie la jeune fille avec un esclave de Hâroûne, à charge pour lui de la répudier immédiatement. Marié, l'esclave refuse de prononcer la répudiation. (N° 18.) Sur le conseil du jurisconsulte, Hâroûne donne l'esclave à la jeune fille qu'il a épousée; ce qui annule le mariage.

Richement récompensé, Aboû Yoûsouf vante le lendemain à ses élèves les avantages de la science.

Burton, **8**, 136.

384. — *Zobéide et Aboû Yoûsouf.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 571.— β, **2**, 226.— γ, **2**, 268.— ε, **8**, 208.

3. — Mardrus, **7**, 192.— Burton, **4**, 49.— Payne, **4**.— Henning, **8**, 44.

Aboû Yoûsouf justifie Zobéide d'un soupçon injuste de Hâroûne, grâce à l'application ingénieuse qu'il fait de ses connaissances en histoire naturelle. ([1])

Invité à se prononcer entre deux fruits, dont l'un n'est pas là, il le fait d'abord apporter pour ne pas le juger par défaut. Puis il goûte chacun des deux, disant que chaque fois qu'il apprécie l'un, l'autre proteste.

Jugement des mets. Mous., **1**, 158 et **2**, 217.— Gawzi, 67.— Roorda-Cool, Gram. ar., 1re édition, 18; 2de, 32.— Cfr. Tawney, **2**, 62.

([1]) Cfr. une des réponses de Tawaddoude. (β, **2**, 303, l. 2-3.)

385. — *Le sultan et son aventure nocturne.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 68. — Destains, **6**, 57. — Gauttier, **6**, 214 et **7**, 393. — Habicht, **11**, 53. — Loiseleur, 702. — Burton, **10**, 416. — Henning, **23**, 69.

Le sultan du Caire (c'est celui du n° 377), pour s'assurer que tout le monde assiste au festin des noces de sa fille, se travestit avec son vizir en derviche (n° 209) et parcourt la ville. Il trouve d'abord trois hommes, dont l'un est éreinté et dont l'autre a la bouche de travers; ils se plaignent qu'on n'ait pas songé aux pauvres, qui, faute de vêtements convenables, n'ont pu se présenter au festin.

Le sultan et son ministre sont également reçus par une dame et ses trois filles.

Le lendemain, les deux hommes racontent leur histoire au souverain. (Nos 290 et 291.)

Le soir, le vizir ne peut reconnaître la maison des femmes, parce que l'ingénieuse cadette, qui connaît aussi le droit et la musique (n° 387), a marqué les autres maisons du signe employé par le vizir. (N° 24.) Le sultan proclame alors la défense d'avoir, sous peine de mort, de la lumière après la première ronde de nuit : il sait qu'elles ne se conformeront pas plus à cet ordre qu'à celui qu'il avait rendu pour les noces. Le moyen réussit et le sultan visite deux fois encore cette maison, où il est bien reçu et où, d'ailleurs, il est reconnu, grâce surtout à sa libéralité. Il apprend alors leur histoire. (N° 327.)

Il avertit le sultan qui est le mari et le père des dames; il envoie un navire.

Défense d'allumer du feu. Man. Berlin, **20**, 58. — Artin P., Contes pop. de la vallée du Nil, 265. — Burton, **10**, 479. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **36**, 259. — Spitta, Contes ar. mod., 39. (Green, Mod. ar. Stories, 74.)

385 bis. — *Le sultan et le voyageur Mahmoud le yéménite.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 154.— Destains, **6**, 107.— Gauttier, **6**, 291 et **7**, 394.— Habicht, **11**, 113.— Henning, **23**, 185.

Ce sultan se fait raconter des histoires. (Nos 162, 146 et 273.)

386. — *Tâfir (Zâfir) ibn Lâhiq.*

1. — Man. 1, 2 et 3 des Cent et une nuits. (Rev. d. trad. pop., **6**, 450 et 451.)

387. — *Tawaddoude.*

1. — Man. égyptiens.— F F.— Paris, 259, n° 1363, 6; 544, n° 3070, 5; 621, nos 3630. 3631, 3632, 1 et 3633, 2.— Alger, 553, nos 1932 et 1933.— Man. Marcel, Catalogue, 74, n° 887. — Berlin, **20**, 151-152, nos 9179 et 9180. — Vienne, Flügel, **2** 25.—Munich, Aumer, 403.—Gotha. Pertsch, **1**, 166-167, n° 93, 21; **4**, 409-410 et 467, n° 2760, 2 — Bibl. Lindes., 54.

2. — α, **1**, 614.— β, **2**, 288.— γ, **2**, 332.— δ, **3**, 108.
— * Le Caire, 1278. In-8. 68.
— * Le Caire, 1285. In-8.
— * Le Caire, 1305. In-8. 40.
— * Le Caire, 1308. In-8. 18.
— * Bombay. Safdari Press. 1884. In-8. 112 (lithog.)

3. — Hammer, **1**, 81.—Mardrus, **6**, 9 — Burton, **4**, 144.—Payne, **4**.— Henning. **8**, 136.

Pour l'imitation espagnole (et portugaise), voir plus bas.

4. — N° 317.—* Bertherand, Conte arabe. (Rev. d. trad. pop., **2**, 236.) — Malcolm, Histoire de la Perse, 1821, **4**, 70-85.

Un riche marchand a enfin, dans sa vieillesse, un fils, auquel il lègue une grande fortune. Mais le jeune homme l'a bientôt dissipée, et, réduit à la misère (n° 22), offre au calife Hâroûne le seul bien qui lui soit resté, une esclave savante. Soumise à un examen, elle répond à des questions portant sur toutes les sciences musulmanes et confond les docteurs, qui doivent s'avouer vaincus par elle; elle gagne aussi à tous les jeux, tels que les échecs, et se montre musicienne consommée. Le calife, enchanté, lui fait un présent et la restitue à son maître, qu'il comble également de cadeaux et qu'il admet au nombre de ses convives ordinaires. (1)

V. Chauvin, Tawaddoude ou la docte esclave. Dans Le Mouvement. Liége, 1899, 4 et à part.—De Sacy, Mém. de l'Acad. des Inscr., **10**, 46.— Hartmann, Hermes, **34**, 278-279.—Reinaud, Monum. Blacas, **2**, 371.— Burton, **8**, 137-138.— Oestrup, 55-56 et 153.— Cassel, Targum Esther, 21. — Clouston, Flowers, 274.—Brockelmann, Gesch. d. ar. Litt., 193.

Il faut rapprocher de notre histoire les examens que l'on rencontre ailleurs encore : N° 277 (β, **1**, 188-193 et 206-211).— Man. Berlin, **20**, 330. — Cfr. n°s 184 et 204.

Femmes savantes. N° 58, 111, 113, 272 et 385.— Catherine d'Alexandrie : Légende dorée, édit. Brunet, 1854, **2**, 207-213 : * Guevara, La rosa de Alexandria (Grillparzer, Œuvres, suppl., **6**, 37-38); Rev. critique, 1890, **2**, 171.

Teodor.

Capitulo que fabla de los exemplos e castigos de Teodor, la donsella. Dans Knust, Mittheilungen aus dem Eskurial (Litt. Verein, n° 141), 507-517, 613-630 et 684 ; cfr. 680.

(1) Il y a une autre forme, différant dans le détail et remontant au 2e siècle de l'hégire. (Knust, A. d. Eskurial, 615.)

Sur cette imitation chrétienne de Tawaddoude, qui a été faite en Espagne et qui y est restée populaire, voir * M. J. Müller, Ueber die doncella Teodor. Dans Sitzungsb. de l'Acad. de Munich, 1863, **2**, 38-40.—H. Knust, Ein Beitrag... La Donzella Theodor. Dans Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **10**, 150-153.—Ticknor-Magnabal, Hist. de la litt. esp, **2**, 568-570.—Ticknor-Gayangos, **2**, 554 et suiv. — Bibliot. de aut. esp., **3**, XXXIII. —Wolf, (Wiener) Jahrbb. d. Lit., **122**, 123.— Mone, Anzeiger, **7**, 384. (Knust.t A. d. Eskurial, 616.)

La Bibliotheca Hispana... authore D. Nicolao Antonio dit : « Alphonsus quidam, Aragoniæ Regni civis, auctor est ejus prosaici Poematis, quod audit Historia de la Donzella Theodor. »

Aux éditions anciennes qu'énumèrent la Bibliot. de aut. esp., **40**, LXXXIII, Knust, 613 et 615 et Brunet, Manuel du libraire, 2e édit., **3**, 218, on peut ajouter :

* Historia de la donzella Teodor. Impressa con licencia del Conseyo Real. En Cuenca. En casa de Salvador de Viader. Año 1628. In-4. 16 et vignettes dans le texte. (Centralblatt. f. Bibliotheksw., 1886, 359.)

L'histoire a aussi été traduite en portugais. (Bibliot. de aut. esp., **40**, LXXXIII et Knust, 629.)

Sur la Donzella Theodor de Lope de Vega, voir Ticknor-Magnabal, **2**, 279-280.— Grillparzer, Œuvres, **8**, 243-245.

388. — *La mosquée de Theïloun.*

Voir Bibliog. arabe, **5**, 39 et 294.

La traduction se trouve maintenant aussi dans Mardrus, **12**, 123.

389. — *Le vannier.*

Voir Bibliog. arabe, **5**, 42.

390. — *Le roi de Thibet et la princesse des Naïmans.* 1001

3. — Mille et un jours, Lille, **1**, 140.—Rapilly, **1**, 101.— Loiseleur, 33.

4. — * Gibb, Jewād. (Burton, **8**, 274.)

La princesse des Naïmans, devenue reine dans son enfance et détrônée par un frère de son père, qu'on avait cru tué dans une bataille contre les Mogols, s'enfuit au Thibet avec son vizir, qui gagne leur vie comme peintre. A l'occasion de quelques tableaux dont on parle, le roi fait la connaissance du vizir et de la princesse, qu'il épouse et dont il fait valoir les droits en envoyant une ambassade à l'usurpateur.

Un soir la princesse voit un fantôme et trouve ensuite à côté de son mari une autre femme, qui lui ressemble en tout point. Malgré la déclaration de sa nourrice, c'est elle qu'on accuse d'imposture et qu'on chasse. La fausse femme est une aventurière galante, qui a obtenu, pour elle et son amant, deux bagues qui leur permettent de prendre la forme de ceux qu'ils veulent. S'étant mis à voyager, ils étaient arrivés chez les Naïmans, où l'amant avait pris l'apparence de l'oncle tué par les Mogols et usurpé le trône. Menacés par le roi du Thibet devenu l'époux de la princesse des Naïmans, ils se vengent : la femme s'est donné la figure de la princesse des Naïmans et l'a supplantée.

Mais le roi du Thibet, étant une fois revenu sur ses pas un jour qu'il sortait pour la chasse, trouve auprès de la femme son amant, qui a pris sa forme. Lui ayant abattu la main qui porte l'anneau, il voit la vieille aventurière telle qu'elle est et la tue. Poursuivant ensuite l'amant, il l'atteint, lui arrache des aveux, et, moyennant la remise de l'anneau, lui fait grâce. Il retrouve ensuite la princesse des Naïmans.

Encadré dans le n° 343. Cadre du n° 127.

La trace du lion.

Nos 391, 391bis et Syntipas, nos 2 et 86.

391. — *Le roi converti.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 585.—β, 2, 242.— γ, 2, 291.

3. — Hammer, **3**, 376.—Weil, **4**, 77.— Burton, **4**, 83.— Payne, **4**.— Henning, **8**, 82.

— Sedira, Cours de l. ar., * 1re édit., 185; 2e édit., 236-238.

— * Raux, 84-85.

4. — Damîri, **1**, 6.—I'lâm, 138-139.—Rosen, Chrest. arab., 39-42.

Un roi altéré à la chasse boit de l'eau qu'une femme lui donne et s'éprend d'elle. Elle l'introduit et le laisse avec un livre traitant du châtiment de l'inconduite. Il renonce à ses projets; mais le mari, informé de l'aventure, abandonne sa femme. Les parents portent plainte au roi, racontant la parabole du champ délaissé. Le mari répond qu'il a vu les traces d'un lion; mais le roi le rassure pour le passé et l'avenir.

La forme primitive de ce conte se retrouve dans Van Vloten, Djahiz, Le livre des beautés et des antithèses, 299; voir Nöldeke, Zeit. d. deut morg. Ges., **33**, 523.

Une autre forme qui se rapproche beaucoup de celle-ci figure dans le Conde Lucanor. (Voir Bibliog. arabe, **2**, n° 133, 50.—Knust, Conde Lucanor, 414-416.)

Voir Loiseleur, Essai, 96-98 et Mille et un jours, 289.—Landau, d. Quellen d. Dek., 42-45.—St. Prato, L'orma del leone racconto orientale considerato nella tradizione popolare. Dans Romania, **12**, 535-565 et **14**, 132-135; et à part. 37.— Oestrup, 38.— Frey, Gartengesellschaft (Litt. Verein, n° 209), 251.—Imbriani, XII conti pomiglianesi, 208-221.—North Amer. Rev., **123**, 45-46.— Pour le Milo de Mathieu de Vendôme (* Haupt, Exempla poes. lat. medii ævi, 1834, 19-28), voir aussi Histoire littéraire de la France, **22**, 56-58 et 948. (Victor Le Clerc.)

391bis. — *Fîroûz.*

1. — Man. de Breslau.

2. — ε, **8**, 273-278.

3. — Burton, **9**, 120.— Payne, **10**, 209.

4. — Tam., **2**, 191-193.— Mous., **1**, 42.— Cardonne, Mélanges, **1**, 8-16.

Un roi voit, de sa terrasse, une femme qui lui plaît [1]. Il charge son mari, Fîroûz, d'un message et, pendant son absence, se rend chez lui. La femme s'étonne qu'on veuille boire où un chien a bu. Le roi comprend et se retire, mais perd, en s'en allant, une sandale. Le mari la découvre et renvoie sa femme à son père. Le beau-frère se plaint au juge en termes couverts en parlant d'un jardin abandonné. Fîroûz répond qu'on y a vu la trace d'un lion. Le roi, qui est présent, déclare qu'il n'y a pas de jardin mieux gardé et apaise ainsi Fîroûz, sans que le juge se doute de ce dont il s'agit.

(**2** *de Syntipas.*) — *Le roi, le vizir et sa femme.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **2**, 53.— β, **3** 57.— γ, **3**, 86.— δ, **3**, 346.— ε, **12**, 251.

3. — Habicht, **15**, 109.
— *Sindban*. Baethgen, 14.
— *Sendabar*, Sengelmann, 40-42 et 190 ; Carmoly, 67 ; Cassel, 82-85 et 261-264.
— *Syntipas*, Sengelmann, 87-89.

4. — Büttner, Suaheli Schriftstücke, 124-129. (Zeit. d. Ver. f. Volksk., **3**, 236-237.)—Cotte. Le Maroc contemporain, 1860, 65-69.

Ayant vu la femme du vizir de son toit, un roi charge ce vizir d'une mission lointaine et se présente à sa femme. Elle le reçoit bien, lui fait lire un livre de morale et lui sert quatre-vingt dix mets ayant la même saveur [2]. Elle les compare aux baisers des quatre-vingt-dix femmes qu'il

(1) Livre II de Samuel, chapitre XI.

(2) Cfr. La Fontaine, Contes IV, 11. (Edition Regnier, **5**, 504-507.) — Dunlop-Liebrecht, 296.

a chez lui; le roi, qui comprend l'allégorie, se retire, mais oublie son anneau.

Le vizir, à son retour, le trouve et s'éloigne un an de sa femme. Le beau-père se plaint au roi, qui dit au vizir que le lion dont il a vu la trace n'a causé aucun dommage au jardin et ne s'y montrera plus.

Keller, Li Romans d. sept sages, CXXXVIII—CXXXIX. — Keller, Dyocletianus, 45-46.

(**86** *de Syntipas.*) — *Le roi et la femme du chambellan.*

1. — Man. de Breslau.

2. — ε, **11**, 243.

3. — Habicht, **14**, 124.—Payne, **11**, 53.

Un roi, amoureux de la femme du chambellan, ne parvient pas à la détourner de son devoir, mais oublie chez elle sa ceinture en s'en allant. Le mari conçoit des soupçons et, apprenant qu'on l'a nommé gouverneur d'une province éloignée avec ordre de s'y rendre sans retard, annonce aux parents de sa femme qu'il va divorcer. Plainte de ceux-ci au roi, qui mande le chambellan. Il dit au roi qu'il a vu dans son champ la trace d'un lion et lui raconte l'histoire de la vieille avec le marchand de soie. (N° 87 de Syntipas.)

Le roi, honteux de ce qu'il a fait, rassure le chambellan sur le passé et lui promet que le lion ne viendra plus.

392. — *Tranchemont.*

3. — Chavis, **39**, 421.—Rapilly, **5**, 378.

4. — Cfr. Rochemonteix, Contes nubiens, 10 et 25 et suiv.— Velten, Suaheli, 245-254.— N° 170.

Le capitaine Tranchemont (Raggade) est, grâce à l'influence de son étoile, le plus fort mais le moins endurant des hommes; il doit n'avoir rien et vivre sans cesse de rapines; rien ne peut résister à son sabre, que la seule faiblesse de l'homme craintif et timide.

Il étonne un jour un derviche en tranchant des roches et en les mangeant et se lie avec lui ainsi qu'avec ses amis. Or, ces hommes ont, chacun, une vertu merveilleuse : le derviche Prêt-à-boire (Ballayah) peut avaler des rivières; Perce-vue (Guillarich) aperçoit une aiguille à terre à quarante lieues de distance; Droit-au-but (Nadhertavil), à la même distance, placerait sa flèche dans le cœur d'une pomme; Fend-l'air (Karaamek) la ramasserait en cinq minutes; Bon-dos (Bilamich) peut porter les plus lourds fardeaux; Toujours-dort (Batteniltabour) jette l'épouvante partout, parce que, en frappant son ventre, il en fait sortir un bruit semblable à celui de quarante tambours, etc.; le rôtisseur Souffle-feu (Bazzaknar) mettrait en fusion une mine de métal dans les entrailles de la terre; Grippe-nuage (Thalahava) accroche des nues avec un peloton de soie qu'il jette en l'air et qui se dévide jusqu'à la portée de sa main; enfin, Grossit-tout (Ilnafac), par exemple, enfle une petite bourse et en fait une tente immense.

Ces hommes ont à se venger d'un tyran, Bigstaf, qui habite la ville de Kallacahabalaba, située sur une montagne à pic et qui a fait périr deux de leurs amis, Bras-de-fer (Zenhadib) et Dent-d'acier (Senboulade). Mais, faute d'intelligence et de discipline, ils ne peuvent rien entreprendre; ils sont donc heureux de se mettre sous la direction d'un général expérimenté.

Après un repas extraordinaire, du aux propriétés merveilleuses de ses alliés, Tranchemont se décide à dévaster le pays de Bigstaf et à le faire ainsi mourir de faim; on ne peut, en effet, l'atteindre autrement dans son inaccessible forteresse.

Une première expédition est dirigée contre une noce; mais la mariée s'échappe en se cachant sous terre. D'autres escarmouches encore font comprendre à Bigstaf le danger qu'il court. Il consulte son astrologue. Comme ces hommes forts ne peuvent rien contre la faiblesse, Bigstaf prend une marmite pour casque et s'arme le bras d'une citrouille creuse et d'un fromage moisi; le sabre de Tranchemont se brise sur ces objets. Les soldats du second rang de la petite troupe de Bigstaf sont porteurs de seringues et éteignent les flammes de Souffle-feu; ceux du troisième rang, munis de paires de ciseaux, coupent le fil au moyen duquel Grippe-nuage amenait des nuées menaçantes. Tranchemont est tué, ainsi que Toujours-dort et Souffle-feu; les autres vont se cacher dans des cavernes.

Encadré dans le nº 366. — Hammer, M. N., **1**, XXXVII. — Loiseleur, M. N., XXXI. — Habicht, **13**, XXXIII. — Grimm, 126. — Benfey (voir plus loin), 1020-1038 ou 132-139.

Grimm, 123-127, 288-289 et 329-330. — Benfey, Das Märchen von den « Menschen mit wunderbaren Eigenschaften. » Dans Ausland, 1858, 969-1071 ou Kleinere Schriften, **3**, 94-158. — Cosquin, **1**, 1-27 et **2**, 351. — Zeit. f. rom. Philol., **13**, 551. — Forschungen z. rom. Philol. Festgabe f. H. Suchier, 320. — Rev. d. trad. pop., **13**, 239. — De Mont-De Cock, Wondersprookjes, 105 et suiv.

393. — *Le verre d'eau.*

1. — Man. de Breslau.

2. — ε, **7**, 260.

3. — Burton, **9**, 117. — Payne, **10**, 195. — Mardrus, **12**, 179.

4. — Herbelot, 496. — De la Croix et Hornot, Anecd. arabes, 360. — Nouv. bib. univ. des romans, messidor an VI, 58-59. — Hartmann, Früchte, **1**, 394. — Burton, **8**, 269.

A un calife, qui a soif et auquel on présente un verre d'eau, on demande ce qu'il donnerait si l'eau était introuvable.—« La moitié de mon empire. » — Et quoi, si, ayant bu ce verre d'eau, il ne pouvait, pour cause de maladie, s'en débarrasser.— « Tout mon empire. »

D'après Mardrus, c'est Bahloûl qui fait ces questions au calife Hâroûne. Il donne d'autres historiettes encore sur Bahloûl. Nous les plaçons ici.

393bis. — *Bahloûl.*

A. *Les fous.*

3. — Mardrus, **12**, 176.

4. — Bret, Fables orientales, 15.—Anecd. arabes, 353-354.—Cardonne, Mélanges, **2**, 119-120.—Loiseleur, M. J., 664.

Hâroûne charge Bahloûl de lui faire la liste des fous de Bagdad. Le bouffon préfère dresser celle des sages, ce travail devant lui demander à peine le temps qu'il faut pour boire une gorgée d'eau.

B. *Les dangers du trône.*

3. — Mardrus, **12**, 177.

4. — Herbelot, 156.—Anecd. arabes, 354.—Guillon, 264-265.—Cardonne, Mél., **2**, 120-121. — Blanchet, Apologues, 142-143. — Poll, d. Quellen z. Pfeffel's Fabeln, 47. — Loiseleur, M. J., 664.

S'étant assis sur le trône de Hâroûne, il reçoit une volée de coups de bâton. Il pleure sur le calife en pensant que s'il a été battu pour avoir occupé le trône un seul instant, son maître, qui l'a eu des années, sera bien plus gravement maltraité encore.

C. *Le mariage.*

3. — Mardrus, **12**, 177.

4. — Herbelot, 157.— Anecd. arabes, 354-356.— Contes mogols, **2**, 3-4. — Cardonne, Mél., **2**, 121-122.— Loiseleur, M. J., 664-665.

Forcé par le calife de se marier et introduit dans la chambre nuptiale, il s'enfuit, parce qu'il croit entendre des voix lui demander des vêtements, de la nourriture, etc

Cf. Bibliog. arabe, **6**, 13.

D. *Indépendance.*

3. — Mardrus, **12**, 178.

4. — N° 223. (Bibliog. arabe, **6**, 29.)

Bahloûl refuse de tendre la main pour prendre mille dînârs que lui offre le calife; s'il les acceptait, il ne pourrait plus, devant lui, étendre les jambes.

E. *Le verre d'eau.*

C'est le n° 393.

Sur Bahloûl, voir Herbelot, v° Bahalul et Meissner, Neuarabische Geschichten aus dem Iraq... Leipzig, J. C. Hinrichs' sche Buchh... 1903, V. —Man. de Paris, 623, n° 3653, 1.— Man. de Berlin, **20**, 51, n° 9065, 2.

Meissner donne cinq autres historiettes aux p. 74-83. (Nos 41 à 45.) Cfr. p. V.— Autres anecdotes, Gawzi, 180-181.

394. — *Vers.*

Sur les poésies insérées dans les Mille et une nuits, on peut voir notamment : Burton, **8**, 136 et 200-202.— Oestrup, 142-144.— Henning, **1**, 5.— Landberg, Basim, XV-XVII.— Seybold, Geschichte von Sul, trad. V-VI ; cfr. l'édition du texte, XIII, etc.

Humbert en a publié un certain nombre dans l'ouvrage suivant :

* كتاب انتقاط الازمار فى محاسن الاشعار Anthologie arabe ou choix de poésies arabes inédites traduites en français avec le texte en regard et accompagnées d'une version latine littérale par Jean Humbert, à Paris (imp. royale) chez Treuttel et Würtz, Libraires rue Bourbon n° 17. 1819. In-8. IX et 300.

C. R. Chézy, J. des sav., 1820, 586-595.—F. L., Rev. encyclop., **8**, 337-342. — G. F., Leipz. Litz., 1820, 2225-2238.—Gött. gel. Anz., 1820, 1921-1924. — Bibl. univ., **2**, 383-388.—Allg. Repertorium, 1819, **4**, 326 et 1820, **3**, 398-399.—Hartmann, Hermes, **33**, 328-329.— Loiseleur, M. N., XXXI ; cfr. XXX, note 5.—Habicht, **1**, XI-XIV.— Hammer, M. N., **2**, 360 et 396. — Fr. Michel, Choix de poésies orientales, 1830, 251-252.

Cette anthologie a été réimprimée au Caire en 1242 (1827.) In-18. (Journ. asiat., 1831, **2**, 337-338 ; Hall. Allglitz., 1832, **5**, 10 ; Michaud et Poujoulat, Corresp. d'Orient, édit. belge, **7**, 81-82.)

Voici d'après Hartmann (reproduit par Grässe, Lehrbuch, **2**, 1, 1, 461) la liste des passages empruntés aux Mille et une nuits : Nuits 1, 8, 9, 12, 21, 93, 174, 211, 213, 214, 221, 271, 273, 279, 280, 281, 806, 808, 821 et 850.

Depuis Humbert, c'est M. Basset qui s'est le plus occupé de ces vers. Voir Rev. d. trad. pop., **13**, 621 ; **14**, 29 et 32 ; **16**, 34 et 74 et suiv.— Basset, La Khazradjyah, 1902, 20-21 et 134.

Voir aussi Jones, Poeseos asiaticæ comm., édit. Eichhorn, 103-106. (Hammer, M. N., **2**, 364.) —Reinaud, Monum. Blacas, **2**, 444 et 455.— Habicht, Epistolæ quædam arabicæ, 47.— Kosegarten, Hermes, **20**, 26.—

Rückert, Hall. Allglitz., 1828, **2**, 358-360.— Rückert, Bibliog. arabe, **5**, 219. — Kasimirski, Spécimen... Ménoutchehri, 45-46. — Journ. asiat., 1887, **2**, 357. —* Clouston, Arabian poetry for English readers... Glasgow... 1880. (Academy, **19**, 375.) — Wiener Zeit. f. d. Kunde d. M., **17**, 96.

395. — *Les deux vieillards.*

1. — B.— I.

Les trois vieillards.

Ces trois histoires sont encadrées dans le n° 194.

396. — *Le premier vieillard.*

1. — Man. égyptiens.— A.—I.—J.—Y.—F F.

2. — α, **1**, 7.—β, **1**, 7.— γ, **1**, 11.— δ, **1**, 9.— ε, **1**, 45.— ζ, **1**.

3. — Galland, **1**, 99.— Caussin, **1**, 75.— Destains, **1**, 54.— Gauttier, **1**, 48 et **7**, 358-359.— Habicht, **1**, 41 et **13**, 295-296.— Loiseleur, 16.— Scott, **1**, 46. — Lane, **1**, 42. — Mardrus, **1**, 23. — Weil, **1**, 19. — Burton, **1**, 25.— Payne, **1**.— Henning, **1**, 25.

4. — Cfr. n° 398.

Un vieillard ayant enfin eu un fils, sa première femme, qui est stérile, profite d'un voyage de commerce qu'il fait, pour changer magiquement sa rivale en vache et le fils, en veau. A son retour, le père fait tuer la vache qu'on demande au berger et qu'on trouve maigre; mais, touché par les démonstrations du veau, il le donne au berger malgré les instances de la première femme. Celui-ci le ramenant chez lui, sa fille, qui connaît la magie, se voile, rit et pleure (n° 64) et blâme son père d'avoir amené un homme.

Le vieillard consentant à lui faire épouser son fils et à lui laisser métamorphoser sa première femme en gazelle, pour qu'elle ne puisse plus nuire par sa sorcellerie, la jeune fille prend de l'eau et prononce des formules; puis elle asperge le veau, qui redevient homme. (N° 2.)

397. — *Le deuxième vieillard.*

Voir Bibliog. arabe, **5**, 6.

Nous avons omis, au n° **2**, de dire que cette histoire se trouve aussi dans l'édition ζ, tome premier.

398. — *Le troisième vieillard.*

1. — Man. égyptiens.— B.—C.— G. (Cette histoire est tout-à-fait différente de celle des autres manuscrits; Zotenberg, Notice, 215; tirage à part, 49.) — I (C'est encore une autre histoire; Zotenberg, *ibidem.*)—J. —Y.—FF.

2. — α, **1**, 9.— β, **1**, 10.— γ, **1**, 15. - δ, **1**, 17.— ε, **1**, 63.

3. — Gauttier, **1**. 66.— Habicht, **1**, 56 et **13**, 396. — Lane, **1**, 50.— Mardrus, **1**, 34.—Weil, **1**, 24.—Burton, **1**, 33.—Payne, **1**.—Henning, **1**, 33.

4. — Cfr. nos 396 et 371.

Surprenant sa femme avec un esclave noir, le vieillard a été changé par elle en chien au moyen d'eau et de formules magiques. Chassé, il se réfugie chez un boucher, où il mange les os. Quand le boucher le fait entrer, sa fille se voile. Elle l'asperge avec de l'eau, sur laquelle elle a prononcé des paroles magiques. Quand il a repris sa forme, il lui demande de métamorphoser sa femme. Ayant obtenu de l'eau, il l'asperge pendant qu'elle dort et la transforme en mule. (N° 2.)

La mule, par ses gestes, confirme l'exactitude du récit.

Zotenberg, Notice, 174; tirage à part, 8.

399. — *La ville mère des cités et reine des contrées.*

1. — Cent et une nuits. (Voir Bibliog. arabe, **4**, 218.)

2. — Groff, Contes arabes extraits des man. de la Biblioth. nation. (Bibliog. arabe, **4**, n° 307), 17-49.

« Après la description de cette ville imaginaire, située dans le Yémen, et qui renferme plusieurs des merveilles d'Irem aux colonnes (n° 224), le conteur nous montre le fils du roi, pris du goût des voyages, en décidant entre deux marchands, et s'embarquant malgré les représentations de son père. Après avoir erré hors de sa route pendant quatre mois, le navire aborde à une île dont les habitants n'ont pas de communication avec le reste du monde. Ce pays qui produisait les épices les plus recherchées, était arrosé par une rivière sortant à de certains intervalles d'une montagne immense. Tous les ans, le vizir doit pénétrer dans une grotte, après avoir reçu du roi quelques renseignements et un présent mystérieux. Au bout d'une heure il reparaît suivi de l'eau qui coule pendant le temps nécessaire à la fécondation du pays.— Le jeune prince épouse la fille du souverain et, choisi pour vizir, il tente, le moment venu, l'épreuve qui doit consacrer son pouvoir. Il trouve dans la grotte un nègre qui le conduit vers sa maîtresse, reine d'un peuple d'amazones (n° 22 de Syntipas) et qui détournait ou ménageait le cours du fleuve. La princesse, dont le jeune homme se concilie les bonnes grâces en lui offrant des dattes de son pays, supprime les sécheresses périodiques, épouse l'étranger et lui apprend que tous les ans, son peuple doit, pour ne pas périr, offrir à un afrite de la ville voisine des noyaux de dattes : de là le tribut imposé à la première île, en échange de l'eau du fleuve. Elle garde près d'elle le prince pendant deux cents ans en lui laissant dix filles. (Cfr. n° 376.) Il les ramène avec des richesses considérables dans la ville où son beau-père avait règné et où l'on ignorait ce qu'il était devenu : il retrouve sur le trône son arrière petit-fils, âgé de cent ans et vieux à côté de son bisaïeul sur qui les années n'ont pas eu de prise. Il se fait reconnaître, passe dix ans avec lui, puis retourne dans sa patrie, la ville célèbre du Yémen, où il règne encore quelque temps. »

Nous avons emprunté textuellement le résumé qui précède à M. Basset. (Rev. d. trad. pop., **3**, 566.)

Eau retenue. Basset, 566.— Caise, Contes oubliés, 111 et suiv.—Rochemonteix, Contes nubiens, 42.— * Rivière (Cosquin, **1**, 79).— Basset, Nouv. Contes berb., 206.—Jülg, Märchen d. Siddhi-K , 60, 82 et 84.—Rev. d. trad. pop., **9**, 76-77.— Grimm, 429.— De Mont-De Cock, Wondersprookjes, 69 et 204-205 ; cfr. 179.— Cfr. Journ. asiat., 1877, **1**, 227 et 220.

400. — *Le vizir et son fils.*

1. — Man. 1, 2 et 3 des Cent et une nuits. (Rev. d. trad. pop., **6**, 450 et 451.)

401. — *Le vizir injustement emprisonné.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 375.— Destains, **6**, 280.— Gauttier, **6**, 394 et **7**, 396.— Habicht, **11**, 188 et **13**, 311-312.— Burton, **11**, 326.— Henning, **24**, 101.

4. — N° 127. — Syntipas, n° 108. (Behrnauer, 99-101.— Gibb, 100-103 et XXV.)

Un sultan qui a fait injustement jeter un vizir fidèle dans une prison où il gémit depuis sept ans au régime du pain et de l'eau, aperçoit, un jour que, déguisé en derviche (n° 209), il parcourt sa capitale, qu'on prépare le palais du vizir comme pour le recevoir et apprend que ses gens ont reçu l'ordre de tout arranger, parce que le sultan doit gracier le vizir ce jour-là même.

N'ayant rien décidé de semblable, le sultan s'étonne et va voir le vizir dans sa prison. Celui-ci raconte au faux derviche qu'au temps de sa splendeur, il a un jour laissé tomber dans la rivière une coupe précieuse, puis un anneau de diamant et qu'un plongeur avait immédiatement retrouvé

la coupe contenant le diamant. (Cfr. nº 91.) Se voyant ainsi au comble du bonheur, il avait compris que le malheur allait l'atteindre. En effet, la nuit de ce jour, il était faussement accusé et jeté dans un cachot.

Il ajoute qu'aujourd'hui même, il a obtenu enfin du geôlier de pouvoir manger un morceau de viande, mais qu'au moment où il se préparait au repas, un rat a emporté le plat. Profondément désolé d'abord, il a compris qu'à ce comble de malheur, le bonheur allait succéder et il a donné l'ordre de tout préparer chez lui pour le recevoir.

Le sultan, convaincu de son innocence, se retire et lui envoie sa grâce; il lui demande pardon et punit ses accusateurs.

Cette histoire semble inspirée d'anecdotes sur les Barmécides, dans lesquelles on les représente, comme ici, à l'apogée du bonheur; d'où l'on a conclu qu'ils allaient tomber. Voir, p. ex., I'lâm, 92 (l'anneau retrouvé) ou Tamazratt, 51-52 (Ga'far monte sur le dos de Hâroûne.) Cfr. l'histoire de l'anneau de Polycrate (1) et les nos 65 et 66.—Liebrecht, Gervasius, 78, note.

Excès de malheur. Damîri, **2**, 65.— Galland, Paroles et bons mots, 9-11. (Herbelot, Biblioth. orient., Append., 203.) — Cardonne, Mélanges, **2**, 123-125.— Palmblätter, **3**, 110, nº 87.— Malcolm, Hist. de la Perse, **1**, 427.— Cfr. nº 65 de Syntipas.

Pour la résignation des vizirs en disgrâce, cfr. Semelet, Gulistan, 101. (Defrémery, 72; Schummel, 53; Graf, 47.)

402. — *Les Sept vizirs, les Dix vizirs, etc.*

On trouvera, au volume suivant, tout ce qui concerne les Sept vizirs, les Dix vizirs, Sâh Baht et les Quarante vizirs.

(1) Pauli, 544.—Wend., 119.—* Wünsche, Die Sage vom Ring des Polykrates in der Weltliteratur. Beil. Allg. Ztg., 1893, nos 179, 180, 185 et 188.

Les voleurs. (1)

Nos 403 à 436.

403. — *Le faux voleur.*

1. — Man. égyptiens. — Berlin, **20**, 58, n° 9081, 2.

2. — α, **1**, 470. — β, **2**, 122. — γ, **2**, 122. — δ, **2**, 388. — ε, **7**, 220.

3. — Hammer, **3**, 305. — Lane, **2**, 357. — Weil, **2**, 344. — Burton, **3**, 276. — Payne, **4**. — Henning, **7**, 12.

4. — Aswâq, 246. — Mous., **1**, 190. — I'lâm, 16-18. — Rosen, Chresth. ar., 42. — Hammer, Rosenöl, **2**, 129. — Mouhammad Efendi, Touhfat, 1307, 102-104.

Hâlid, émir de Basra, frappé de la noblesse d'un jeune homme qu'on accuse de vol et mis d'ailleurs en éveil par certaines de ses paroles qu'on lui a rapportées, essaye de toutes les façons, de l'amener à parler de manière à échapper à la peine. Mais il s'obstine à maintenir son aveu. Au moment

(1) Sur l'origine égyptienne des histoires de voleurs des Mille et une nuits, voir Nöldeke, Zeit. d. deut. morg. Ges., **42**, 69-70.

Autres histoires de voleurs.

Kalîlah. Nos 2, 4, 5, 7, 8, 11, 51, 52, 53, 100, 128 et 136.
Lucanor. Nos 32, 40 et 45.
Kitâb Assâdih. No 1.
Soulwâne. No 20.
Fâkihat. Nos 18, 29, 46, 72 et 76.
Gal'âd. Nos 13, 17 et 20.
Paraboles. Nos 17 et 18.
Barlaam. No 28.
Mille et une nuits. Nos 24, 83, 85, 147, 151, 249 et 253.
Syntipas. Nos 72, 77, 82, 83, 133, 156, 174, 203, 225 (Rampsinite) et 247.

où on va donc lui couper la main, une jeune fille déclare que, surpris chez elle, il a saisi des objets afin de se faire passer pour un voleur et sauver ainsi son honneur. Hâlid dote la jeune fille et, du consentement de son père, lui fait épouser son amant.

Cfr. Drummond-Hay, Le Maroc, Bruxelles, 1844, **2**, 89-90. — Pour la répugnance du peuple à l'égard de l'amputation de la main, cfr. Defrémery, Batoutah, **1**, 353.

404. — *L'adroit voleur.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 522.— β, **2**, 175.— γ, **2**, 196.— δ, **2**, 448.
— Gorguos, Cours d'ar. vulg., **2**, 87-90 (texte) et 294-295 (traduction.)

3. — Hammer, **3**, 327.— Lane, **2**, 448.—Weil, **4**, 56.— Burton, **3**, 381.— Payne, **4**.—Henning, **7**, 129.

Un soldat ayant été volé dans un caravansérail, le préfet de police d'Alexandrie, Housâme aldîne, en fait comparaître les habitants. Arrive un voleur, qui confesse avoir suivi le soldat et lui avoir enlevé sa bourse; puis il la lui rend. Sous prétexte de montrer comment il a perpétré le vol, il la reprend et se sauve, se jetant dans un étang d'où il sort avant que les agents aient pu se dévêtir pour le poursuivre.

405. — *Le changeur et le voleur.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 524.— β, **2**, 178.— γ, **2**, 200.— δ, **3**, 4.— ε, **7**, 390.

3. — Hammer, **3**. 330.— Lane, **2**, 451.—Weil, **4**, 59.—Burton, **3**, 387.— Payne, **4**.—Henning, **7**, 136.

— Sedira, * 1re édit., 141; 2e édit., 178-180.
— * Raux, 68-69.

4. — Gawzi, 173-174.

Un voleur se fait fort d'enlever la bourse que porte un banquier. Il le suit et la prend quand il l'a déposée et qu'une esclave est allée lui chercher de l'eau. Les autres voleurs lui ayant remontré qu'on punirait l'esclave, qui est innocente, il retourne, se donne comme le serviteur d'un voisin chez qui il aurait laissé sa bourse et, pendant que le changeur lui fait son reçu, il s'échappe en emportant la bourse.

(Hammer ajoute que, condamné à être pendu, il se sauve en emportant la potence).

Cfr. n° 83 de Syntipas.

406. — *L'ânier et le voleur.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 570.— β, **2**, 226.— γ, **2**, 268.— δ, **3**, 56.— ε, **8**, 206.
— Gorguos, 100-103 (texte) et 299-300 (traduction.)
— Sedira, 2e édit., 171-173.
— * Raux, 73-75.

3. — Lane, **2**, 522.— Mardrus, **7**, 189.—Weil, **4**, 67.—Burton, **4**, 48.— Payne, **4**.— Henning, **8**, 43.

4. — * Villot, Mœurs et coutumes de l'Algérie. (Reproduit dans Rev. générale, 1889, **2**, 57-58.) — Fellichi (Acad. de Berlin, 1895, 69-70).— Müllendorff, Die Schwänke des Nassr-ed-din, 9-10.

Un voleur se substitue à un âne qu'un ânier traîne à sa suite et, quand son complice a mis l'animal en sûreté, il arrête l'ânier en s'arrêtant et lui fait croire qu'il avait été métamorphosé pour avoir, étant ivre, frappé sa

pieuse mère [1]; mais qu'elle vient de prier pour lui. L'ânier et sa femme prient et font des aumônes pour expier leur péché involontaire. Voulant acheter un autre âne, l'homme va au marché et y retrouve sa bête. Il lui dit qu'il voit bien qu'il a, de nouveau, bu et frappé sa mère, mais qu'il ne l'achètera plus. (Cfr. n° 445.)

Benfey, 357.— Or. u. Occident, **3**, 372, n° 12.— Clouston, **1**, 458-460.— Burton, **8**, 137.— De Mont-De Cock, Vlaamsche Vertelsels, 140-142.

Autre exemple d'un âne volé d'une manière extraordinaire, De Goeje, Bibl. geog. ar., **6**, 164.

407. — *Le vol audacieux.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 579.— β, **2**, 236.— γ, **2**, 282.— δ, **3**, 71.— ε, **8**, 229.
— Sedira, * 1re édit., 127; 2e édit., 180-183.
— * Raux, 80.

3. — Hammer, **3**, 366.— Lane, **2**, 531.—Weil, **4**, 71. — Burton, **4**, 69.— Payne, **4**.— Henning, **8**, 67.

4. — Sirâg, 136-137.—Gawzi, 166-168 —Rev. des trad. pop., **15**, 112-113. — Chodzko, Mag. pittoresque, **25**, 2-3.

Un voleur se rend hardiment la nuit dans un magasin et, aidé du gardien, qui le prend pour le propriétaire, enlève des marchandises. Le lendemain, le maître, qui est un voleur converti, suit l'homme à la trace en s'informant des différentes personnes dont il a utilisé les services. Il reprend son bien et met la main sur une couverture du voleur : à sa demande, il la lui rend et, s'amusant de son impudence, le laisse impuni.

[1] Cfr. Qal., 38-39.— Rev. d. trad. pop., **13**, 622.— * Certeux et Carnoy. (Zeit. d. deut. morg. Ges., **38**, 657.)

Zâhir roukn al dîne Baïbars.

Nos 408-426.

1. — Man. Breslau. — H.—Y. — Berlin, **20**, 66-67.

2. — ε, **11**, 321.

3. — Habicht, **14**, 161.— Burton, **9**, 247.— Payne, **11**, 117.

Le roi Baïbars, voulant connaître des histoires sur le courage et la ruse des femmes, s'en fait raconter par les officiers de la police.

Oestrup, 152.

408 A. — *La police jouée.*

1. — Comme plus haut.— Gotha, **4**, 450 et **5**, 54.
2. — ε, 323.
3. — Habicht, **14**, 163.—Burton, **9**, 248.— Payne, **11**, 122.

Un officier de police ayant vu tomber deux fois une bourse sur son giron pendant qu'il réfléchit, saisit un jour la main de celle qui lui fait ce cadeau. C'est une femme. qui dit désirer voir la fille du grand juge, dont on la sépare; elle convient avec l'officier de se rendre richement vêtue devant la maison de son amie : l'officier de police l'y fera entrer sous prétexte que, surprise par la nuit, elle a besoin d'un asile.

Le lendemain, la femme a disparu et le juge dénonce à la police un vol important. L'officier, qui a reçu un délai de trois jours pour trouver la coupable s'il ne veut réparer le dommage causé par elle (cfr. n° 302), la découvre enfin dans une maison, où elle lui montre l'argent volé; elle ajoute qu'elle désire l'épouser. Sur son conseil et ses indications, il répond

le lendemain au juge en l'accusant de la disparition d'une jeune fille richement vêtue et procède à une visite de la maison, qui amène la découverte, dans un coin, d'objets ensanglantés : un voile, un soulier, des pendants d'oreille.

Le juge confondu achète le silence de la police ; mais l'officier ne retrouve plus la femme.

408 B. — *Autre forme.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 367.

Un homme de police voit, trois jours de suite, tomber une bourse de cent dînârs devant lui quand il prie. La troisième fois, il aperçoit une jeune fille, qui lui promet, en outre, cinq cents dînârs s'il l'a fait porter chez le cadi al-askar quand il la verra étendue à terre feignant d'être ivre.

Il accepte et, quand on la trouve, il décide le chef de police et le mouqaddam à ne pas l'emprisonner avec les autres, mais à la remettre chez le cadi, à cause de ses habits, qui semblent dénoter une personne de haut rang. La nuit, elle dévalise la maison avec des complices.

Le cadi se plaint au sultan, qui menace de mort le chef de police et le mouqaddam s'ils ne retrouvent la coupable : ils auront trois jours pour cela.

Le dernier jour, on appelle le mouqaddam dans une ruelle : c'est la jeune fille ; elle lui dit qu'elle vient de tuer une jeune fille qui lui ressemble et que, grâce à son art, elle l'a transportée dans une ruine près de la maison du cadi. Qu'on cherche dans ce quartier et qu'on appelle en témoignage ceux qui l'ont vue entrer chez le cadi : celui-ci prendra peur, leur donnera de l'argent et déclarera au sultan que l'auteur du vol l'a indemnisé.

Tout se réalise de point en point et, quand le mouqaddam retourne à la maison de la jeune fille, on lui assure qu'on ne la connaît pas. Il renonce alors à toute autre recherche, content de s'être tiré d'affaire.

409. — *La police jouée.*

2. — ε, 339.

3. — Habicht, 172.—Burton, 256.—Payne, 131.

Une femme, surprise avec un juif, reçoit bien la police, offre à l'officier ses bijoux, dit au juif d'aller chercher les siens et, quand son complice s'est ainsi esquivé, réclame alors ses bijoux et chasse honteusement la police en menaçant d'ameuter les gens.

410. — *La police jouée.*

2. — ε, 342.

3. — Habicht, 173.—Burton, 257.—Payne, 137.

Un officier de police suit une belle femme dans une maison, qu'ils louent. La femme s'éloigne pour faire ses ablutions ; l'officier s'écarte dans le même but et, pendant ce temps, la femme disparaît en enlevant ses habits et son argent. Il rentre chez lui au milieu des huées de la populace et fait croire qu'il a été dépouillé par des brigands.

411. — *La police jouée.*

2. — ε, 348.

3. — Burton, 260.—Payne, 142.

Une femme pille la nuit le poste de police et accouche en même temps. Les agents étant mis en éveil par le bruit, la femme, par ses paroles, leur fait croire qu'elle est une djinne. Ce n'est que le lendemain qu'ils s'aperçoivent qu'ils ont été joués et volés.

412. — *La police jouée.*

2. — ε, 350.

3. — Habicht, 176.— Burton, 261.— Payne, 144.

4. — N° 427.

Une femme mène un officier dans une réunion où l'on boit du vin. Il se tait, parce qu'on lui donne deux mille dirhems. Mais, peu après, on les lui réclame en justice comme prêt et il doit payer, n'osant avouer qu'il a fermé les yeux sur l'infraction.

413. — *Le faux contrat.*

2. — ε, 352.

3. — Burton, 262.— Payne, 146.

Un assesseur, surpris avec une femme, prétend qu'il l'a épousée et forge un faux acte de mariage. On envoie la femme chercher la pièce; de retour chez elle, elle refuse de revenir et demande qu'on envoie prendre le contrat qu'elle a emporté. On charge de l'affaire le notaire qui, prétendûment, a rédigé l'acte; comme c'est un ami de l'assesseur, il comprend ses signes et confirme ses dires. Il ne reste à la police qu'à s'excuser.

414. — *Le gage.*

2. — ε, 355.

3. — Habicht, 177.—Burton, 264.—Payne, 150.

4. — N° 191 de Syntipas.

Une vieille obtient d'un marchand de soie des marchandises à crédit en

lui donnant en gage une cassette pleine de parures; on découvre plus tard qu'elles sont fausses.

Sur le conseil de la police, le marchand fait répandre le bruit qu'on lui a volé la cassette; la vieille reparaît alors pour réclamer son gage.

On met la main sur elle; mais elle offre de livrer une bande de voleurs qui infeste la ville. Menée à une maison qu'elle indique et qu'elle fait surveiller, elle y entre et s'évade par une autre sortie.

415. — *Le coupe-gorge.*

2. — ε, 360.

3. — Habicht, 180.—Burton, 267.—Payne, 150.

Un marchand a l'habitude de prêter de l'argent à un inconnu.

Suivant un jour une belle femme, il est conduit dans un coupe-gorge, où on le dépouille et où on va le tuer quand son client inconnu, qui fait partie de la bande, le délivre; il promet de ne rien révéler de ce dont il a été témoin.

Il voit alors la femme attirer un riche marchand de bétail et s'efforce de l'avertir par des signes. La femme s'en aperçoit et le menace; aussi croit-il prudent de voyager un an. A son retour, il est de nouveau menacé par la femme.

Une autre fois, un de ses amis lui raconte qu'il s'est sauvé d'un coupe-gorge, ses soupçons ayant été éveillés à temps. Invité par un autre ami, il tombe avec lui dans un repaire de voleurs. Y voyant des cadavres, il s'échappe par une cheminée et ameute la police et la foule.

Quelques jours après il rencontre celui qui l'avait sauvé et qui s'est fait ascète, sa bande ne lui obéissant plus depuis qu'il a délivré une victime.

Cfr. nos 85, 416 et 417.

416. — *Le coupe gorge.*

2. — ε, 374.

3. — Habicht, 187.—Burton, 273.—Payne, 165.

On fait tomber une fiancée dans un coupe-gorge en l'invitant à une prétendue noce (n° 304) ; le chef la garde un an, au bout duquel, profitant de l'ivresse des voleurs, elle se sauve après leur avoir pris cinq cents dînârs, les avoir rasés et leur avoir noirci le visage.

Cfr. n° 415.—Nöldeke, Zeit. d. deut. morg. Ges., **42**, 72.—Oestrup, 100. — Rev. d. trad. pop., **15**, 192-193.

417. — *Le coupe-gorge.*

2. — ε, 376.

3. — Habicht, 188.—Burton, 274.—Payne, 167.

Une chanteuse ayant refusé l'aumône à un manchot, est invitée à aller chanter avec ses compagnes dans une maison. C'est le repaire du manchot et de ses amis, mutilés, comme lui, pour vol. Ils la font chanter, voulant ensuite la tuer. Mais le portier a pitié d'elles et les fait échapper : elles trouvent asile chez un cuisinier, qui les cache sous des copeaux. Le lendemain, saines et sauves, elles renoncent à leur genre de vie.

Cfr. n° 415.

418. — *Le hasard.*

2. — ε, 380.

3. — Habicht, 191.—Burton, 276.—Payne, 172.

Un officier fait, près de la ville, des recherches en quête d'un objet précieux qu'on a volé. Ayant soif, il va boire à un bassin; le maître du jardin le maltraite et le force à tourner la roue en compagnie d'un bœuf.

Pour se venger, il accuse le maître du vol. Un enfant, qu'on arrête avec lui, avoue, le hasard ayant ainsi arrangé les choses.

Cfr. nº 429.

419. — *La double vue.*

2. — ε, 382.

3. — Habicht, 192.—Burton, 277.—Payne, 175.

Un officier fait voler à un juif un panier contenant cinq mille pièces d'or, qu'il ordonne d'enterrer. On jette ensuite une main coupée dans la maison du juif pour l'inquiéter au sujet de sa vie. Sommé par le sultan, à qui l'argent appartient, d'avoir à le retrouver, le préfet fait arrêter au hasard un garçon, qu'on bat et qui mène les gens à l'argent caché. Cet enfant avait maltraité sa mère, qui l'avait maudit, lui disant que Dieu le ferait tomber aux mains d'un méchant; arrêté par la police, il a suivi une espèce d'inspiration et a trouvé le trésor.

420. — *La vaine frayeur.*

2. — ε, 386.

3. — Habicht, 195.—Burton, 280.—Payne, 179.

Un homme ayant vu un voleur s'emparer d'une cassette chez un orfèvre, le suit au cimetière et lui cause une grande frayeur en le frappant sur l'épaule et en le laissant ensuite.

Après cela, il le voit arrêté. Le voleur le dénonce comme complice, puis avoue qu'il s'est trompé. Il a voulu ainsi lui causer aussi une vaine frayeur.

421. — *Le voleur pitoyable.*

2. — ε, 388.

3. — Habicht, 196.—Burton, 280.—Payne, 181.

Un jeune homme, rentrant le soir, rencontre une bande de voleurs et, pour leur échapper, feint d'être ivre. Un autre jour, il refuse une aumône à un homme, qui lui dit qu'elle ne s'élèverait jamais à la valeur de ce qu'il portait sur lui l'autre soir. C'est un des voleurs, qui avait obtenu des autres qu'on l'épargnât. Le jeune homme lui donne alors une aumône.

422. — *Le meurtre involontaire.*

2. — ε, 389.

3. — Habicht, 197.—Burton, 281.—Payne, 183.

Des hommes ivres, jouant ensemble, font, l'un, le sultan ; l'autre, le vizir ; le troisième, le bourreau. Survient un parasite ; par plaisanterie, le sultan ordonne de le décapiter, croyant le sabre sans force. La tête tombe. L'homme qui emporte le cadavre pour le jeter à l'eau, rencontre un voleur, qui a été son client et qui est le frère du parasite. Reconnaissant que tout a été l'œuvre du hasard, le voleur renonce à son droit de vengeance.

423. — *Facétie.*

2. — ε, 392.

3. — Habicht, 198.—Burton, 283.—Payne, 186.

Un voleur surpris se cache dans un tas de blé et se met la tête sous le chaudron qui sert de mesure. Un bruit qu'il fait amène sa découverte. Mais il obtient qu'on ait pitié de lui, parce que, lui-même, par compassion pour la peine que les gens se donnent à le chercher, les a aidés.

424. — *L'audacieux voleur.*

2. — ε, 393.

3. — Habicht, 199.—Burton, 283.—Payne, 187.

Un voleur a mérité le nom d'audacieux voleur, parce qu'il a parié avec ses complices qu'il vendrait un objet à l'endroit même où il l'avait dérobé. Pris, il raconte son histoire au sultan et est gracié. Ses compagnons lui paient l'enjeu.

425. — *Le témoignage des perdrix.*

2. — ε, 395.

3. — Habicht, 201.— Burton, 284.— Payne, 190.

Un brigand tue un homme, qui lui offre en vain toute sa fortune et qui invoque le témoignage de perdix qui passent.

Pris, le voleur entre en faveur auprès du préfet de police, parce qu'il le sert par ses dénonciations. Dînant un jour chez lui, il rit en voyant apporter des perdrix et raconte son histoire : le préfet, indigné, lui tranche la tête de sa propre main.

N° 118 de Kalîlah.— Qal., 74.— Hervieux, Les fabulistes latins, **3**, 348. — Robert, Fables inédites, **2**, 482 et suiv.— Boner, 106-108, n° 61.— Bourguin, Fables, VI, 9.— Grimm, 204-205.— Altd. Blätter, **1**, 117-119.— Mélusine, **9**, 133-140 et 149-153.— Rev. d. trad. pop., **15**, 33 et 366-367. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **9**, 336-337 et **10**, 100-102.— L. Desbruyères, Les témoins muets. Dans Lectures pour tous, 1901, février, 458-464.— Cfr. Poll, Die Quellen z. Pfeffel's Fabeln, 44.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **8**, 238.

426. — *Le salut inespéré.*

2. — ε, 398.

3. — Habicht, 203.— Burton, 287.— Payne, 193.

Un homme allait être assassiné sur les bords du Nil, quand un crocodile enlève le meurtrier.

Cfr. Mous., **2**, 64. — Fâkihat, n° 64. — Syntipas, n° 59. — Keller, Li Romans des sept sages, CLVI.— Rev. d. trad. pop., **13**, 626 et **16**, 171

Les trois préfets de police.

N°s 427, 428 A et B et 429.

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 522.— β, **2**, 176.— γ, **2**, 198.— δ, **3**, 1.— ε, **7**, 384.

3. — Hammer, **3**, 328.— Lane, **2**, 449.—Weil, **4**, 57.— Burton, **3**, 383.— Payne, **4**.— Henning, **7**, 131.

Nâsir, roi d'Egypte, se fait raconter par les trois préfets de police (du Caire, de Boûlâq et du Vieux-Caire) leurs histoires les plus étonnantes.

427. — *La police jouée.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**.— β, **2**, 176.— γ, **2**, 198.— δ, **3**, 1.— ε, **7**, 384.

3. — Hammer, **3**, 328.— Lane, **2**, 449.—Weil, **4**, 57.— Burton, **3**, 384.— Payne, **4**.— Henning, **7**, 131.

4. — N° 412.

Voulant punir deux témoins qui se livrent à des plaisirs illicites, le préfet du Caire les fait surveiller et les surprend un jour. Le maître de la maison lui donne trois cents dînârs pour qu'il ferme les yeux. Mais, le lendemain, il est cité en justice comme débiteur de cette somme et doit la rendre sur le témoignage des deux personnages.

428 A. — *La police jouée.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**.— β, **2**, 177.— γ, **2**, 199.— δ, **3**, 2.— ε, **7**, 388.

3. — Hammer, **3**, 330.— Lane, **2**, 450.—Weil, **4**, 58.— Burton, **3**, 385.— Payne, **4**.— Henning, **7**, 133.

Le préfet de Boûlâq doit 300000 dînârs et n'a pu en réunir que 100000. Une nuit, des voleurs d'aspect effrayant viennent lui offrir un coffre plein d'objets précieux; reconnaissant, il leur donne tout son argent; mais, le matin, s'aperçoit que tous ces objets n'ont aucune valeur.

428 B. — *Autre forme.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 525.— β, **2**, 178.— γ, **2**, 201.— δ, **3**, 5.
— Sedira, * 1re édit., 140; 2e édit., 176-178.

3. — Burton, **3**, 389.— Payne, **4**.— Henning, **7**, 137.

Le préfet de Qoûs reçoit une nuit un homme d'excellente apparence, qui, se disant brigand prêt à s'amender, lui présente un coffre contenant des valeurs pour 40000 dînârs et lui demande 1000 dînârs pour l'aider dans son projet de réhabilitation. Le lendemain, le préfet s'aperçoit que les objets sont faux.

429. — *Le hasard.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**.— β, **2**, 177.— γ, **2**, 200.— δ, **3**, 3.— ε, **7**, 389.

3. — Lane, **2**, 451.— Weil, **4**, 58.— Burton, **3**, 387.— Payne, **4**.— Henning, **7**, 135.

Ayant fait pendre dix voleurs et chargé des gardes d'empêcher qu'on ne les enlève, le préfet du Vieux-Caire voit, le lendemain, qu'il y a deux

pendus à une potence. Les gardiens confessent que, s'étant endormis, on a volé une potence; ils ont alors pendu un paysan, qui est survenu, monté sur un âne. Le préfet fait examiner la valise du paysan et y trouve un cadavre découpé : c'est donc le ciel qui l'a puni.

Cfr. n° 418.—Qal., 19-20.—Rev. d. trad. pop., **13**, 494-495.

Les Filous de la caverne.

Nos 430, 431 et 432.

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 185.—Burton, **11**, 86.—Henning, **23**, 213.

Le sultan du Yémen, entré dans une caverne habitée par trois voleurs, leur fait raconter des histoires; ce sont les suivantes.

C'est aussi le cadre des nos 274 et 103.

430. — *Histoire du premier filou.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 185.—Burton, **11**, 86.—Henning, **23**, 213.

4. — Cfr. Artin P., Contes pop. de la vallée du Nil, 201-218

Jeune orphelin, il veut vendre un veau; mais les quarante bouchers de la corporation s'entendent pour lui dire que c'est une chèvre (1) et lui en

(1) Cfr. n° 51 de Kalîlah.

donner un prix dérisoire. Il l'accepte cependant pourvu qu'on lui remette aussi la queue du veau.

Résolu à se venger, il en fait un fouet. Vêtu en femme, il va trouver le chef de la corporation, chez qui les bouchers festoyaient en mangeant le veau; il lui plaît et, resté seul avec lui, il l'amène à se suspendre à la corde où il pend les animaux et le bat sans pitié; puis il part, lui enlevant de l'argent et des objets précieux.

Les bouchers mènent leur chef au bain pour le guérir; le filou se couvre de sang, se fait aussi admettre au bain, bat de nouveau le boucher et fuit par une autre issue.

On conduit le boucher à la campagne; un bédouin, aux gages du filou, vient crier que c'est lui qui l'a battu et attire à sa poursuite les bouchers qui veillent sur lui : le filou bat de nouveau son ennemi et le dépouille.

Le boucher demande alors qu'on feigne de l'enterrer pour que son persécuteur, le croyant mort, le laisse en paix. Pendant qu'on le porte, le filou lui donne un coup qui le ressuscite. (1)

Puis le filou se retire dans la caverne où le sultan vient le trouver. Le sultan le gracie.

431. — *Histoire du deuxième filou.*

1. — **Y.**

3. — Burton, **11**, 94.— Henning, **23**, 219.

Il vend très cher du sésame, qu'il n'a pas, à des marchands et les invite à loger dans la maison qu'il habite avec sa belle-mère. Il leur offre un festin et, la nuit, les enduit d'un mets, de façon que, le matin, ils se croient souillés. Le filou les poursuit en criant que, par leur odeur, ils ont tué sa belle-mère.

(1) Cfr. Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 282.

L'année suivante, apprenant qu'ils viennent lui redemander le prix de vente, il feint d'être mort et se fait enterrer. Les marchands, pour se venger, vont souiller la tombe; mais, par une ouverture pratiquée à cet effet, il les brûle au moyen d'un fer rougi au feu.

Quand, plus tard, ils apprennent que leur vendeur vit, ils l'amènent devant le souverain. Là, le filou les réclame comme esclaves de son père, invoquant pour preuve la marque qu'ils portent. Les marchands, afin de se libérer, doivent lui payer encore une somme d'argent.

Wickram, Rollwagenbüchlein (Litt. Verein, n° 229), 368.

432. — *Histoire du troisième filou.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 97. -- Henning, **23**, 222.

Ayant un vieux taureau sans valeur, qu'il ne peut ni vendre ni donner, il le coupe en morceaux et le distribue aux chiens de la ville; et, de chaque propriétaire, il réclame une somme.

Reste un chien borgne, que nul ne revendique. Pourchassé, il se réfugie dans une maison,dont le maître est borgne aussi. Le filou demande le borgne; la femme, croyant qu'il s'agit de son mari, s'effraie et donne un bracelet; mais elle le reprend quand, en voyant le chien, elle comprend son erreur.

Le filou quitte alors son village et se joint aux deux autres.

Burton, **11**, 480.

Le calife et les cinq prisonniers.

Nos 433, 434 et 435.

1. — Man. 1 des Cent et une nuits. (Rev. d. trad. pop., **6**, 450.) — Man. Pajot.

2. — Groff, Contes arabes, 50.

3. — Pajot, 15.

Hâroûne, voulant célébrer dignement la fête de l'arafa, ordonne de mettre en liberté six cents prisonniers ; il se fait raconter l'histoire de cinq autres, sur le sort desquels il statue.

Cadre des nos 303, 433, 434, 435, 389 et 370.—Rev. d. trad. pop., **3**, 566-567.

Libération de prisonniers. Nos 120 (p. 208) et 269.—Bag o Bahar, 106.— * Lomeier, Dierum genialium... Decas secunda. VII. De more quem Judæi observant dimittendi in festo reos. — * J. Henr. Hottinger, De ritu dimittendi reum in festo Paschatos. Dans Hasæus et Iken, Thesaurus novus theologico-philologicus, **2**, 352.

433. — *Histoire du courtier.*

2. — Groff, 51.

3. — Pajot, 22.

Un homme ruiné se met au travail et amasse ainsi une somme d'argent ; il la compte dans une mosquée devant un vieillard, qui l'accuse de l'avoir volé ; comme preuve, il indique le contenu de la bourse.

Hâroûne fait mettre cet homme en liberté et force le fils du vieillard à le dédommager au décuple.

Résumé dans la Rev. d. trad. pop., **3**, 567.—Cfr. no 83.

434. — *Histoire du colporteur.*

2. — Groff, 54.

3. — Pajot, 24.

Une femme, sous prétexte d'accorder, avec l'hospitalité, son amour à un colporteur, lui fait jeter deux paquets dans le Tigre : l'un d'eux contient le cadavre d'un marchand. Elle le fait ensuite se coucher dans un lit où se trouve le corps de son mari.

Souillé de sang et accusé d'assassinat, il est mis en prison pour que Hâroûne le juge. Le calife l'acquitte, mais on recherche en vain la femme.

Résumé dans la Rev. d. trad. pop., 3, 567.

435. — *Histoire du débauché.*

2. — Groff, 58.

3. — Pajot, 28.

4. — N° 120 (p. 209).

Le fils d'un marchand, auquel son père a eu le tort de donner une éducation qui lui inspire le mépris du commerce, dissipe toute la fortune dont il hérite et est alors abandonné de ses amis. (N° 22.)

Une femme qu'il rencontre un jour consent à le suivre, mais chez lui : il lui montre une maison étrangère où elle s'introduit et ils y festoient. Survient le maître de la maison, qui prend bien la plaisanterie et s'amuse avec eux; devenu jaloux de son hôte, le fils du marchand le tue.

Hâroûne lui fait trancher la tête.

Résumé dans la Rev. d. trad. pop., 3, 567.

436. — *La canaille et le cuisinier.*

1. — Man. Breslau.—Berlin, **20**, 65.

2. — δ, **2**, 154.— ε, **4**, 138.

3. — Burton, **9**, 4.—Payne, **10**, 9.—Henning, **18**, 7.
—Basset, Rev. des trad. pop., **16**, 83-84 et 183.

4. — * Mouliéras, Légendes de la Grande Kabylie, XIe partie, 73.

Un vagabond sans le sou, en mangeant chez un cuisinier, découvre par hasard une queue de cheval saignante. Il soutient alors avoir payé son dû. Le cuisinier ameute la foule; mais, à mots couverts, son hôte fait allusion à sa découverte, qui prouve qu'on emploie ici de la viande de cheval; aussi le cuisinier reconnait-il avoir été payé par lui et lui remet encore la monnaie de la pièce qu'il n'a pas reçue.

437. — *Xaïloun.*

3. — Chavis, **38**, 337.— Rapilly, **3**, 309.— Hanley, 273.

Xaïloun est un homme simple d'esprit, que ses parents marient dans l'espérance que ses nouveaux devoirs le décideront enfin à travailler. Comme il ne réussit guère dans ce qu'il fait, sa femme, Oitbha, qui est parfois obligée de le frapper pour le ramener au devoir, lui répète sans cesse qu'il doit changer : cette parole, qu'il interprète de travers et qui détermine tous ses actes lui cause mésaventure sur mésaventure.

C'est ainsi qu'il ne reste que huit jours chez un boulanger; passant au service d'un traiteur, il y est content jusqu'à ce qu'on fasse de lui un marmiton. Chez un pâtissier, même aventure : il doit remplacer finalement l'âne. Chez un jardinier, après quelques bons services, on le couvre de peaux

de chèvres pour qu'il laboure à la place d'un taureau, qui, sous sa surveillance, s'est cassé la jambe; se sauvant dans un cimetière pour s'y reposer, on le traque, parce qu'on le prend pour un vampire, jusqu'à ce que ses voisins le reconnaissent et le délivrent. (1)

Ayant encore échoué le jour où il doit vendre de la terre pour les enfants, il se rend à la campagne, espérant que, là, il se fera mieux entendre de Dieu, à qui il demande toujours de le changer. Il y voit un kardouon (2), qu'il croit être son cousin et cause avec lui sans obtenir d'autre réponse qu'une inclination de la tête. Comme l'animal se réfugie dans un trou, Xaïloun cherche à l'atteindre et découvre ainsi une pierre avec un anneau. La soulevant, il voit un souterrain, où il s'engage et où il trouve un trésor considérable, dont il ignore la valeur : il prend des pièces d'or, parce qu'il pense que ce sont des tranches de carotte, dont il pourra nourrir son ânesse et les porte à Oitbha.

Dès lors, sa femme tâche de le garder à la maison pour qu'il ne trahisse pas le précieux secret.

Un jour pourtant elle l'envoie acheter des pois chiches, lui disant de répéter sans cesse ces mots pour ne pas les oublier : de là une série de mésaventures identiques. Il parle de pois chiches à un marchand de perles, qui croit qu'il veut déprécier sa marchandise et qui lui dit de crier des perles. Il trouve ainsi successivement sur sa route un individu à qui on a volé des perles, un vendeur de lentilles, un pêcheur, un cadi qu'on enterre, un âne mort; chaque fois, il doit répéter les mots qu'on lui a dit de répéter et, chaque fois, il se trouve que ce sont les plus malencontreux possible. Il finit cependant par entendre parler de pois chiches et se rappelle ce qu'il a à faire.

Le lendemain, Oitbha, qui doit aller voir une sœur malade, le charge de garder l'enfant, de soigner une poule qui couve et de donner à boire

---

(1) On retrouvera ici le procédé que Cazotte a déjà employé dans Maugraby (n° 252) et qui consiste à répéter à l'infini le même épisode.

(2) C'est, dit Cazotte, un « petit animal de quatorze pouces de long, en tout semblable au crocodile du Nil par la forme. Quand on le regarde, il a un mouvement de tête de haut en bas, semblable à celui par lequel nous désignons le consentement donné à une chose. Il ne fait aucun mal. » (311.)

On tue les lézards, qui, en inclinant la tête semblent se moquer des fidèles qui prient. (Th. Moore, Lalla Roukh, p. ex. Rev. britannique, 1887, **3**, 114.)

à l'ânesse. Xaïloun laisse échapper la bête, et voulant débarrasser la poule de la vermine, la tue maladroitement; il se met alors à couver à sa place [1] pour finir par écraser les œufs; quant à l'enfant, qui crie, il essaie de l'allaiter.

Désespéré, Xaïloun se sauve dans un bois; il tombe au milieu d'une bande de voleurs, qui veulent lui couper la tête; mais, apercevant des cavaliers, ils s'enfuient. On arrête Xaïloun, qui examinait leurs paquets et on le mène en prison. Là, un voleur, qu'on allait exécuter, profite de sa bêtise, change d'habits avec lui et lui noircit le visage. Le voleur est remis en liberté parce qu'on le prend pour Xaïloun et qu'on a constaté l'innocence de l'idiot. Quant à celui-ci, on le mène au supplice; mais sa femme le reconnaît et le fait libérer.

Dès lors Xaïloun cherche Dieu; un huissier du calife Hâroûne, s'apercevant de sa sottise et voulant distraire son maître, lui fait croire que Hâroûne est le Dieu qu'il cherche. Hâroûne s'amuse de ses récits, puis lui fait donner un soporifique. Pendant son sommeil, on le transforme en ange et, à son réveil, il se livre à mille folies. (Cfr. n° 155.) Mais, quand on l'a rendormi, la valetaille le métamorphose en diable et se divertit à ses dépens.

Hâroûne comprend alors le mal qu'il fait en donnant d'aussi mauvais exemples. Il mande Oitbha et lui offre de rompre son mariage. Mais elle aime son mari, qui, bien que peu intelligent, est bon; elle propose même au calife de lui payer une rançon pour qu'il le lui laisse. Hâroûne lui donne, au contraire, une grosse somme et, comme le public exagère encore la valeur de ce cadeau, Oitbha a enfin l'occasion de jouir ouvertement de ses richesses, dont elle n'aura plus besoin d'expliquer l'origine. Quand elle est allée avec son mari chercher dans le souterrain tout ce qui y reste d'argent comptant, elle engage deux gardiens qui ne quitteront plus Xaïloun et qui empêcheront ou répareront ses erreurs. Faisant généreusement du bien à tous ceux qui se montrent bons pour lui, elle parvient à lui assurer une considération suffisante pour pouvoir élever et pourvoir convenablement ses enfants.

---

[1] Gött. gel. Anz., 1868, 1367.

Cfr. n° 280.—Habicht, **13**, XXXII.—Burton, **11**, 479.—Cosquin, **2**, 180-181.— C'est à tort que Benfey, 478 et Wend., 39 citent Xaïloun.

Ch. Nodier. Le songe d'or. Fable levantine. (Chapitre 1 : Le kardouon. Chapitre 2 : Xaïloun.) Dans Rev. de Paris, 1832, **8**, 95 et suiv. ou Œuvres complètes, Bruxelles, Meline, Cans et Cie, 1837, in-12, **11**, 155 et suiv.

438. — *Histoire du sultan du Yémen et de ses trois fils.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 1.—Destains, **6**, 1.—Gauttier, **6**, 158 et **7**, 392.—Habicht, **11**, 3 et **13**, 309.—Loiseleur, 689.—Burton, **10**, 351.— Henning, **23**, 196.

4. — Fischer et Bolte, 198-199 et 201. —B. de Meynard, Maçoudi, **3**, 227-237 et 452.— * Zotenberg, Tabari, Chroniques traduites du persan, **2**, 356. — Tornberg, Ibn-el-Athiri Chron., **2**, 21-22.— * Wüstenfeld, Chroniken der Stadt Mekka, **2**, 135 et **4**, 20.— Dozy, Commentaire hist. sur le poème d'Ibn Abdoun par Ibn Badroun, 50 et 61 et suiv. du texte arabe.—Maïdâni. (* Boûlâq, 1284, **1**, 12-14.—Reiske, Sammlung einiger arabischen Sprüchwörter die von den Stecken oder Stäben hergenommen sind, 23-30. — * H. A. Schultens, Meidanii Prov. ar. pars lat. vert., 301 et suiv.—Basset, Mélusine, **2**, 509-510; traduit Zeit. d. Ver. f. Volksk., **4**, 353-354.— Cfr. Quatremère, Journ. asiat., 1838, **1**, 246-251.) — 'Antar, édit. 1286, **1**, 89 et suiv. (Wiener Jahrbb. d. Litt., **6**, 258.) — Gawzi, 73-75; reproduit par Damîri, **1**, 29-30, cfr. **2**, 271 et traduit par Basset, Rev. d. trad. pop., **11**, 366-367.—Tam., **1**, 141-142; traduit par Caussin de Perceval, Essai sur l'hist. des Arabes, **3**, 187-189; cfr. **1**, 123 et 189.— Antichan, Kroumirs, 175-176. (D'après * Hanoteau, 159.) — Stumme, Tunis, **1**, 73-75 et **2**, 123-126.— Meissner, Neuarabische Geschichten a. d. Iraq, n° 18, 32-35 et III.—Basset, Les trois fils du marchand et le cheikh 'Arif. Dans Rev. d. trad. pop., **11**, 365-375.— Herbelot, 112, v° Arab. (Reproduit dans Esprit d. journ., 1778, **3**, 168-184.) -- Hammer, Redekünste, 308-309 (cfr. Man. Vienne Krafft, 87-90, n° CCXLVI et Man. Berlin, **4**, 404-405, n° 414.) — Lacoin de Villemorin et Khalil-Khan, Jardin des délices, 147-162 et 22.— Peregrinaggio di tre giovani figliuoli del re di Serendippo per opra di M. Christoforo Armeno. — * Hanoteau, Grammaire tamachek. (Basset, Mélusine, **3**, 141.)

Fischer et Bolte, 199.—* Radloff, **3**, 389; **4**, 123 et **6**, 145.—* J. P. Brown, Turkish evening entertainments. 1850.— * Clouston, A group of eastern romances. 1889, p. 512.

Un sultan du Yémen, à sa mort, lègue à son aîné, son royaume; ses trésors au cadet, et, au plus jeune, son cabinet de raretés.

L'aîné monte sur le trône; mais les frères ne pouvant se résigner, on convient de s'en rapporter à la décision d'un sultan tributaire. (1)

Un homme, qui a perdu son chameau, les accuse auprès du sultan de le lui avoir volé, parce qu'ils ont dit qu'il est chargé de confitures d'un côté et de graines de l'autre, borgne et privé de queue. Mais ils se justifient en prouvant qu'ils ont seulement deviné ces détails en voyant des mouches d'un côté de la route et rien de l'autre et en constatant, d'une part, que l'herbe n'était broutée que d'un côté et, d'autre part, que le fumier se trouvait réuni en un seul tas et non pas dispersé, comme il l'eût été par un chameau remuant la queue. (2)

Pendant le souper qu'on leur sert et auquel le sultan n'assiste pas, ils disent que le pain a été fait par une femme malade, parce que la farine tombe en morceaux, ce qui n'eût pas eu lieu si la femme avait été assez forte pour bien pétrir; que le chevreau qu'on leur fait manger a été nourri par une chienne, parce qu'il a la graisse du côté des os et non du côté de la peau; enfin, que le sultan est un enfant illégitime, parce que l'homme héritant de son père la générosité ou l'avarice, de son grand père le courage ou la lâcheté, de sa mère, la timidité ou l'effronterie, le sultan ne s'est pas mis à table avec eux quoiqu'ils soient d'un rang égal au sien.

---

(1) *Testament.* Cfr. Perron, Femmes arabes, 573-574.— Oestrup, Contes de Damas, 74-75.— Gesta, 743 et 748. (Baumerbe)—A. L. Stiefel, Ein Fastnachtspiel des Hans Folz und seine Quellen. Dans Archiv f. d. St. d. neuer. Sprachen, **90**, 3-12.

(2) *Subtilité.* Réc. égyptienne, 43.— Flügel, H. H., **4**, 281.— Hammer, Encyklop. Uebersicht, 467.— Manger, Tîmoûr, **2**, 2, 899.— Burckhardt, Voyages en Arabie. Paris. 1835, **3**, 272-274.—Wellstedt's Reisen in Arabien, **2**, 126.—Radloff (Gött. gel. Anz., 1872, 1509.)—Mélusine, **6**, 181.—*Clouston, A group of eastern romances, 512.— Cfr. Qazwîni, **2**, 88-90.— Freytag, Arabum prov., **1**, 593-594 et de Slane, Ibn Khall., **1**, 232-236. (Iyâs.)

Leurs dires se vérifient : le sultan apprend notamment de sa mère, qu'ayant mis au monde une fille, elle lui a substitué, pour ne pas perdre l'amour de son mari, le fils d'un esclave né le même jour.

Le sultan dit alors aux princes qu'ils sont assez intelligents pour résoudre eux-mêmes les questions difficiles et refuse de leur servir d'arbitre. Les princes, convaincus, se décident à s'en tenir exactement aux dernières volontés de leur père.

Burton, **10**, 475.— Die Reise der Söhne Giaffers aus dem Italienischen des Christoforo Armeno übersetzt durch Johann Wetzel 1583 herausgegeben von Hermann Fischer und Johannes Bolte... 1895. (Litt. Verein, n° 208), 198-202.— Loiseleur, M. N., 690-691.— Dunlop-Liebrecht, 212, 401, 487 et 540.—Benfey, Orient u. Occ., **3**, 264 et suiv.—Basset, Mélusine, **2** 508-518 et **3**, 141 (Une fable de Lafontaine et les Contes orientaux); Contes berbères, 228; Nouv. contes berb., 240-244.— Prato (voir plus loin).— * Huth, Mitteil. d. akadem. Orientalistenvereins zu Berlin, **2**, 6-20 et Zeit. f. vergl. Littg., **2**, 405 et suiv.— Fränkel, Zeit. d. Ver. f. Volksk., **3**, 96; Germania, **36**, 310 et **37**, 38 et 120.

Inde. Fischer et Bolte, 199-200 et 201.— * Schiefner, Mahâkâtjâjana. Dans Mém. de l'Acad. de St Pétersbourg, 7e série, **22**, n° 7. (Germania, **24**, 133-134.) — * Mélanges asiatiques, **8**, 498.—* Wilson, Catalogue of the Mackenzie Collection, **1**, 200. Traduit par Loiseleur, M. N., XXII; Lévi, Rev. d. ét. juives, **11**, 213 et * Clouston, A group of eastern romances, 194 et 511.—* Ralston, Tibetan tales, 96.— Prato, Zwei Episoden aus zwei tibetanischen Novellen in der orient. u. occid. Ueberlieferung. Ein kritischer Versuch. Dans Zeit. d. Ver. f. Volksk., **4**, 347-373.— Oesterley, Baitál Pachísí, 159-164, 212-215 et 199.—Tawney, **2**, 271-275; cfr. 281-284. — * Rama Ayen, Vier Geheimrathsminister, 1854, 9.—M. Dragomanov, Mélusine, **2**, 575.— * Minayeff, Légendes de Kamâon (en russe), 61.— * North Indian Notes and Queries, **3**, 85.— * Pullè, Un progenitore indiano del Bertoldo, 28.—Weber, Sitzungsb. de l'Acad. de Berlin, 1884, 288 et 308-309.

Juifs. Fischer et Bolte, 199 et 201.— * Wünsche, Babyl. Talmud, **2**, 3, 239.— * Hershon, Talmudic miscellany.—Wagenseil, Sota, 285.—Wünsche, Mid. Echa rabbati, VII, 48-49 et 51-52.— Lévi, Trois contes juifs (Revue

des ét. juives, **11**), 3-17 et 28 du tirage à part.— Lévi, Mélusine, **2**, 541-545. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **2**, 299-300 (Singer); **4**, 42 (Sartori); **4**, 216-217 (Krauss.) — * Zeit. f. vergl. Littg., **3**, 221 et 320 (Fränkel.) — Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenth., **22**, 61-69 (Perles) et 333-336 (Bacher.) — Josef Ibn Sebara. Ersch et Gruber, 2e section, **31**, 94.—* Maasebuch, 1602. — * Grünbaum, Jüd. deut. Chresthom., 435. — * Tendlau, Fellmeiers Abende, 93.— Carmoly, Mille et un contes, 97-100.— Migne, Dict. des Apocryphes, **2**, 171.— Gaulmin, De vita et morte Mosis, 1714, 253-255.

Grecs. Legrand, Le marchand et ses trois fils. Dans Rev. de l'hist. des rel., **10**, 79-85.— Archiv f. Littg., **7**, 239-240.

Zadig. Œuvres de Voltaire, édition Beuchot, **33**, 59-64.— Année littéraire, 1767, **1**, 145-158.— Dunlop-Liebrecht, 401.— * W. Seele, Voltaires Roman « Zadig ou la destinée » 1891.— Herder, Palmblätter, **3**, 61-64, n° 80.— Hauff, Märchen von Abner dem Juden, der nichts gesehen hat. * (Werke, 1869, **4**, 166.)

Hamlet. Fischer et Bolte, 202. — * Elton et Powell, The First Nine Books of the Danish history of Saxo Grammaticus. London, Nutt. 1894. (C. R. Moyen Age, **7**, 269-270.) — Uhland, Schriften, **3**, 131 et **7**, 205-213. — * A. Zinzow, Die Hamletsage an und mit verwandten Sagen erläutert. Halle, 1877. Gr. in-8.— Grünwald, Notiz zur Amlethsage. Dans Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenth., **28**, 38-43.— * Jiriczek, Die Amlethsage auf Island. Dans Beit. z. Volksk. Festschrift K. Weinhold. 1896. (C. R. Bull. de Folklore, **2**, 393-394.) — Basset, Rev. d. trad. pop., **11**, 367-368.—Olrik, Märchen in Saxo grammaticus. Amleth. Dans Zeit. d. Ver. f. Volksk., **2**, 119-123.— Lettres sérieuses et badines, **4**, 571-573.— St Marc Girardin, Souvenirs de voyages et d'études, **2**, 175-177.— Buchner, Hamlet le danois, 1878, 36-39 et 63.

Aux renseignements que donnent Fischer et Bolte (200 et 201-202), sur les contes européens correspondants, il faut ajouter le compte-rendu de Sercambi dans Zeit. f. rom. Philol., **13**, 551 et celui de Bäckströms Svenska Folkböker dans Germania, **24**, 133-134.— Voir, en outre, * Pedersen, Albanesische Texte (Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 339, n° V) et * Pedersen, Zur alban. Volkskunde. (*Ibidem*, **8**, 352.) — Märchen aus Mallorca. (*Ibidem*, **7**, 452, 95.)

Nous n'avons pu nous assurer si le travail de Marr sur la version grusinienne des Trois frères rusés (dans Vostunija Samjätki, St Pétersbourg, 1895) se rapporte à notre sujet.

439. — *Les trois filous et le sultan.*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 7. — Destains, 6, 8. — Gauttier, 6, 165 et 7, 392. — Habicht, 11, 8 — Loiseleur, 691. — Mardrus, 13, 91. — Burton, 10, 361. — Henning, 23, 213

Trois filous, ne pouvant obtenir audience du sultan, feignent de se battre et attirent ainsi son attention. (1)

Amenés devant lui, ils disent qu'ils se sont querellés sur la prééminence de leurs qualités, l'un d'eux étant lapidaire distingué; l'autre, généalogiste de chevaux; le troisième, généalogiste d'hommes. Le sultan les garde pour les mettre à l'épreuve et leur assigne ration quotidienne de pain et de viande.

Le sultan soumet une pierre au lapidaire : il y découvre une paille, grâce à la subtilité de sa vue. Au lieu de mettre l'homme à mort, comme il l'avait voulu dans un mouvement de colère, il fait vérifier son affirmation et la trouve exacte. Il lui assigne donc une ration de plus.

Au deuxième, il confie un cheval noir. Le généalogiste reconnaît que la mère est un buffle femelle, parce que le sabot du cheval, au lieu d'être presque rond, est plus épais et presque long. Mêmes incidents; même conclusion.

Au troisième, il demande la généalogie de sa maîtresse favorite et apprend que la mère était une danseuse de corde; il l'a conclu de ses yeux noirs et de ses épais sourcils. Mêmes incidents, se terminant de même.

Il demande alors sa propre généalogie et, après avoir promis sûreté, apprend qu'il est illégitime. La sultane avoue, en effet, que, voyant le chagrin du sultan de n'avoir pas d'enfants, elle a cédé au cuisinier (2). Le généalogiste a tout découvert, parce qu'il a reconnu qu'il n'y a qu'un fils de cuisinier capable de récompenser si mesquinement, en assignant des restes de sa table : un prince aurait octroyé des richesses ou des honneurs.

(1) *Attirer l'attention.* Spitta, Contes, 96. — Dunlop-Liebrecht, 494-495 et 542. — Serapeum, 25, 73.

(2) Cfr. Qazwini, 2, 87-88.

Le sultan cède le trône au généalogiste, qui devient un bon roi. Lui-même s'habille en derviche et se rend au Caire, où Mahmoûd fait de lui son vizir. (N° 234.) Avec le sultan, un jour qu'il est d'humeur sombre, il va se faire raconter des histoires. (N° 176.)

Loiseleur, M. N., 694.— Burton, **10**, 475-476.— Fischer et Bolte, 201-202. — Bibl. de aut. esp., **51**, 508-509 : enxemplo 247 ; cfr. 472, enxemplo 104 : 475, enxemplo 118. — Novellino, n° 3. (Romania, **3**, 164-165.)— * Jagic, Eracles und die russischen Lieder von Ivan dem Kaufmannssohne. Dans Archiv f. slav. Philol., **3**, 878 et suiv.—Krumbacher, Gesch. d. byz. Litter., 1891, 401-402.— Liebrecht, z. Volksk., 203.

(**63** *de Syntipas.*) — *Le roi et son fils.*

2. — ε, **11**, 113.

3. — Habicht, **14**, 54. – Payne, **10**, 239.

Un roi veut céder le trône à son fils, qui lui est né dans sa vieillesse, et se vouer à la vie religieuse ; mais son fils désire l'imiter. Tombés dans la misère, ils conviennent que le fils vendra son père comme esclave, ce qui assurera aux deux de quoi vivre.

Malgré son âge avancé, le cuisinier d'un émir l'achète, parce qu'il dit connaître la valeur de toute chose.

Mis à l'épreuve, il fait d'abord la cuisine avec succès ; il reconnaît qu'une perle contient un ver, parce qu'elle s'échauffe dans sa main ; il dit que tel cheval vaut mieux que tel autre, attendu que l'un a pour père un jeune étalon, l'autre, un vieux ; enfin, il assure que le roi est fils d'un boulanger, vu qu'il ne donne au vieillard d'autre récompense qu'une augmentation de victuailles : cette assertion se vérifie, la reine devenue veuve ayant épousé secrètement un boulanger.

Le vieillard est comblé de présents et d'honneurs.

440. — *Yâsmîne et Housaïne al gazzâr.*

1. — FF.

441. — *Youssouf et le marchand indien.*

1. — Man. Gauttier ? (IV.)

3. — Digeon (Bibliog. arabe, **4**, n° 338), **2**, 55. — Herder, Palmblätter, **5**, 157 (Alaeddin.) — * Morgenposten. Copenhague, 1792, **7**. — Hartmann, Früchte, **1**, 83. — Gauttier, **7**, 197, 401 et IV. — Habicht, **12**, 172 et **13**, 314.

Youssouf, fils d'un marchand du Caire, est marié et père de quatre enfants; comme il n'exerce aucune profession, il dépense peu à peu la fortune de son père. Il se rend alors à Suez et se met, pour un mois, au service d'un indien qui va à Djeddah.

Là, un marchand le marie avec une veuve riche, dont il ne peut payer la dot. Il trouve un jour une bourse de mille sequins et la rapporte à son maître [1]; c'est un vénérable vieillard, qui, se replongeant plusieurs fois dans ses méditations, lui marchande peu à peu la récompense de cent sequins promise à qui la rapporterait; en échange, il lui donne sa bénédiction.

Sa probité décide sa femme à lui donner la disposition de toute sa fortune; dès lors son commerce prospère.

Le chérif de la Mecque, ayant besoin d'argent, demande, à son ordinaire, une avance aux marchands, remboursable sur les produits de la douane sur les vaisseaux qui font le commerce des Indes. Les marchands jaloux accusent Youssouf de ruiner leur commerce par sa concurrence et décident le chérif à s'adresser à lui : mais il a disparu et, comme on ne trouve plus rien chez lui, on fouille dans le sol et on y découvre quatre vases, contenant, chacun, 400000 pièces d'or, de la présence desquelles Youssouf ne savait

---

[1] N° 115 de Syntipas. Cfr. n° 369 des Mille et une nuits.

d'ailleurs rien. Le chérif en prend ce qu'il lui faut et, plus tard, remet cet emprunt à Youssouf, qui reconstitue le dépôt.

Un jour, un vieillard vient le lui réclamer. Youssouf offre de le lui rendre; mais le vieillard préfère l'emmener avec lui aux Indes. Avant le départ, Youssouf et sa femme rédigent un acte réciproque de donation de tous les biens au survivant.

Le vieillard qu'accompagne Youssouf est le plus riche marchand et, en même temps, le chabender de la ville. Sur son conseil, Youssouf prie les marchands d'intercéder auprès de lui pour qu'il lui accorde sa fille en mariage. Il l'épouse; quand le vieillard meurt, il lui apprend qu'il est celui qu'il a servi un mois et auquel, plus tard, il a rapporté la bourse.

Son beau-père mort, Youssouf retourne au Caire. Sa seconde femme est morte aussi; mais il retrouve la première avec ses enfants en invitant à un grand festin tous les pauvres de la ville (cfr. n° 28) : dans le nombre, les siens s'y sont, en effet, rendus.

Burton, **8**, 242.

442. — *Zeyn alasnam.*

1. — C.—D.

2. — * Zein-el-Asnam. Conte des Mille et une Nuits, extrait des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Texte arabe, entièrement vocalisé, et vocabulaire arabe, anglais et français des mots contenus dans le texte par Florence Groff, élève diplômé de l'Ecole des langues orientales. Paris (imp. Emanuelli) librairie Leroux. 1889. In-8. 95. 6 f.

C. R. Journ. asiat., 1890, **2**, 117.

3. — Galland, **8**, 136 (1).— Caussin, **5**, 59.— Destains, **4**, 84.—Gauttier, **4**, 1 et **7**, 377-378.—Habicht, **6**, 130 et **13**, 303-304.— Loiseleur, 414.—

(1) Le conte a été traduit du turc par Petis de la Croix et inséré à l'insu de Galland et de Petis lui-même au tome **8** des Mille et une nuits. (Zotenberg, Notice, 192-193; tirage à part, 26-27; Journ. asiat., 1887, **1**, 302.) Ce conte, ainsi que celui de Khodadad (n° 237), aurait dû figurer aux Mille et un jours. (Cfr. Gauttier, **4**, 1 et Loiseleur, M. N., 414.)

Scott, **4**, 102.— Mardrus, **11**, 129 —Weil, **3**, 26.— Burton, **10**, 1. (D'après un texte hindoustani, XIV.) — Payne, **13**, 3. - Henning, **20**, 114. (D'après Burton.)

Version du texte turc par Gibb, dans Burton, **10**, 28. (Cfr. Burton, **8**, 95 et **12**, 277; Academy, **30**, 337; Clouston, **1**, 346.)

4. — Bag o Bahar, 218-231.

Zeyn alasnam, auquel un horoscope prédit des épreuves, succède à son père en qualité de roi de Balsora et dissipe bientôt ses richesses. Un vieillard lui apparaît alors en songe et lui dit d'aller au Caire, où il trouvera de grands trésors. Il s'y rend et le vieillard lui annonce qu'il a voulu l'éprouver et qu'il découvrira ces trésors dans son palais. A son retour, troisième songe, où on l'engage à fouiller dans le cabinet de son père (Cfr. nº 258.)

Il y trouve, en effet, un souterrain avec quatre estrades, sur chacune desquelles il y a dix urnes de porphyre pleines d'or. Il découvre aussi une clef qui ouvre une chambre, où se dressent huit piédestaux, surmontés, chacun, d'une statue formée d'un seul diamant; sur un neuvième est une pièce de satin blanc, où le feu roi avait écrit à son fils d'aller au Caire voir son esclave Mobarec, qui lui fera acquérir la neuvième statue : elle en vaut mille comme celles qu'il voit.

Au Caire, il trouve sans peine Mobarec, qui le reçoit avec magnificence et qu'il affranchit. Mobarec le conduit à un lac, qu'un passeur, à tête d'éléphant et à corps de tigre, leur fait traverser dans un bateau de sandal rouge, à condition qu'ils ne profèrent pas une parole. Pour pénétrer dans le château, Mobarec et Zeyn revêtent deux bandes de taffetas jaune et étendent deux nappes, sur lesquelles ils s'asseyent. Le roi des génies, conjuré par Mobarec, arrive sous une forme qui annonce de bonnes dispositions; il dit que Zeyn, qu'il a promis à son père de protéger, aura a statue quand il lui aura amené, sans même la désirer pour lui, une belle jeune fille dans sa quinzième année, vierge de fait et d'intention. Il lui donne un miroir dans lequel, pur ou terni, il apercevra l'image de toute jeune fille qu'il aura en vue.

N'ayant trouvé au Caire aucune jeune fille à qui le miroir ait été

favorable [1], ils vont à Bagdad, où un muezzin, envieux de leurs richesses, les décrie d'abord publiquement, mais qui, gagné par un cadeau fait à propos, leur indique la fille d'un ancien vizir. Le miroir se montre favorable, Zeyn épouse la jeune fille, résiste à la tentation de la garder comme reine à Balsora et la conduit au génie.

De retour à Balsora, il trouve cette jeune fille sur le neuvième piédestal. Le roi des génies apparaît et dit à Zeyn de ne jamais lui donner de rivale, s'il veut qu'elle lui reste fidèle.

Dunlop-Liebrecht, 287.— Burton, **8**, 97 et 234 et **10**, XVI.— Clouston, **1**, 174.—Oestrup, 153.—Academy, **31**, 60-61 et 94 et **32**, 53.—E. Lefébure, Mélusine, **4**, 38-39.

Œuvres de Le Sage, **13**, 335-412 : La statue merveilleuse.— Le Sage de Pitténec, Le miroir magique. (Remaniement de la Statue merveilleuse.) — Annales dramatiques, **6**, 301-302.— Marmontel, Les Statues. (Œuvres de la Harpe, **10**, 449-450.) — Royer, Théâtre fiabesque de Carlo Gozzi, 32-36 : Zéïm, roi des génies ou l'Esclave fidèle. — * Raimund, Der Diamant des Geisterkönigs. (Elberling, 19.) D'où : * Meer end Perler og Guld. (Elberling.) — Platen, Abassiden.— * Pröhle, n° 12.

L'épreuve de la chasteté. Grässe, Lehrbuch, **2**, 3, 1, 184-187 et Deutsche Jahrbb., 1842, 622.— Dunlop-Liebrecht, 85-86, 111-112 et 471-472.— Clouston, **1**, 172-181. — Lalanne, Curiosités des traditions, 420-421 et 439-440. — Tawney, **1**, 86-87, 329-330, 573 et **2**, 601.— Frazer, Golden Bough, **1**, 29, 31 et 32.

Anneau. Grimm, 323.— Dunlop-Liebrecht, 407-408.

Arbre. Dunlop-Liebrecht, 416.

Chemise. Gesta, 723.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **2**, 207.

Cor. Le lai du corn (Hist. littéraire de la France, **19**, 715-716.) — * F. Wulff, Le lai du cor, restitution critique. Lund, Gleerup, 1888, V et 100.

---

[1] Cfr. Bibliog. arabe, **5**, 213, note.

C. R. G. Paris, Romania, **17**, 300-302; Tobler, Zeit. f. rom. Philol., **12**, 266-270; Suchier, Litbl. f. germ. u. rom. Philol., **10**, 56; Muret, Rev. crit., 1890, **1**, 111.

Coupe. Dunlop-Liebrecht, 76 et 538. — L'Arioste. — La Fontaine, Contes, III, 4; édit. Regnier, **5**, 88-150.—Annales dram., **3**, 26-28.

Eau. Winer, Biblisches Realwörterbuch, 3e édit., **1**, 300 et 307. — * Salden, Otia theologica, 1684 (Nouvelles de la république d. lettres, **1**, 389.) — J. Chr. Wagenseil, Sota. 1674. In-4.

Rohde, d. griech. Roman, 484.—Dunlop-Liebrecht, 11, 16 et 33.

Rev. d. trad. pop., **14**, 599.

Éléphant. Tawney, **1**, 329-330.

Épingle. Rev. d. trad. pop., **14**, 598.

Fauteuil. Arfert, Unterschobene Braut, 47.

Lotus. Loiseleur, M. J., 630.

Mantel mautaillé, Court mantel. Caylus, Œuvres, **6**, 435 et suiv. et **7**, 75-88. — Hist. litt. de la France, **19**, 712-715; **22**, 222; **23**, 169-171; **28**, 219 et 229-230; **30**, 64 et 103. - Bédier, Fabliaux, 91 et 421. — * Versions nordiques du fabliau français « le Mantel mautaillé » publiées par G. Cederschiöld et F. A. Wulff. Lund. 1877. In-4. (Årsskrift, **13**.) C. R. F. Lichtenstein, Zeit. f. rom. Philol., **4**, 173-175.— F. A. Wulff, Le conte du Mantel texte français des dernières années du XIIe siècle édité d'après les mss. Dans Romania, **14**, 343-380. — * Der Mantel Bruchstück eines Lanzeletromans des Heinrich von dem Türlin nebst einer Abhandlung über die Sage vom Trinkhorn und Mantel und die Quelle der Krone, herausgegeben von O. Warnatsch. Breslau, Köbner, 1883. In-8. 136. C. R. K. Kinzel, Zeit. f. deut. Philol., **16**, 115-118; Seemüller, Anzeiger f. deut. Alterthum, **10**, 197-202. — Altd. Blätter, **2**, 217-241.—V. d. Velde, Der Zaubermantel. (Arch. f. Littg., **14**, 331-332).— * Der Wundermantel dans Neue Volksmärchen der Deutschen, 1789, **1**.— Percy, Reliques, 377-382 et 574-579. (The boy and the mantle.).

Miroir. Mons., **2**, 127.— Dunlop-Liebrecht, 201.— Esprit d. journ., 9e année, **2**, 312-314. (Le miroir ou Arlequin partout.) — Esprit d. journ., 22e année, **9**, 170-176. (Laus de Boissy, Le miroir magique.)

Pont. Montanus (Litt. Verein, n° 217), 631-632.

Ratm. Freytag, Dict., s. v.— Freytag, Arab. prov., **2**, 716, n° 429.— Perron, Femmes arabes, 261. — Goldziher, Muhamm. Aberglaube über Gedächtnisskraft. (Festschrift z. 70. Geburtstage A. Berliner's.) Berlin, 1903, 23.

Rose. G. Paris, Le conte de la rose dans le roman de Perceforest. Dans Romania, **23**, 78-140.—Voir la Bibliog. arabe, **6**, 12.

Statue. Puymaigre, Folklore, 37.—Germania, **1**, 264.

443. — *Zobéide.*

Voir Bibliog. arabe, **5**, 4.

444. — *La vraie science de la vie.*

3. — Artin P., Contes pop. de la Vallée du Nil, 131-134.—Mardrus, **12**, 9.

Un jeune homme studieux, apprenant d'un marchand voyageur qu'il y a un maître célèbre dans un pays lointain, se rend auprès de lui. Ce maître exerce le métier de forgeron ; à la demande de son nouveau disciple de lui enseigner la science, il répond de tirer la corde du soufflet de la forge. Pendant dix ans, il pratique ce métier sans que ni le maître ni ses condisciples lui adressent une seule fois la parole. Quand on voulait être éclairé sur une question, on la remettait par écrit le matin au maître; sans la lire, il la jetait au feu ou la déposait dans son turban et, dans ce cas, l'élève trouvait le soir la réponse écrite en caractères d'or sur le mur de sa cellule.

Après dix ans, le maître renvoie un jour le jeune homme dans son pays, lui disant qu'il sait maintenant toute la science du monde et de la vie, puisqu'il a acquis la vertu de patience.

Le conte dans Artin ne s'arrête pas ici comme le fait la traduction de M. Mardrus, que nous avons seule à résumer.

De même, pour les quatre contes qui suivent (nos 445 à 448), nous n'avons pas à nous occuper des différences que peut présenter le texte d'Artin.

445. — *Le baudet cadi.*

3. — Artin P., 52-60.—Mardrus, **12**, 219.

4. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **36**, 10-15.—Stumme, Tunis, **1**, 79-80 et **2**, 133-134.

La jeune femme d'un collecteur d'impôts a un amant, auquel, sur ses instantes prières, n'ayant pas les 300 dirhems qu'il lui demande, elle donne l'âne que son mari avait harnaché pour une course et qu'il avait laissé un instant pour aller chercher du pain. Quand le mari revient, sa femme lui fait croire que leur âne est un cadi métamorphosé en animal; qu'elle l'a vu un jour dans sa forme humaine et qu'il lui a tout avoué, la priant de ne rien répéter de ses confidences; qu'actuellement il doit être au prétoire. Le mari y va et lui montre de loin des fèves, comme sa femme le lui avait conseillé. Le cadi croyant que le collecteur, qu'il reconnaît, a quelque affaire de service à lui communiquer, arrive; le collecteur le prie de reprendre sa forme. Le cadi s'imagine que son interlocuteur est fou et, se trouvant seul avec lui, use de douceur et lui donne 300 dirhems pour s'acheter un autre âne. Au marché, le collecteur retrouve sa bête, qui lui fait accueil, mais préfère en acheter une autre. (Cfr. no 406) Ainsi tout le monde est content, même le juge, qui s'arrange pour regagner sur les plaideurs la somme qu'il a dû sacrifier.

Cfr. Machuel, Méthode pour l'étude de l'arabe parlé, 4e édit., 238-239.—

Decourdemanche, Sottisier de Nasr-eddin-hodja, 245. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 93-96. — De Mont-De Cock, Vlaamsche Vertelsels, 196 et suiv. — Arnold, Chrest. ar., **1**, 48.

446. — *Le cadi et l'ânon.*

3. — Artin P., 29-40. — Mardrus, **12**, 230.

Un vieux cadi montre un jour son scribe à sa jeune femme. Les jeunes gens s'aiment et se rencontrent quand un mouchoir blanc à la fenêtre annonce que le mari est absent. Un jour qu'une indisposition force le cadi à revenir à l'improviste, la femme oublie d'enlever le mouchoir et se rend au bain, pendant que le malade s'est endormi. Il est réveillé par le scribe qui survient, le jette dans un coffre qu'il referme et, guéri par l'émotion, court au bain chercher sa femme. Avertie par ses cris, elle emprunte le voile d'une vendeuse de pois chiches et, inquiète du sort de son amant, court à la maison. L'ayant entendu gémir, elle le délivre et met à sa place un ânon. Puis elle retourne au bain, en ressort et est reçue par les injures de son mari, qui convoque des témoins. Quand il voit sortir l'ânon du coffre, sa fureur, qui l'avait déjà fait passer pour fou aux yeux des voisins, est telle qu'il tombe mort.

447. — *La leçon du connaisseur des femmes.*

3. — Artin P., 165-183. — Mardrus, **12**, 249.

Ahmad, fier de connaître les femmes, instruit un ami plus jeune, Mahmoûd, et lui conseille, notamment, de nouer une intrigue; qu'un jour de fête il s'attache à amadouer un enfant et il gagnera ainsi les faveurs de la mère.

Suivant ce conseil, Mahmoud se lie avec une femme, qui, sans qu'il le sache, est celle d'Ahmad. Le mari, s'apercevant de la chose, veut surprendre les amants en descendant chez son voisin dans un puits mitoyen, sous prétexte d'y avoir laissé tomber une bourse; il remontera de l'autre côté. Mais une servante, qui y puisait justement, le prend pour un esprit et laisse tomber le seau sur sa tête; dans le trouble, l'amant s'esquive.

Une autre fois, faisant le guet, il voit entrer Mahmoûd et accourt; mais sa femme l'a caché derrière la porte et il se sauve pendant que le mari cherche ailleurs.

Convié un jour avec Mahmoûd à un festin chez son beau-père, il s'arrange pour lui faire racouter son aventure: il pourra ainsi divorcer sans perdre les avantages nuptiaux. Mahmoûd commence son récit et on reconnaît déjà de qui il parle, quand le cri d'un enfant qu'on pince, parti des fenêtres d'où les femmes regardent la fête sans être vues ([1]), l'avertit du danger. Il modifie donc la fin de son histoire de façon qu'elle se termine à la gloire de la femme.

Il ne reste à Ahmad d'autre ressource que de répudier son conjoint.

448. — *Le cadi avisé.*

3. — Artin P., 231-237. — Mardrus, **12**, 241.

Un cadi destitué charge son esclave de lui procurer quelque profit. Après quelques essais infructueux, il demande une oie qu'il aperçoit chez un rôtisseur; quand le propriétaire la réclamera, qu'on lui dise qu'elle s'est envolée.

Mais le propriétaire ne l'entend pas ainsi; il attaque le rôtisseur, qui, en

([1]) Cfr. Semelet, Gulistan, 80. (Defrémery, 29; Schummel, 7; Graf, 20.)

reculant, fait tomber une femme enceinte : elle avorte. Poursuivi par les parents, il grimpe sur une terrasse, s'en laisse choir et tue un maugrabin, qui était étendu en dessous.

Le propriétaire de l'oie, les parents de la femme, ceux du maugrabin poursuivent le rôtisseur; l'esclave du cadi mène tout ce monde chez son maître, pour qu'il juge les cas.

Le cadi demande si Dieu, qui fera revivre les morts, dont la cendre est dispersée, ne peut pas ressusciter une oie entière, à laquelle il ne manque que ses plumes; il reconnaît au mari le droit au talion et lui dit de remettre sa femme au rôtisseur, qui la lui rendra quand elle sera, comme elle l'était, enceinte de six mois; il dit que le frère du maugrabin peut monter sur un minaret et se laisser tomber sur le rôtisseur, qui devra se coucher en dessous.

Les plaignants préfèrent retirer leurs plaintes. Le sultan, charmé de la subtilité du cadi, le replace dans ses fonctions.

Ce sujet sera traité en détail au n° 245 de Syntipas.

Additions et corrections.

Page 8. *Bruit nocturne.* Defrémery, Batoutah, **1**, 296.

Poissons. Bat., **2**, 215 et 232.

Page 8. Loiseleur, M. N., XXVII.

Page 11. *Camphre.* Bat., **4**, 241.

Pour l'île du Camphre, voir les nos 212 (p. 32), 274 (p. 109) et, surtout, le no 122.

Page 12. *Rokh.* Bat., **4**, 305-306.— * Sibree, The Folk-Lore of Malagasy-Birds. Dans Folklore, **2**, no 3.

'Anqâ. No 4 du Kitâb Assâdih et no 17 de Barlaam. — De Slane, Ibn Khall. **2**, 528.

Page 17. Pour la version syriaque d'Homère, voir Academy, **2**, 467-468.

Page 20. *Sacrifice du conjoint.* Ovington, Voyage, **2**, 49 et suiv.—Ausland, 1830, 168 et 530.

Page 39. *Invisible.* Nöldeke, Doct. u. Garkoch, 52.— Fischer et Bolte, Die Reise d. Söhne Giaffers (Litt. Ver., no 208), 214.

Page 43, note 1. De Mont-De Cock, Wondersprookjes, 88 et 131.

Page 54, note 3. Cfr. no 379 bis.

Page 58, note 1. Journ. asiat., 1832, **1**, 230.

Page 67. *Sciapodes.* Berger, 90-92 et 539.—Litbl. f. germ. u. rom. Philol., **5**, 316.— Gött. gel. Anz., 1870, 1230.— Apollonius, III, 14, p. 152; cfr. VI, 12, p. 301.— Bartsch, Herzog Ernst, CLXIX.—Huon et Guérino. (Ci-dessus, p. 79.)

Cfr. Qazwîni, **2**, 331.—Journ. asiat., 1835, **2**, 466.— Berger, 143.

Page 103. L'élève, avec son demi-corps, a donc l'air d'être un *nisnâs.* Voir B. de Meynard, Maçoudi, **4**, 14-18 et 459.— Qazwîni, **1**, 22-23 et 171; **2**, 155 et 335-336.— Damîri, **2**, 307-309.— Mous., **2**, 122.— Bochart, Hieroz., **2**, 844-845.— Herbelot, 662.— Buxtorf-Fischer, Lex., 20.— Journ. asiat., 1838, **1**, 212 et suiv. et 1850, **2**, 270 et suiv.—Berger, 92.—Burton, **8**, 263 et **10**, 478.—Dozy, Supplém., s. v.—Basset, Nouv. contes berb., 271. — Rev. d. trad. pop., **15**, 40-41.— Carra, Abrégé d. Merv., 25-26.— Devic, Merv., 33-34 et 178-179; V. d. Lith, 39-40.—Cfr. ci-dessus, p. 40. (*Ṡiqq.*)

Page 112. Aux numéros cités à la fin de la page, il faut ajouter le n° 76.

Pages 112-113, note. Pour compléter cette note, il est bon de rappeler que les Arabes aiment l'exagération. (Voir Journ. asiatique, 1903, **1**, 329.)

Pages 120 et suiv. *La trace du lion.* Pour ce sujet, on trouvera d'importants compléments dans un savant travail que M. Basset va publier dans le Journal asiatique. (Deux manuscrits d'une version arabe inédite du recueil des Sept vizirs.)

Pages 129 et 130. Pour la femme qui se voile, voir n° 73.

Page 136. n° 404. Cfr. De Chénier, Recherches historiques sur les Maures, **3**, 195-197.

Page 137, n° 406. Sedira, 1re édition, 136.

Comptes-rendus.

J. FORGET, Revue bibliog. belge, **14**, 379-380.

O. COLSON, Wallonia, **10**, 66.

Bulletin de l'Institut international de bibliographie, **8**, 177.

R. BASSET, Revue des traditions populaires, **17**, 635-638.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES, Revue critique, 1903, **1**, 236-237.

H. STEIN, Le bibliographe moderne, **6**, 135.

La Tradition, **17**, 85.

K. VOLLERS, Centralblatt für Bibliothekswesen, **19**, 347-348 et 590-591.

J. BARTH, Deutsche Litteraturzeitung, 1902, 2777-2778.

Ed. MONTET, Asiatic Quaterly Review, janvier 1903 (p. 3 du tirage à part.)

Luzac's Oriental List, **14**, 7.

H. LAMMENS, Al Machriq, 1902, 763-764.

Un mot d'appréciation par MM. H. Derenbourg, dans le Journal des savants, 1902, 399 et Em. Cosquin, dans la Revue des questions historiques, **74**, 215.

Enfin, la Deutsche morgenländische Gesellschaft nous fait le grand honneur de nous accorder, depuis cette année, un subside annuel pour nous aider à couvrir les frais de notre publication. Nous sommes heureux que nos savants confrères nous aient jugé digne d'un si précieux patronage.

Table des contes qui ne sont pas rangés à leur place alphabétique.

N° 6. Aboulfaouaris, p. 60.
N° 373 bis. Alexandre, p. 79.
N° 212. Azem, p. 35.
N° 393 bis. Bahloûl, p. 126.
N° 77. Baloûqiyâ, p. 54.
N° 445. Le bandet cadi, p. 170.
N° 448. Le cadi avisé, p. 172.
N° 446. Le cadi et l'ânon, p. 171.
Syntipas, n° 121. Carizme (Le prince de), p. 71.
N° 153. Djanchah, p. 39.
N° 439. Filous (les trois) et le sultan, p. 162.
N° 212. Hasan de Basra, p. 29.
N° 447. La leçon du connaisseur en femmes, p. 171.
N° 241 A. Mahomet (Naissance de), p. 45.
N° 212. Mazem, p. 35.
N° 212. Mazin, p. 35.
Syntipas, n° 63. Le roi et son fils, p. 163.
N° 348. Saïf al mouloûk, p. 64.
N° 441. Science (La vraie) de la vie, p. 169.
N° 376. Simoustapha, p. 100.
N° 241 B. Tamîme aldâri, p. 50.
N° 389. Le vannier, p. 119.
N° 386. Zâfir ibn Lâhiq, p. 117.

TABLE ALPHABÉTIQUE

V

A

'Abbâs, 1.
Abdallah et ses frères, 2.
Abdallah l'habitant de la mer et Abdallah l'habitant de la terre, 6.
Abdal Motallab, VII, 46.
'Abd al rahmâne, 7.
Aboû 'Âmir, 119.
Aboû 'Îsâ (L'amour d'), 112.
Aboulcassem albasri et la dame dans un sac, 8.
Aboulfaouaris, VII, 60.
Abounadar, 10.
Aboû niyyatine et Aboû niyyataïni, 11.
Aboû Nouwâs, VI, 140.
Aboû Qîr et Aboû Sîr, 15.
Aboutaleb, VII, 48.
Aboû Yoûsouf, VII, 114 et 115.
Absurde (Réduction à l'), VI, 63.
Adileh, 17.
Ady et Dahy, 17.
'Agib et Garîb, 19.
Ahmad al Sagîr, 32.
Ahmad et Mouhammad, 32.
Airain (La ville d'), 32.
'Alâ al dîne, prétet de Constantinople, VII, 148.
'Alâ al dîne aboû al Sâmât, 43.
Aladdin ou la lampe merveilleuse, 55.
Alaeddin, VII, 164.
Alexandre, VII, 79.
Alexandre et le roi pieux, VI, 185.
Ali al Zaïbaq, 248.
Ali et Zaher de Damas, 70.
'Ali du Caire, 77.
'Ali le fils du hawâgâ et sa cousine, 78.
Ali Baba, 79.

Alibengiad, 85.
Ali Cogia, 85.
Aly Djohary, 86.
'Ali Sâr, 89.
L'amant des étoiles, 92.
L'amant et l'amante, 126.
Les amants de Syrie, 91.
Ameny, 95.
Amgad et As'ad, 208.
Amine, 98.
'Amir et Gâdir, 105.
Amis (Les quatre), 97.
Amoureux, 105.
Les amoureux et le lion, 116.
Les amoureux réunis, 111.
Andalousie (Le sultan d'), 120.
L'Ange de la mort, VI, 183.
L'ânier et le voleur, VII, 136.
Anîs al Galîs, 120.
L'anneau, 167.
Anoûsirwâne et la jeune fille intelligente, VI, 26.
Anoûsirwâne et la situation de son empire, VI, 27.
L'arabe et sa femme, 118.
Ardasîr, 124.
Arouya, VI, 13.
Asma'i, le tailleur, la jeune fille et le calife, 133.
Atalmulc, le vizir triste, 133.
'Attâf, 135.
L'aumône, 138.
Austère (L'homme), 167.
L'avare et son esclave, 285.
Avicenne, 142 et suiv.
Azem, VII, 35.
'Aziz et 'Azîza, 144.

B

Baba Abdallah, 146.
Badr Bâsim et Gawhara, 147.
Le Bagdadien et le baigneur, 151.
Le Bagdadien et la chanteuse, 152.
Bahloul, VII, 126.
Le baiser, VI, 77.
Bakkâr ('Ali ibn) et Sams al nahâr, 153.

Baloûqiyâ, VII, 54.
Le barbier bavard, 154.
Le barbier et le Cairote, 156.
Le barbier parasite, 156.
Barbier (Le premier frère du), 157.
» le deuxième, 158.
» le troisième, 159.
» le quatrième, 160.
» le cinquième, 161.
» le sixième, 163.
Les Barmécides, 164.
Bâsim le forgeron, 171.
Bâz, 174.
Beauté et laideur, 174.
Le bédouin loyal, 216.
Bedreddin Lolo, 174.
Bénazir, 175.
Bénédictions (Les fausses), 169.
La besace merveilleuse, 279.
Bestialité, 177.
Le bimaristan ou histoire du jeune marchand de Bagdad et de la dame inconnue, 101.
Le bœuf, l'âne et le laboureur, 179.
Bohetzad et ses dix vizirs, VII, 1 3.
La boîte, VI, 146.
Bonnes actions (Utilités des), VI, 188.
Le bossu, 180.
Al Boundouqâni, 182.
Bourâne, 241.
Le brigand, VI, 124.

C

Le cadi avare, 184.
Le cadi avisé, VII, 172.
Le cadi baudet, VII, 170.
Le cadi et la fille du marchand, VI, 158.
Le cadi et l'âneon, VII, 171.
Le cadi et sa femme, VI, 155.
Le cadi instruit par sa femme, 185.
Le cadi puni, 186.
Le cadi et le voleur, 187.
Cadre des Mille et une nuits et des Cent et une nuits, 188.
Cadre des Mille et un jours, 130.
Calaf, 191.

Calender (le premier), 196.
» le deuxième, 197.
» le troisième, 200.
Le calender balafré, 203.
Le calife et les cinq prisonniers, VII, 153.
Le calife Hâroûne et le jeune 'Alâ al dîne, 204.
Le calife pêcheur et Calife le pêcheur, VI, 18.
Le calife voleur, 182.
Camaralzaman, 204.
Camaralzaman et la femme du joaillier, 212.
Camarazalman et Sams, 214.
Camphre (L'île du), 214 et VII, 11.
La canaille et le cuisinier, VII, 155.
Cap, 215.
Carizme (Le prince de), VII, 74.
Caution, 215.
Caution divine, 216.
Caverscha, 217.
Chadul, 217.
Chahabeddin, VII, 105.
La chaise volante, 232.
Le changeur de Bagdad, 218.
Le changeur et le voleur, VII, 135.
Le cheval enchanté, 221.
Le chien généreux, VI, 20.
Chine (Le roi de), qui épouse la fille du marchand, 234.
La chrétienne convertie, 238.
La chûte des Barmécides, 168.
Cochinchine (Les deux princes de la) et leur sœur, 234.
Cogia Muzaffer, VI, 165.
Collection de traits de générosité, d'amour, etc., 236.
Le collyre merveilleux, 281.
La colombe d'or, 139.
Le colporteur, VII, 154.
Les concombres, VI, 79.
Connaisseur en femmes (La leçon du), VII, 171.
Conversions, 237.
Le coq et le renard, 240.
La corbeille ou mariage d'al Ma'moûne. (Boûrâne), 241.
La corbeille, 242.
Couloufe, 49.

Le coupe-gorge, VII, 142-143.
Le courtier, VII, 153.
Courtisan (Aventure d'un), 116.
Courtisane, 117.
Le crocodile, 244.
Le cultivateur, 245.

D

Da'bal, 110.
Dalîla, 245.
La dame du Caire et ses quatre galants, VI, 11.
Les dames de Bagdad, 251.
Damra, 118.
Le débauché, VII, 154.
Le dépôt, 252.
Derviche (Histoire d'un), VII, 101.
Derviches (Les Quarante), VI, 150.
Derviches (Les trois), 284.
Le destin, 253.
Les deux maris, 253.
Différence entre les hommes, 112.
Djamasp, 255.
Djanchah, VII, 59.
Djandar, 257.
Le dormeur éveillé, 272
Donateur (Le noble), VI 21.
Douban, 275.
La double vue, VII, 144.

E

Les écoliers amoureux, 108.
Egyptien (Le jeune) et sa cousine, 276.
L'envieux et l'envié, 14.
L'esclave borgne, VI, 151.
L'esclave enlevée, 109.
L'esclave rendue à son maître, 106.
Les esclaves noirs, VI, 149.
Esclaves (Les six), VI, 151.
L'étoile de lumière, 277.
Eunuque (Le premier), 277.
» le deuxième, 278.

F

Facétie, VII, 116.
Facéties, 279.

Fadl et Ga'far, 169.
Fadlallah, 286.
Farceurs (Les deux), 283.
Faucon, 288.
Le faussaire, 166.
Le faux calife, 99.
Le faux contrat, VII, 141.
Le faux voleur, VII, 131.
La favorite, VI, 176.
La favorite de Ma'moûne, 291.
Favorites (Les quarante), 290.
La femme aux cheveux blancs, VI, 153.
La femme franque et le bédouin, 240.
La femme qui vante sa vertu, VI, 177.
La femme sauvée du naufrage, VI, 160.
La femme vertueuse (Suzanne), VI, 192.
La femme vertueuse du juge israélite, VI, 154.
Les femmes du père, VI, 180.
Fèves (L'homme aux), 164.
Le figuier enchanté, VI, 175.
Filou (Histoire du premier), VII, 150.
» le deuxième, VII, 151.
» le troisième, VII, 152.
Les filous de la caverne, VII, 150.
Filous (Les trois) et le sultan, VII, 162.
Le fils du pêcheur, 68.
Fîroûz, VII, 121.
Les flèches d'or, VI, 78.
Fleur des jardins, 292.

VI

Le fou de la cour, 13.
Fou (Histoire du premier), V, 102.
» le deuxième, 174.
Fou (Le prétendu), V, 111.
Les fous, VII, 126
Les frères jaloux, 1.
Frères (Les trois), 1.

G

Le gage, VII, 141.
Gal'âd et Šimâs, 9.
Les galants, 11.

Gânesâh, VII, 39.
Gânim, 14.
Générosité, 20.
Le génie et le marchand, 22.
Le génie et le pêcheur, 23.
Ghulnaz, V, 91 et VI, 165.
La goûle, 26.
Gouvernement, 26.
Le griffon, 29.

H

Habbal, 31.
Habib et Dorrat elgoase, 32.
Haggâg et le jeune Alide, 34.
Haggâg et les coureurs nocturnes, 35.
Haggâg et son prisonnier, 188.
Haïfa, 35.
Haïqâr, 36.
Hâkim et le riche marchand, 43.
Halechalbé, 101.
Hâroûne (Les aventures de), 44.
Hâroûne et les rieurs, 46.
Hâroûne et la jeune arabe, 143.
Hâroûne et le cadi Aboû Yoûsouf, VII, 114.
Hâroûne et les deux (trois) esclaves, 152.
Hâroûne et Touhfat al Qouloûb, 46.
Hâroûne (Le fils pieux de), 193.
Hasan de Basra, VII, 29.
Hasan l'affligé, 48.
Hasan le poète, 48.
Le hasard, VII, 144 et 149.
Hâtim al Tâyî, 49.
L'hermaphrodite, V, 280.
Hind, 50.
Hind (Divorce et mariage de), V, 115.
Hind et Bisr, V, 107.
Hisâme et la fable du faucon, V, 288.
L'homme indigne de ce nom, V, 286.
Les hommes et les femmes, 153.
Hormoz, le roi sans chagrin, 50.

I

Ibrâhîm et Gamîla, 52.
Ibrâhîm et le diable, 59.
Ibrâhîm et Ma'moûne, 54.
Ibrâhîm (Mariage d'), 54.
Igtirâr (Le monde trompeur), 55.
'Ikrima, 21.
Les îles noires, 56.
L'incongruité, V, 283.
Indépendance, 29 et VII, 127.
Inscription d'une chemise, 152.
Inscription d'une coupe, 152.
Ins ibn Qaïs, V, 128.
L'intendante, l'interprète et le jeune homme, V, 194.
Iram aux colonnes, V, 36.
Ishaq (Mariage d'), 59.
Ishaq et le diable, 60.
Ishaq et le jeune arabe, V, 119.
Ishaq et les roses, 61.
Israélite (Le pieux), V, 141.

J

Jahia et Maimouné, 61.
Le joaillier, 166.
Le jour de malheur et le jour de bonheur, V, 215.
Le jour efface les paroles de la nuit, 142.
Jugements, 62.
La justice de Dieu, 190.

K

Kaslâne le paresseux, 64.
Al Kavi, V. 117.
Kâyyish (Le sultan), 68.
Khaïledjân ibn Hâmân, 69.
Khodadad et ses frères, 69.

L

Le lépreux, 191.
La liberté préférable à tout, 28.

M

Ma'dikarib, 71.
Mahmoûd, 72.
Mahmoûd du Caire, 67.
Mahmoûd (Les trois fils de), 75.
Mahomet (Naissance de) VII, 45.
Le mahométan et le grec, V, 285.
Les mains coupées, V, 138 et VI, 169.
Le maître d'école à la joue tailladée, 138.
» en deuil, 136.
» éreinté, 137.
» estropié, 138.
» ignare, 137.
» mutilé, 137.
Malek, V, 232.
Malheur volontaire ou non, 76.
Mâlik, fils de Mardâs, 76.
Ma'moûne, 77 et suiv.
Ma'moûne et le sage, V, 279.
Ma'moûne (Mariage de), V, 241.
Ma'n, 78.
Manjab, V, 103.
Le marchand chrétien, 80.
Le mariage, VII, 127.
Ma'roûf, 81.
Masroûr, 82.
Maugraby le magicien, 84.
Mazem, VII, 35.
Mazin, VII, 35.
Le médecin et le jeune aubergiste, VII, 100.
Le médecin juif, 89.
Merveilles, 90.
Le meurtre involontaire, VII, 145.
Miracles, 93.
Moradbak, 95.
Mouhammad de Damas et Sa'îd de Bagdad, 95.
Mouhammad ibn 'Abdallâh al Qaïrouwâni, 96.
Mouhammad tchélébi, 178.
Mouhsine et Mousî, V, 13.
Mous'ab (Mariage de), V, 109.
Mouslama ibn 'Abd al Malik, 96.

Moutalammis (Le poète), V, 103.
Moutawwakil et Mahboûba, V, 105.
Mundschab, V, 103.

N

Naama et Naam, 96.
Naerdan et Guzulbec, 98.
Nagm, fils de Moudîr, 98.
Naour, 99.
Nasiraddolé, V, 137.
Naz-rayyar, V, 137.
Le négociant de Bagdad, V, 50.
Le nègre aimé de Dieu, 186.
Le nez coupé, 99.
Noûr aldîne et Dounyâ, 100.
Nour aldîne 'Ali, 100.
Noûr aldîne et Miryam, la faiseuse de ceintures, V, 52.
Noûr aldîne et Šams aldîne, 102.
Nourgehan et Damaké, 106.
Nuée (L'homme à la), 189.

O

Oies (Les deux), 179.
L'oiseau magicien (Les trois princes et), 8.
L'oiseau vert, 108.
L'oiselet, 110.
Opium (Le preneur d'), 17.
» et le cadi, 125.
» et sa femme, 125.
'Oudrite (Mort d'un amoureux), V, 106.
Oumâma et 'Atika, 127.
L''Oumânite, 111.
'Oumar alnou'mâne, 112.
'Oumar II et les poètes, 140.
Ouns al wongoud et al ward fil akmâm, 127.
L'ours, V, 177.
'Outba et Rayâ, V, 115.

P

Le palefrenier, 176.
Les pantoufles, 129.
Paraboles, 130.
Le parasite de Ma'moûne, 132.

Pari Banou, 133.
Part à deux, V, 282.
Le paysan et sa femme, 178.
Les pédants, 136.
Le pèlerin, 148.
Le perroquet, 139.
Les poètes, 139.
Poètes (Les trois femmes), 144.
Le poisson, 177.
La police jouée, VII, 138-141 et 148-149.
Police (Les trois préfets de), VII, 147.
Les pommes, 141.
Le portefaix, 146.
Le pouvoir du destin, V, 135.
Le pourvoyeur, V, 220.
Prieres singulières, 148.
Le prieur converti, V, 237.
Le prince, 149.
Les pyramides, 91.

Q

Qamar al zamâne, V, 204 et suiv.
Qamar-Khân, 150.
Les Quarante derviches, 150.

R

Al Raoui, V, 116.
Réparties, 150.
Réponse d'une esclave, 154.
Représailles, 192.
Repsima, 159.
Réunion, 154.
Le rêve de Ma'moûne, 93.
Le rêve de Valid-Hasen, 171.
Le rêve (du preneur d'opium), 124.
Le rêve du trésor, 94.
Rien, 62.
Le roi converti, VII, 120.
Le roi et la femme du chambellan, VII, 123.
Le roi et le dragon, V, 7.
Le roi et ses trois fils, 171.
Le roi et son fils, VII, 163.
Le roi, le vizir et sa femme, VII, 122.
Le roi qui a tout perdu, 164.
Rokh (L'oiseau), 92.
Les ruses du siècle, 172.

Les ruses des femmes, 172 et VII, 170-172.
Ruzvanschad et Cheheristany, 180.

S

Sâboûr, 182.
Sa'd le tanneur, 182.
Le sage et son pupille, VII, 102.
Ṣah Baht, VII, 133.
Sah'ib es Solouk, 182.
Saïf al mouloûk, VII, 64.
Saïf ibn Dî Yazane, 183.
Le saint qui désigne son successeur, 191.
Sainteté, 183.
Salîm et Sâboûr, 194.
Salomon et 'Âd, V, 37.
Salomon (Jugement à la), 63.
Le salut inespéré, VII, 147.
Le schehanbad de Surate, 194.
Science (La vraie) de la vie, VII, 169.
Secret confié à une femme, 195.
Le sel, 195.
Sélim d'Egypte, 196.
Serment (L'Interdiction du), 161.
Le serpent et le vieillard, 197.
Sidi Nouman, 198.
Simoustapha, VII, 100.
Sind (Le prince du) et Fatime, 199.

VII

Sindbâd le marin, 1.
Sindbâd (Le roi persan) et son faucon, V, 289.
Le singe, V, 178.
Sinkarib, VI, 36.
Sittal-Badour, 93.
Les sœurs jalouses, 95.
Sorcellerie, 100.
Soûl et Ṣoumoûl, 107.
Soulaïmâne ibn 'Abd al Malik ibn Marwâne, 113.
Les sourds, 113.
Sourhâb, 114.
Subtilités juridiques, 114.
Le sultan du Yémen et ses trois fils, VI, 5.

Le sultan du Yémen et ses trois fils, 158.
Le sultan et le voyageur Mahmoûd le yéménite, 117.
Le sultan et son aventure nocturne, 116.
Le sultan et son vizir, V, 284.
Le sultan, le derviche et le fils du barbier, 104.
Le sultan qui ne jurait pas, VI, 162.
La sultane et ses trois filles, VI, 162.
Suzanne, VI, 192.
Le Syrien et les trois femmes cairotes, VI, 176.

T

Tâfir ibn Lâhiq, 117.
Le tailleur importun, VI, 175.
Tamîme al dâri, 47 et 50.
Tawaddoude, 117.
Le témoignage des perdrix, 146.
Theïloun (La mosquée de), V, 39 et VII, 119.
Thibet (Le roi de) et la princesse des Naïmans, 119.
Tolède (Le trésor de), VI, 90.
La trace du lion, 120.
Tranchemont, 124.
Les trois victimes de l'amour, V, 110.
Trône (Les dangers du), 126.

V

La vaine frayeur, 144.
Le vannier, V, 42.
Le verre d'eau, 125.
Vers, 128.
La vertu récompensée, VI, 187.
Le vieillard, VI, 149.
Les deux vieillards, 129.
Les trois vieillards : le premier, 129.
le deuxième, V, 6.
le troisième, 130.
La ville mère des cités et reine des contrées, 131.
Le vizir discret, V, 107.
Le vizir et son fils, 132.

Le vizir injustement emprisonné, 132.
Les Sept vizirs, les Dix vizirs, les Quarante vizirs. 133.
Le vol audacieux, 137.
Le voleur adroit, 135.
Le voleur audacieux, 146.
Le voleur pitoyable, 145.
Les voleurs, 134.

X

Xaïloun, 155.

Y

Yahyâ et Mansoûr, V, 165.
Yahyâ (Générosité de), V, 168.
Yarab, 47.
Yâsmîne, 164.
Yémen (Le sultan du) et ses trois fils, VI, 5.
Yémen (Le sultan du) et ses trois fils, 158.
Yoûnis le secrétaire et son esclave, V, 116.
Youssouf, 164.

Z

Zâfir ibn Lâhiq, 117.
Zâhir Roukn aldine Baïbars, 138.
Zesbet, 49.
Zeyn alasnam, 165.
Zobéide, V, 4.
Zobéide au bain, VI, 142.
Zobéide et Aboû Yoûsouf, 115.

En commission chez Harrassowitz.

— P. Burggraff, sa vie et ses travaux. Liége, 1884. In-8. 23 p.
— Le scopélisme. In-8. 31 p.
— Trois lettres inédites de Reiske à Mercier. Notes pour la biographie de Reiske. In-8. 15 p.
— La défense des images chez les Musulmans. In-8. 30 p.
— Belgium persicum. In-4. 7 p.
— Gaspar Ammonius de Hasselt. In-8. 8 p.
— Pacolet et les Mille et une nuits. In-8. 19 p.
— Le rêve du trésor sur le pont. In-8. 4 p.
— Abou Nioute et Abou Nioutine. In-8. 1 p.
— Homère et les Mille et une nuits. In-8. 4 p.
— Tawaddoude ou la docte esclave. In-8. 3 p.
— Mahmoud. In-8. 8 p.
— La récension égyptienne des Mille et une nuits. (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liége). In-8. 124 p. 3 f. 50.
— Le régime légal des eaux chez les Arabes. In-8. 17 p.
— Sébastien-Auguste de Neusen. In-8. 4 p.
— Les sources des Palmblätter de Herder et Liebeskind. In-8. 17 p.
— La constitution du Code Théodosien sur les *Agri deserti* et le droit arabe. In-8. 43 p. (Mémoire couronné par la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut.)
— Documents pour la parabole des trois anneaux. In-8. 4 p.
— Étude sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard, par Victor Chauvin et Alphonse Roersch. In-8. 203 p. (Ouvrage couronné par l'Académie Royale de Belgique.)
— Jean-Noël Paquot. In-8. 39 p.
— Un manuscrit inconnu de Louqmâne (Journ. asiat., 1901, 1, 351).
— Les trois anneaux. In-8. 2 p.
— Les obstacles magiques. In-8. 2 p.
— Les souliers usés. In-8. 3 p.
— La légende égyptienne de Bonaparte In-8. 83 p. 2 f.
— Felix Liebrecht. In-8. 16 p.
— Le prétendu séjour de Mandeville en Egypte. In-8. 6 p.
— Le jet des pierres au pèlerinage de la Mecque. In-8. 29 p. 1 f.
— Une lettre inédite de Clénard par Victor Chauvin et Alphonse Roersch. In-8. 16 p.
— Avicenne. In-8. 14 p.
— Exode XX, 12. In-8. 6 p.

Z
7052
C53
v.7

Chauvin, Victor Charles
Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY